



# **Le sentiment d'inachèvement dans *Mémoire de fille* et *L'autre fille* d'Annie Ernaux : l'identité trouble et la renaissance par l'écriture, suivi de *Jours de plomb***

**Mémoire**

**Krittiya Tourigny**

**Maîtrise en études littéraires - avec mémoire**  
Maître ès arts (M.A.)

Québec, Canada

**Le sentiment d'inachèvement  
dans *Mémoire de fille* et *L'autre fille* d'Annie Ernaux :  
l'identité trouble et la renaissance par l'écriture  
Suivi de *Jours de plomb***

**Mémoire**

**Krittiya Tourigny**

Sous la direction de :

Sophie Létourneau, directrice de recherche  
Mylène Bédard, codirectrice de recherche

## Résumé

Le présent mémoire en recherche-crédation s'intéresse à l'évolution d'un individu influencé par une ou plusieurs figures extérieures ainsi qu'à son passage d'un état confus à une affirmation progressive de soi. La partie réflexive de ce travail se consacre à la thématique de l'identité trouble telle qu'elle se déploie dans les deux récits autobiographiques d'Annie Ernaux, *Mémoire de fille* (2016) et *L'autre fille* (2011). Le premier chapitre tâche de définir le sentiment d'inachèvement qu'éprouve la narratrice-personnage, qui l'incite à se définir comme un être relatif, le sens de son existence dépendant d'autrui ; le deuxième chapitre évalue l'ascendant de l'Autre sur sa construction identitaire et le dernier chapitre se penche sur l'acte d'écriture, la forme que prennent les deux textes à l'étude ainsi que sur la façon dont le « je » parvient à une meilleure connaissance de lui-même au terme d'une réflexion orientée vers l'Autre. Le projet littéraire, un roman fragmentaire intitulé *Jours de plomb*, met en scène un protagoniste appelé à reconsidérer sa valeur en tant qu'individu singulier après la mort prématurée de son jumeau. En de courts chapitres, le héros, Pierre-Olivier, se confronte à l'opinion de quatre proches, développe un discours intérieur et progresse dans cette difficile quête identitaire fondée sur l'absence et le deuil.

Mots-clés : récit de vie, identité, figure de l'Autre, narration à la deuxième personne du singulier, roman fragmentaire, deuil.

## Abstract

This master's thesis in research and creation looks into the evolution of an individual, as influenced by one or many external figures, as well as his progression from confusion to self-awareness. The reflexive part of this dissertation explores the theme of wavering identity as it unfolds in two autobiographical stories of Annie Ernaux, *Mémoire de fille* (2016) and *L'autre fille* (2011). The first chapter attempts to define the narrator-character's feeling of incompleteness, which leaves her with a lack of self-definition, her sense of self revolving around that of others ; the second appraises this Other's ascendancy on her identity's constructive process, while the latter reflects upon the act of writing, each of this study's works' form and the way the "I" reaches a better self-acknowledgement through reflecting on the Other. The literary portion of this dissertation, a fragmented novel entitled *Jours de plomb*, depicts a character's reassessment of his value as an individual in the aftermath of his twin's untimely death. Throughout short chapters, the protagonist, Pierre-Olivier, confronts himself to the opinion of four close ones, develops an internal discourse and progresses through the difficult mourning and absence fueled search for identity.

Keywords : life story, identity, the Other, second-person narrative, fragmented novel, mourning.

# Table des matières

Résumé .....	ii
Abstract.....	iii
Table des matières .....	iv
Remerciements.....	vii
Introduction .....	1
Chapitre 1 : Sentiment d'inachèvement et phénomène de distanciation .....	7
I.I. Distanciation .....	7
I.II. Trouble identitaire.....	10
I. III. Rapport au réel déficient ou incertain dans <i>Mémoire de fille</i> .....	13
I.IV. Narration à la troisième personne du singulier dans <i>Mémoire de fille</i> , esthétique de la liste et identification de soi.....	14
Chapitre 2 : Figures de l'Autre .....	20
II.I. Être partiel puisqu'insignifiant et reconnaissance de l'Autre.....	20
<b>II.I.I. H de <i>Mémoire de fille</i> : figure obsédante et ascendante</b> .....	23
<b>II.I.II. Ginette de <i>L'autre fille</i> : sujet propice à la comparaison et à la transformation</b> .....	24
Chapitre 3 : Écriture comme acte d'auto-engendrement .....	29
III.I. Projet d'écriture .....	29
III.II. Compréhension de soi tributaire d'une préoccupation de l'Autre .....	33
Conclusion .....	37
Bibliographie.....	44
Jours de plomb .....	47
<i>Physeter macrocephalus</i> .....	48
<i>Lepidosiren paradoxa</i> .....	50
<i>Muraena</i> .....	51
<i>Somniosus microcephalus</i> .....	52
<i>Aurelia aurita</i> .....	53
<i>Monodon monoceros</i> .....	54
<i>Octopus vulgaris</i> .....	55
<i>Chauliodus</i> .....	56
<i>Amblyrhynchus cristatus</i> .....	58
<i>Lophius piscatorium</i> .....	59
<i>Carcharodon carcharias</i> .....	61

<i>Hippopotamus amphibius</i> .....	62
<i>Actinaria</i> .....	63
<i>Chironex fleckeri</i> .....	64
<i>Asteria rubens</i> .....	65
<i>Saccopharynx</i> .....	66
<i>Crocodylus porosus</i> .....	68
<i>Cirrepedia</i> .....	69
<i>Thaumoctopus mimicus</i> .....	70
<i>Ambystoma mexicanum</i> .....	72
<i>Biston betularia</i> .....	73
<i>Panthera onca</i> .....	76
<i>Orycteropus afer</i> .....	78
<i>Canis latran</i> .....	80
<i>Macropus giganteus</i> .....	81
<i>Thalarctos maritimus</i> .....	82
<i>Enhydra lutra</i> .....	83
<i>Atelopus</i> .....	84
<i>Atta colombica</i> .....	86
<i>Zalophus californianus</i> .....	87
<i>Salamandra salamandra</i> .....	89
<i>Loxodonta</i> .....	90
<i>Eudorcas thomsonii</i> .....	92
<i>Camelus dromedarius</i> .....	95
<i>Acinonyx jubatus</i> .....	96
<i>Dolomedes</i> .....	97
<i>Helix aspersa maxima</i> .....	98
<i>Varanus komodoensis</i> .....	99
<i>Sus scrofa</i> .....	100
<i>Xestobium rufovillosum</i> .....	101
<i>Hystrix cristata</i> .....	103
<i>Oroplatus fimbriatus</i> .....	104
<i>Cordylosaurus subtessellatus</i> .....	106
<i>Lycaon pictus</i> .....	108

<i>Euchoreutes naso</i> .....	110
<i>Eunectes murinus</i> .....	111
<i>Acerodon jubatus</i> .....	112
<i>Crocota crocuta</i> .....	114
<i>Canis lupus familiaris</i> .....	116
<i>Tolypeutes tricinctus</i> .....	118
<i>Thalarctos maritimus</i> .....	119
<i>Gyapetus barbatus</i> .....	120
<i>Ephemera</i> .....	121
<i>Chroicocephalus ridibundus</i> .....	124
<i>Falco peregrinus</i> .....	125
<i>Archilochus colubris</i> .....	128
<i>Geococcyx californianus</i> .....	129
<i>Chaetura pelagica</i> .....	130
<i>Sterna paradisaea</i> .....	132
<i>Branta canadensis</i> .....	133
<i>Gaviar immer</i> .....	134
<i>Zenaida macroura</i> .....	136
<i>Greta oto</i> .....	137
<i>Ardea herodias</i> .....	138
<i>Cinclus cinclus</i> .....	140
<i>Pandion haliaetus</i> .....	142

## Remerciements

Je tiens tout d'abord à témoigner ma gratitude envers mes deux directrices de recherche, Sophie Létourneau et Mylène Bédard, pour leur rigueur, leur dévouement et leur écoute. Elles ont su élever mon travail au-delà ce que j'aurais pu espérer. Je leur suis reconnaissante pour leur professionnalisme et leur talent.

Je remercie ma famille et mes amis pour leur support et leurs encouragements.

Bien sûr, j'adresse un gros merci à Gabrielle Gardner et Dominique Gardner pour leur travail de traduction.

Merci aussi à Serge Verret, qui n'a pas hésité à m'épauler du côté de la langue.

Pour finir, je remercie tous ceux et celles qui ont contribué de près ou de loin à l'achèvement de ce projet.

# Introduction

Nous voyons émerger dans la littérature francophone contemporaine la représentation d'un « je » déterminé ou résolu à acquérir une meilleure compréhension de soi<sup>1</sup>. Dans ces textes<sup>2</sup>, le sujet a de la difficulté à se définir, à déterminer sa place dans la société ou auprès de ses pairs<sup>3</sup>. Il n'est pas rare que le processus réflexif le conduise à entamer une introspection impliquant de revisiter une période plus ou moins étendue de son passé : Vanessa Springora, dans *Le Consentement*<sup>4</sup> (2020), cherche par exemple à se réapproprié une partie d'elle-même en levant le voile sur une relation toxique dans l'espoir de s'en affranchir trois décennies plus tard. Nous trouvons au sein de l'œuvre actuel d'Annie Ernaux, composé essentiellement de récits biographiques et autobiographiques, l'expression d'un « je » poreux, parfois énigmatique, comme dans *Les Années* (2008), et qui se souvient, hésite, ne sait pas toujours qui il est. La présente recherche s'intéresse à *Mémoire de fille* (2016) et *L'autre fille* (2011), récits de vie centrés sur deux figures signifiantes dans le parcours de l'auteure ayant agi sur sa construction identitaire. Ce qui nous frappe à la lecture de ces œuvres, en effet, c'est l'évolution du « je » par rapport à autrui, le passage d'un état confus à une affirmation progressive de soi, laquelle semble possible grâce au travail d'écriture et à la réflexion qu'il engendre. Nous analyserons donc *Mémoire de fille* et *L'autre fille* en portant une attention particulière à la thématique de l'identité trouble, identité à la fois inachevée en début de récit et fortement influencée par l'Autre, le premier amour et la sœur disparue. Dans *Mémoire de fille*, l'auteure revient sur l'été de ses dix-huit ans durant lequel elle travaillait dans une colonie de vacances, période empreinte de désillusions et de confusion. Elle y décrit une jeune Annie Duchesne, son nom de naissance, en décalage avec ses envies, son environnement et ses pairs, qui est troublée par sa liaison avec le moniteur-chef et ses rapports houleux avec ses collègues. Le second récit prend la forme d'une lettre qu'Ernaux adresse à la sœur aînée qu'elle n'a jamais côtoyée, car décédée deux ans avant sa propre naissance. Dans le cadre de cette recherche, nous tenterons d'établir une corrélation entre l'acte d'écriture et la construction identitaire en prêtant au geste d'écrire, de s'écrire, des propriétés d'auto-engendrement.

Plusieurs chercheurs, théoriciens et critiques (Isabelle Charpentier, Denis Fernandez-Recatala, Francine Dugast-Porte, Jean Pierrot et Pierre-Louis Fort, notamment) se sont penchés sur l'œuvre ernausienne au fil des années. Notons que la majorité des analyses portent sur les premiers récits de l'auteure, comme *Les Armoires vides* (1974) ou *La Place* (1983), ou encore sur *Les Années* (2008). Souvent, sont abordés la

---

<sup>1</sup> Suzanne Gehrmann, « La traversée du Moi dans l'écriture autobiographique francophone », dans *Revue de l'Université de Moncton*, vol. 37, n° 1, 2006, p. 70.

<sup>2</sup> Nous pensons, par exemple, aux œuvres étudiées dans l'ouvrage de Jean-Pierre Bertrand, Jeanette den Toonder et Madeleine Frédéric (dir.), *Écritures de l'intime dans la littérature francophone du Canada (1980-2005)*, Montréal, Éditions Nota bene, Fonds (littérature), 2011, 225 p.

<sup>3</sup> Angeles Sánchez Hernández, « La problématique identitaire au tournant du XXI<sup>e</sup> siècle à travers deux romans québécois : *HKPQ* (de M. Plomer) et *La mémoire de l'eau* (de Y. Chen) », dans *Cédille*, Université de Las Palmas de Gran Canaria, n° 9 (2013), p. 478.

<sup>4</sup> Vanessa Springora, *Le Consentement*, Paris, Éditions Grasset, 2020, 216 p.

perspective intimiste des livres de l'auteure, la mise en scène de l'écriture, le caractère sociohistorique de sa production<sup>5</sup> (*Ce qu'ils disent ou rien*, *Regarde les lumières mon amour*, *La femme gelée*) et la porosité du « je »<sup>6</sup> (*Journal de dehors*) ou encore l'expérience traumatique de l'avortement<sup>7</sup> ainsi que le deuil du parent<sup>8</sup>. Comme les œuvres de notre corpus présentent des personnages et situations longtemps passés sous silence par l'écrivaine, et d'une certaine façon inédits au sein de sa production littéraire, nous nous éloignerons des études citées ci-haut. Nous retenons toutefois que les deux récits reprennent des éléments bien connus de l'univers ernausien. Nous évoquerons par exemple l'écriture dite « plate » d'Ernaux, apparentée à l'écriture blanche<sup>9</sup>, afin de caractériser le ton distancié des récits, et ses origines sociales lorsque viendra le moment de définir les valeurs et les désirs du « je » adolescent de *Mémoire de fille*. Les figures maternelle<sup>10</sup> et paternelle ne constitueront pas les sujets centraux de notre analyse, n'étant pas au cœur des textes à l'étude, et ne nous aideront donc pas à examiner l'identité trouble telle que nous la concevons, mais nous établirons toutefois des liens entre le comportement parental et le bouleversement vécu par la narratrice de *L'autre fille*.

Aussi notre travail se consacre-t-il au trouble identitaire et au rôle de l'écriture dans *Mémoire de fille* et *L'autre fille* d'Ernaux. Le parcours de la narratrice dans les deux œuvres à l'étude évolue au contact d'autrui, puisqu'elle est à la fois consciente et dépendante de son environnement social. Qu'il s'agisse du premier amant ou de la sœur décédée, l'Autre devient le sujet central d'un récit porté par un « je » qui reconnaît ne pas toujours cerner la personne qu'elle était autrefois<sup>11</sup>. *Mémoire de fille*, de la même manière que *L'autre fille*, met en scène un individu dont la signification dans le cheminement personnel d'Ernaux paraît inversement proportionnelle à sa présence au sein de son œuvre littéraire. H et Ginette ont en commun d'avoir été volontairement tus par l'auteure au sein de ses écrits, malgré le rôle important qu'ils ont eu dans son développement identitaire. Nous rapprochons ces deux récits, car le pouvoir qu'exercent ces deux figures majeures sur Annie D engendre des conséquences similaires. Dans *Mémoire de fille*, le désir de validation par les pairs et d'initiation à la sexualité amène l'héroïne à modifier son comportement. Dans *L'autre fille*, Ernaux lève le voile sur un secret de famille

---

<sup>5</sup> Isabelle Charpentier, « Quelque part entre la littérature, la sociologie et l'histoire, L'œuvre auto-sociobiographique d'Annie Ernaux ou les incertitudes d'une posture improbable », dans *CONTEXTES* [en ligne]. <https://journals.openedition.org/contextes/74> [site consulté le 17 décembre 2018].

<sup>6</sup> Monika Boehringer, « Paroles d'autrui, paroles de soi : *Journal du dehors* d'Annie Ernaux », dans *Études françaises*, vol. 36, n° 2 (2000), p. 131-148.

<sup>7</sup> Elsa Laflamme, « Récit de l'événement et événement du récit chez Annie Ernaux, Hélène Cixous et Maurice Blanchot », thèse de doctorat en littérature de langue française, Montréal, Université de Montréal, 2013, 381 f.

<sup>8</sup> Pierre-Louis Fort, *Ma mère, la morte*, Paris, Éditions Imago, 2007, 171 p.

<sup>9</sup> Guy Allix et Martine Margueritte, *Autour de La Place avec Annie Ernaux*, Caen, CRDP (Coll. Échange réciproque des savoirs et pratiques pédagogiques), 1997, 36 p.

<sup>10</sup> Monique Saïgal, *L'écriture : lien de mère à fille chez Jeanne Hyvrard, Chantal Chawaf, et Annie Ernaux*, Amsterdam, Éditions Rodopi, 2000, 180 p.

<sup>11</sup> Notons que nous effectuerons une distinction entre les termes « Autre » et « autrui ». Nous utiliserons le mot « Autre », pour évoquer les figures du premier amant, H, et de la sœur décédée, Ginette ; tandis que le mot « autrui » se référera aux autres personnages ayant pu influencer la vision de la narratrice sur Annie D., comme les moniteurs du camp et les parents Duchesne.

fondateur : la mort de la sœur aînée explique sa propre mise au monde. Dans les deux cas, l'accent est alors mis sur la difficulté d'un affranchissement préalable à l'affirmation de soi. L'analyse de ces œuvres permet, selon nous, d'entrevoir de nouveaux éléments, ou du moins des éléments complémentaires, au sein de l'œuvre ernausien, à savoir l'opinion qu'aurait l'auteure sur son rapport aux autres, sur l'obsession de plaire et sur sa vocation professionnelle.

Notre hypothèse est la suivante : le « je » du passé se construit à l'ombre et en fonction de l'Autre, et une réconciliation entre le « je » énonciateur et le « je » évoqué est envisageable au terme d'une réflexion produite par l'écriture. Cet exercice, loin de laisser le sujet pensant indemne, amène parfois l'auteure à hésiter ou à craindre la futilité du projet. Cela ne la décourage jamais, par contre, de se rapprocher le plus possible de la vérité, quitte à s'exposer à des émotions douloureuses telles que les regrets ou la honte.

Nous voulons d'abord démontrer que la narratrice-personnage de ces œuvres souffre d'une identité trouble, inachevée, qui se manifesterait chez elle sous la forme d'une dissonance entre le ressenti et la réaction. Le motif de l'inachèvement se traduit par une distanciation vis-à-vis d'elle-même causée par la rétrospection et la reconstitution des souvenirs, par une écriture dépouillée de tout sentimentalisme et une esthétique de la liste, ainsi que par la nécessité d'évoquer l'Autre en tant que point de départ. La fille de 58, dans *Mémoire de fille*, semble particulièrement victime d'une disjonction, incapable de nommer un ressenti ou de justifier ses actes. Il y aurait alors une « crise identitaire », dans le sens où l'entend Huu Hai Phung dans sa thèse sur l'identité en crise<sup>12</sup>, puisque la narratrice-personnage devient une énigme pour elle-même. Cependant, si Phung utilise l'expression « crise identitaire », nous lui préférons celle de « trouble identitaire » afin de référer à un état de confusion plutôt qu'à une réaction émotionnelle violente et brusque, tel que pourrait suggérer le terme « crise »<sup>13</sup>. Cette incertitude, d'ailleurs, concerne également l'écriture d'Ernaux, hésitante à quelques reprises. La narratrice peine à se prononcer sur l'être ambivalent, incomplet et déconcerté qu'elle était. Nous tenterons donc de montrer, tout au cours de notre recherche, que malgré les hésitations quant à la pertinence de cet effort mnémonique et le trouble que produit l'introspection, le personnage d'Ernaux ne parviendrait finalement à « arriver à soi » qu'en réfléchissant à l'Autre, soit l'amant H et la sœur décédée Ginette. Nous voulons faire ressortir la nécessité, dans ces récits, de traiter d'autrui, de sortir de soi, pour se comprendre davantage. La notion d'altérité en soi agira également en tant que fil conducteur d'un chapitre à l'autre, et sera traité tout au long de la recherche.

Nous délaissions donc les thématiques du deuil, de la honte et de l'avortement, étudiées par d'autres chercheurs avant nous, pour mieux nous concentrer sur celles de l'inachèvement identitaire. Peu d'études ont été réalisées sur les œuvres sélectionnées jusqu'ici : il n'y a que trois textes consacrés entièrement à *L'autre*

---

<sup>12</sup> Huu Hai Phung, « L'identité en crise dans les romans d'Isabelle Hausser », thèse de doctorat en littérature française, francophone et comparée, Pessac, Université Bordeaux Montaigne à Bordeaux à Pessac, 2012, 213 f.

<sup>13</sup> En résumé, lorsque nous citerons Phung, nous conserverons l'expression « crise identitaire » par respect pour son travail, et pour la définition donnée, tout en ayant à l'esprit un sens porté davantage sur l'incertitude que sur la brutalité.

filles publiés à ce jour. L'article de Barbara Havercroft, « Écriture et sépulture dans *L'autre fille* d'Annie Ernaux<sup>14</sup> », et le compte rendu de Sandrina Joseph, « Dans l'ombre de l'autre / *L'autre fille* d'Annie Ernaux, NiL éditions, 78 p. <sup>15</sup> », mettent en lumière la relation entre l'auteure et la figure de la défunte, le caractère fondateur du décès préliminaire et l'épreuve que constitue l'écriture se basant sur l'absence et la mort. L'article de Karin Schwerdtner, « Les dangers d'écrire *L'autre fille*<sup>16</sup> », aborde les risques que comporte la rédaction d'une lettre sans réponse. Nous convoquerons chacun de ces textes au moment d'évoquer la figure de Ginette et nous examinerons la forme épistolaire de *L'autre fille* afin de bien faire ressortir les caractéristiques de la lettre vouée à un destinataire silencieux. Si chacune des productions littéraires d'Ernaux peut nous en apprendre davantage sur la femme et l'écrivaine qu'elle est, nous avons l'intime conviction que les récits de notre corpus participent à fournir des éléments de réponse susceptibles d'enrichir ce portrait. Ils dévoilent, via les personnages du premier partenaire sexuel et de la sœur décédée passée sous silence, de nouvelles facettes de l'écrivaine, à savoir la femme initiée à la sexualité et l'enfant de remplacement, et sa propre perception des faits. Nous adopterons donc l'approche thématique de Jean-Pierre Richard afin d'étudier le trouble identitaire comme thème, soit « un principe concret d'organisation, un schème ou un objet fixe, autour duquel aurait tendance à se constituer et à se déployer un monde<sup>17</sup> ». Cette difficulté qu'éprouve la narratrice à « être » sera, en d'autres termes, traitée comme « l'élément transitif qui nous permet de parcourir en divers sens toute l'étendue interne<sup>18</sup> » du corpus étudié.

Dans le premier chapitre, nous tâcherons de définir le sentiment d'inachèvement qui habite la narratrice dans les deux récits à l'étude. Nous observerons comment se manifeste le trouble identitaire de la narratrice en nous fondant sur la notion de crise identitaire, tel que conçue par Huu Hai Phung dans sa thèse : serait en crise identitaire un personnage qui constitue une énigme pour lui-même<sup>19</sup>. Phung ajoute que « l'irruption d'un problème<sup>20</sup> » pourrait être la cause d'une perturbation dans l'identité. Le problème prend en quelque sorte les traits de H dans *Mémoire de fille* et de Ginette dans *L'autre fille*. Nous nous concentrerons donc sur le « je » distancié dans *Mémoire de fille* à la lumière des travaux de Marie-France Savéan et de Laurence Gélinas. La première, dans son ouvrage *La Place et Une femme d'Annie Ernaux*<sup>21</sup>, se penche sur l'écriture plate d'Ernaux tandis que la seconde qualifie l'écriture de l'auteure d'impersonnelle, dans son mémoire « Témoigner du

---

<sup>14</sup> Barbara Havercroft, « Écriture et sépulture dans *L'autre fille* », dans *French Forum*, vol. 41, n° 1-2 (2016), p. 5-15.

<sup>15</sup> Sandrina Joseph, « Dans l'ombre de l'autre / *L'autre fille* d'Annie Ernaux, NiL éditions, 78 p. », dans *Spirale*, n° 239 (2018), p. 70-71.

<sup>16</sup> Karin Schwerdtner, « Les dangers d'écrire *L'autre fille* », dans Karin Schwerdtner et al. (dir.), *Risques et regrets. Les dangers de l'écriture épistolaire*, Montréal, Éditions Nota bene, 2015, p. 231-248.

<sup>17</sup> Jean-Pierre Richard, *L'Univers imaginaire de Mallarmé*, Paris, Seuil, 1961, p. 24-25.

<sup>18</sup> *Id.*

<sup>19</sup> *Op. cit.*, « L'identité en crise dans les romans d'Isabelle Hausser », f. 10.

<sup>20</sup> *Ibid.*, f. 9.

<sup>21</sup> Marie-France Savéan, *La Place et Une femme d'Annie Ernaux*, Paris, Éditions Gallimard (Foliothèques), 1994, p. 92.

quotidien : les rapports antinomiques de l'écriture chez Annie Ernaux »<sup>22</sup>. La double énonciation au « je » et au « elle » qu'analyse Gélinas nous intéresse, car elle traduit pour nous, dans *Mémoire de fille*, la difficulté qu'a la narratrice-personnage d'arriver à soi. Nous retiendrons donc les observations de Gélinas relatives à la perméabilité du « je », à l'emploi de la troisième personne du singulier et à la place qu'occupe la figure d'autrui. Même si Gélinas étudie *Journal du dehors*, *La vie extérieure*, *Les Années* et *L'atelier noir*, nous constatons que ce « je » vacillant dont il est question apparaît également dans *Mémoire de fille*. De plus, le sentiment d'inachèvement nous semble aller de pair avec un phénomène de distanciation, la narratrice étant comme coupée du réel. La mise à distance de soi atteint son paroxysme dans *Mémoire de fille* par la narration à la troisième personne du singulier réservée à la fille de 1958. Nous convoquerons ainsi tour à tour les notions du « je » autre, de la non-personne et du « elle » désincarnée<sup>23</sup>, afin de mieux comprendre le « je » aliéné d'Ernaux, et d'établir son rapport à notre thématique de l'identité trouble.

Le deuxième chapitre portera sur la figure de l'Autre. Dans cette optique, nous nous intéresserons aux notions d'hétéro-image et d'auto-image, utilisées par Emir Delic dans son article<sup>24</sup> sur « les intersignifiantes entre le soi et l'autre<sup>25</sup> », et qui renvoient à la perception qu'un sujet a d'un autre ou de lui-même. Notre but sera d'évaluer la valeur qu'attribue la narratrice à la vision d'autrui sur elle-même. Nous constaterons chez la fille de 58 une sensibilité au jugement d'autrui et une volonté de se conformer à celui-ci, et plus particulièrement au regard du moniteur-chef. Nous nous intéresserons à l'ascendant de ce personnage sur la protagoniste, puis à l'attractivité de ce dernier, en considérant H comme une figure obsédante, tant pour le personnage que pour la narratrice. *L'autre fille* présente aussi un Autre qui oriente les réflexions de la narratrice et sert de référent principal lorsqu'elle cherche à donner un sens à son existence. Nous observerons l'importance qu'a la comparaison au sein du récit. L'article de Sandrina Joseph et l'étude de Karin Schwerdtner nous aideront à appréhender l'absence fondatrice que semble incarner Ginette pour sa cadette. L'étude de la lettre, de la narration à la deuxième personne du singulier et du destinataire muet proposée par ces chercheuses nous offre des outils pour mieux comprendre cet Autre, la morte, ainsi que sa portée sur les modalités du discours de soi. Effectivement, l'argumentaire de Joseph s'articule autour du traitement du récit, plus précisément de sa forme épistolaire et de sa signification potentielle. Nous garderons donc en tête le pouvoir que semble détenir la figure de la défunte sur la vie de la narratrice et nous tâcherons d'expliquer en quoi son développement identitaire est influencé par le personnage de Ginette. La seconde analyse (de Schwerdtner) traite des dangers de l'écriture de

---

<sup>22</sup> Laurence Gélinas, « Témoigner du quotidien : les rapports antinomiques de l'écriture chez Annie Ernaux », mémoire de maîtrise en lettres, Trois-Rivières, Université du Québec à Trois-Rivières, 2015, 131 f.

<sup>23</sup> Respectivement évoquées par Jean Poirier, Simon Clapier-Valladon et Paul Raybout ; Émile Benveniste ; Laurence Gélinas ; Jean Poirier, Simone Clapier-Valladon et Paul Raybaut, *Les récits de vie, théorie et pratique*, Paris, Presses Universitaires de France, 1983, 213 p. ; Émile Benveniste, *Problèmes de linguistique générale*, Paris, Éditions Gallimard, 1966. ; Laurence Gélinas, « Témoigner du quotidien : les rapports antinomiques de l'écriture chez Annie Ernaux », *op. cit.*

<sup>24</sup> Emir Delic, « Tisser le récit de sa vie avec autrui. Images de soi et jeux de mémoire dans *L'Homme effacé* de Michel Ouellette », dans *Analyses, revue de critique et de théorie littéraire*, volume 6, n° 1 (2011), p. 64-92.

<sup>25</sup> *Ibid.*, p. 91.

*L'autre fille*, et cherche à montrer que la rédaction de la missive adressée à la sœur morte risque de troubler à jamais la tranquillité d'esprit de l'épistolière. Cette attention accordée aux conséquences de l'écriture sous-entend une influence de la destinataire sur Ernaux, et c'est à partir de cet aspect que nous tenterons de cerner la figure de l'Autre.

Nous adopterons une approche poétique dans le troisième chapitre, car nous souhaitons nous pencher sur la forme des textes et le genre littéraire dans lequel s'inscrivent les titres du corpus. *Mémoire de fille* et *L'autre fille*, en plus de partager la même thématique, comportent un caractère autobiographique, puisque dans les deux cas, il s'agit d'un récit « qu'une personne réelle fait de sa propre existence » et que l'accent est mis sur « sa vie individuelle, en particulier sur l'histoire de sa personnalité <sup>26</sup> ». Le récit rétrospectif de *Mémoire de fille* et la forme épistolaire de *L'autre fille*, selon nous, se prêtent naturellement à l'étude du thème de l'identité : la narratrice, dans les deux cas, fait appel à sa mémoire et établit un lien avec la figure de l'Autre, essentielle à la création du « je ». La nature autobiographique des œuvres semble favoriser la quête identitaire qu'elles mettent en scène : l'acte d'écriture centré sur soi, sans cesse mis en scène ou sous-entendu dans le récit, comporte une valeur intrinsèque relative à la prise de parole personnelle. Le projet d'écriture sera donc étudié sous l'angle de la lettre. La prise de parole, selon nous, représente une étape essentielle à la construction du « je ». Nous nous pencherons donc sur la définition de l'écriture épistolaire, proposée par Anna Jaubert<sup>27</sup>, pour traiter de *L'autre fille*. La forme de la lettre, sa symbolique et ses conséquences, nous le verrons, peuvent participer à l'émancipation du « je » par rapport au « tu », « je » qui une fois défini est plus facile à considérer dans toute sa singularité. Le travail intellectuel qu'engendrent l'introspection et la rétrospection est mis de l'avant par la progression d'une pensée essentiellement perfectible. Les nombreuses reformulations, la rupture dans la continuité des idées et l'acte d'écriture commenté mettent de l'avant la recherche de sincérité de l'auteure et l'authenticité de sa réflexion :

Je me demande ce que ça signifie qu'une femme se repasse des scènes vieilles de plus de cinquante ans auxquelles sa mémoire ne peut ajouter quoi que ce soit de nouveau. Quelle croyance, sinon celle que la mémoire est une forme de connaissance ? Et quel désir – qui dépasse parmi les milliers de noms, de verbes et d'adjectifs, ceux qui donneront la certitude – l'illusion – d'avoir atteint le plus haut degré de réalité<sup>28</sup> ?

Ernaux use de descriptions, d'anecdotes, de mise en contexte et de critiques pour poser des constats. Ces observations et leur développement lui permettent de trouver des réponses ou de clarifier des ressentis. Nous sommes d'avis que cette démarche intellectuelle s'avère bénéfique, puisqu'elle a finalement pour conséquence de procurer à la narratrice-auteure une meilleure connaissance d'elle-même, non pas dans la perspective d'une connaissance absolue de soi, la réflexion n'étant jamais définitive chez Ernaux, mais enrichie.

---

<sup>26</sup> Philippe Lejeune, *Le Pacte autobiographique*, Paris, Éditions du Seuil, 1975, p. 14.

<sup>27</sup> Anna Jaubert, « De l'écriture de soi à la littérisation, l'enjeu du style », dans Brigitte Diaz et Jürgen Siess (dir.), *L'épistolaire au féminin*, Caen, Presses universitaires de Caen (Coll. Colloques de Cerisy), 2006, p. 137-148.

<sup>28</sup> *Op. cit.*, *Mémoire de fille*, p. 88.

# Chapitre 1 : Sentiment d'inachèvement et phénomène de distanciation

Les œuvres à l'étude, *Mémoire de fille* et *L'autre fille*, présentent un personnage habité par un sentiment d'inachèvement et qui ne semble pas toujours apte à répondre à ses véritables besoins ou à interagir avec le réel. Dans ce chapitre, nous nous intéresserons aux causes de ce sentiment d'inachèvement et aux procédés d'écriture le mettant en scène. Nous pensons que la notion de distanciation nous permet d'expliquer la confusion identitaire de la protagoniste. En effet, dans *Mémoire de fille*, la fille de 58 semble à l'écart à la fois de son entourage et de ses émotions, victime d'une sorte de décalage. Nous comptons étudier ses relations sociales ainsi que sa difficulté à concilier ses besoins et ses désirs. Quel comportement adopte-t-elle et pour quelles raisons ? La section suivante nous donnera l'occasion de développer la question du trouble identitaire, en nous appuyant sur les recherches d'Emir Delic concernant l'identité en crise. Nous prêterons attention à la perception qu'a le sujet de lui-même, les narratrices des deux récits comme la protagoniste de *Mémoire de fille*. Quelle image a-t-elle d'elle ? Qu'est-ce qui provoque ce malaise ? Que veut-elle changer dans son existence ? En quoi le fait d'avoir une sœur aînée dans *L'autre fille* affecte la vision qu'a l'épistolière de son statut d'enfant ? Les deux dernières sections du chapitre se consacreront principalement à *Mémoire de fille* : nous nous pencherons sur le rapport qu'entretient la fille de 58 avec la réalité, puis sur la narration à la troisième personne du singulier, mettant en lumière les désirs propres d'Annie D.

## I.I. Distanciation

Dans *Mémoire de fille*, Ernaux replonge dans ses souvenirs pour retracer le parcours d'une jeune Annie Duchesne. L'appellation « fille de 58 » ou « fille de S »<sup>29</sup> par la narratrice marque sa volonté de marquer un écart entre l'adolescente qu'elle a été et la femme appartenant au présent de l'énonciation. Ernaux spécifie très tôt dans le récit que cette Annie D nourrissait de grands espoirs par rapport à cette expérience de colonie de vacances, de l'été 1958, perçue comme une source de multiples baptêmes : ascension sociale, découverte de sa sexualité et évolution dans un environnement aux codes inconnus. La fébrilité est amplifiée par l'omniprésence de la nouveauté. Son vœu d'entrer en relation avec ses « semblables<sup>30</sup> » et de « faire l'amour<sup>31</sup> » est aussi important que ses « ignorances sociales<sup>32</sup> » sont multiples. Annie D se révélera incapable de s'adapter à la majorité des situations auxquelles elle sera exposée. Entre une relation amoureuse inégalitaire et une

---

<sup>29</sup> *Ibid.*, p. 17.

<sup>30</sup> *Ibid.*, p. 29.

<sup>31</sup> *Id.*

<sup>32</sup> *Ibid.*, p. 26.

intégration pénible au sein du personnel de la colonie, la jeune fille souffre d'une identité floue, elle qui, nous le verrons, n'est proche ni d'un pair ni d'elle-même et de ses ressentis.

La fille de S, appelée ainsi quelques fois par l'auteure en référence au nom de la colonie, paraît souffrir d'une singulière désincarnation, et nous avons donc affaire à un soi problématique, puisque source de mal-être et de discordance. Des collègues moqueurs réussissent par exemple à l'entraîner avec eux dans une chambre du dortoir, prétextant une activité amicale, mais cherchent plutôt à rire d'elle. Elle se retrouve ainsi nue auprès d'un garçon entreprenant, et craint l'idée d'une pénétration de force sans songer à quitter les lieux<sup>33</sup>. L'ellipse entre son arrivée sur place et son dénudement suggère qu'Annie D n'aurait pas eu connaissance de l'enchaînement des actions. La déconnexion se manifeste, entre autres, dans ses réactions dépossédées, ou plutôt devrions-nous parler de ses absences de réactions, comme si elle ne parvenait jamais à poser des gestes en harmonie avec ses émotions. Les segments traitant de sa relation avec H, moniteur-chef de la colonie et premier amant, sont fort éloquents à ce sujet : « Il n'y a pas de pensées en elle<sup>34</sup> », « Son besoin de lui, de le laisser maître de son corps la rend étrangère à tout sentiment de dignité<sup>35</sup> ». Elle, qui s'imaginait que leurs premiers rapprochements se limiteraient à des baisers, n'a pas le temps de s'adapter à la réalité. La brusque nudité entière de leurs deux corps, la rapidité d'exécution des gestes et la douleur participent à faire vivre à l'adolescente une expérience bien différente de celle escomptée, et la réduisent à suivre un rythme imposé. La désillusion découlant de ses premiers ébats annule toute expression émotionnelle et contribue par ce fait à une amputation de l'être, qui ne peut plus se considérer comme entier. Pourtant, nous noterons la protagoniste semble éprouver un sentiment d'inachèvement bien au-delà de sa rencontre avec H et l'agression qui en résulte, puisqu'il est lié à sa vision de l'amour. L'adolescente prête à l'acte sexuel les qualités d'une introduction « au banquet de la vie, à l'essentiel [...]»<sup>36</sup>, capable de changer le statut même d'un individu. Malheureusement, ses attentes sont vite déçues, d'autant plus que sa relation avec H ne lui occasionne que des soucis. Victime des railleries de ses camarades, la protagoniste ne parvient pas à s'éloigner de son image de jeune fille coincée, issue d'une famille modeste et religieuse, et donc à être vue comme une égale par les gens de son âge.

Malgré ses efforts, sa participation effrénée aux rassemblements récréatifs<sup>37</sup> et sa tolérance à l'égard des mesquineries dont elle est la cible, la fille de 58 ne réussit jamais à nouer des liens étroits avec autrui, et, nous l'avons vu, l'apprend souvent à ses dépens<sup>38</sup>. En détaillant une photographie du personnel, Ernaux remarque que la fille de 58 n'était pas intégrée au groupe de moniteurs. La narratrice insiste sur la mise à l'écart de la fille de S par rapport à ses semblables : « Il n'y a pas de moi dans le tableau, il n'y a que des autres,

---

<sup>33</sup> *Ibid.*, p. 52-53.

<sup>34</sup> *Ibid.*, p. 51.

<sup>35</sup> *Ibid.*, p. 54.

<sup>36</sup> *Ibid.*, p. 30.

<sup>37</sup> *Ibid.*, p. 58.

<sup>38</sup> *Ibid.*, p. 50.

imprimés sur elle, Annie D, comme sur une plaque sensible<sup>39</sup>. » La jeune femme se trouve physiquement auprès de ses pairs sans pour autant faire partie du groupe, voire sans exister. La négation dans « pas de moi » met l'accent sur un effacement de soi au profit d'autres figures. Toutefois, à ce manque d'aptitudes sociales s'ajouterait-il un manque d'intérêt pour les gens ? Quand la narratrice dépeint le camp de vacances de 1959, l'été suivant, et les enfants, elle associe une froideur toute particulière au personnage : « Une glaciation intérieure qui me faisait voir les êtres à distance<sup>40</sup>. » La notion de « glaciation intérieure » est intéressante, car elle suppose une sympathie défailante envers certaines personnes. Annie Duchesne subirait la distance ou la provoquerait selon l'importance qu'elle accorde aux autres.

Or, qu'elle soit volontaire ou non, la distanciation influe incontestablement sur le temps de réaction du personnage. Ce dernier possède un rôle passif aussi bien lors des situations d'intimité avec le moniteur-chef que lors de scènes épisodiques en présence des collègues ou des enfants. « Annie D », remarque l'écrivaine, « a dû être la spectatrice plus que l'intervenante<sup>41</sup> ». D'ailleurs, plus les moments recèlent de la violence, physique comme psychologique, plus le personnage paraît vivre une sorte de dissociation avec son être. Nous remarquons ce phénomène dans la description que fait Ernaux de sa « nuit d'amour<sup>42</sup> » avec son amant. D'abord, il y a l'absence de ressenti lors des préliminaires à l'extérieur, une ellipse gommant le passage du dehors à sa chambre, puis le décalage entre ce qu'elle croit qu'il va se produire et le véritable enchaînement des actions. La narratrice admet qu'il y aurait eu d'autres façons de réagir pour la fille de 58, mais que cette dernière n'y a jamais songé, comme résignée à son sort : « Elle voudrait être ailleurs mais elle ne part pas. Elle a froid. Elle pourrait se lever, rallumer, lui dire de se rhabiller et de s'en aller. Ou elle, se rhabiller, le planter là et retourner à la sur-pat. Elle aurait pu. Je sais que l'idée ne lui en est pas venue<sup>43</sup>. » Ainsi, un décalage persisterait entre ses envies et les actions qu'elle pose. En n'étant pas à l'écoute de son embarras, elle nie ses sentiments, et, par extension, une partie d'elle-même.

Notons, de plus, que l'auteure a cherché à mettre à distance cet épisode de sa vie et l'individu insaisissable qu'elle a été, sans succès : « J'ai voulu l'oublier aussi cette fille. L'oublier vraiment, c'est-à-dire ne plus avoir envie d'écrire sur elle, son désir, sa folie, son idiotie et son orgueil, sa faim et son sang tari. Je n'y suis jamais parvenue<sup>44</sup>. » La prise de distance devient double, diégétique et extradiégétique : la fille de 1958 n'est pas plus proche de son affect et de ses contemporains que la narratrice de 2014 n'est familière avec le souvenir de sa personne à dix-huit ans. Tout au long du récit, est soulignée l'épreuve qui consiste à se rappeler et à déchiffrer un parcours. « Depuis les années 1970 », estime d'ailleurs Philippe Gasparini, « l'écriture du moi

---

<sup>39</sup> *Ibid.*, p. 68.

<sup>40</sup> *Ibid.*, p. 114.

<sup>41</sup> *Ibid.*, p. 29.

<sup>42</sup> *Ibid.*, p. 46.

<sup>43</sup> *Ibid.*, p. 43-44.

<sup>44</sup> *Ibid.*, p. 16-17.

se caractérise [...] par un questionnement constant sur les limites de sa propre validité<sup>45</sup> » : quelques fois au cours du récit, l'écrivaine interroge effectivement la pertinence d'une telle démarche, se demandant « [q]ue dire d'[elle-même] ? » et « pourquoi ce besoin de la dire<sup>46</sup> ? ». Le va-et-vient entre le moment de l'énonciation et la situation diégétique a pour effet de perturber la linéarité des impressions et des souvenirs. La narratrice paraît alors avoir de la difficulté à retracer la personne qu'elle a été, à la juger comme faisant partie d'elle-même.

Ainsi, nous retiendrons donc à cette étape-ci, après avoir étudié certains extraits de *Mémoire de fille*, que la narratrice-personnage parvient rarement à être en phase avec ses émotions ou avec ce qui l'entoure. La fille de 58 ne déchiffre pas les signes que lui envoie le moniteur-chef, trop convaincue que leur première relation sexuelle symbolise la même chose pour les deux : « Elle est dans l'autisme de son désir d'une autre nuit avec H<sup>47</sup>. » Lorsqu'il la quitte de façon prématurée après un commentaire maladroit de sa part, elle « reste debout à l'attendre, croyant qu'il va revenir<sup>48</sup> ». Le départ sans doute hâtif de H de la chambre qu'ils partageaient ne suffit pas à faire comprendre à l'adolescente le peu d'importance qu'il lui octroie et la distance qui les sépare. Puisque certaines informations se trouvent hors d'atteinte de sa compréhension, elle ne peut agir en conséquence. En résulte une sorte de perte de contrôle des événements pour Annie D, laquelle est davantage forcée à subir l'action qu'à l'initier en pleine possession de ses moyens<sup>49</sup>. Cet « autisme » chez le personnage est renforcé par le fait qu'il y a un décalage entre deux états, l'un souhaité ou imaginé, et l'autre réel. Ce fossé peut être considéré comme la source d'une aliénation identitaire, le sujet ne sachant plus qui il est fondamentalement par rapport à ses aspirations ou à ce qu'il pensait acquis. Afin de mieux comprendre ce trouble qu'éprouve la protagoniste, nous nous pencherons dans les paragraphes suivants sur les caractéristiques d'une identité trouble.

## I.II. Trouble identitaire

Dans sa thèse « L'identité en crise dans les romans d'Isabelle Hausser », Huu Hai Phung propose qu'il y ait crise identitaire lorsque l'individu constitue un mystère pour lui-même. Pour les personnages appartenant à une classe sociale élevée, ajoute-t-il, « leur réputation devient progressivement leur raison d'être. Tout ce qui porte atteinte à leur réputation menace également leur être<sup>50</sup> ». Bien que la fille de 58 ne provienne pas d'un milieu huppé, comme elle l'aurait voulu, nous pouvons observer chez elle cette même valeur accordée au statut et aux apparences. Son trouble réside dans le fossé existant entre ce qu'elle est et ce qu'elle désirerait être

---

<sup>45</sup> Philippe Gasparini, « Autofiction vs autobiographie » dans *Tangence*, n° 97 (2011), p. 12.

<sup>46</sup> *Op. cit.*, *Mémoire de fille*, p. 132.

<sup>47</sup> *Ibid.*, p. 49.

<sup>48</sup> *Id.*

<sup>49</sup> Notons que Catherine Dussault Frenette, dans sa thèse intitulée, « La fabrique du désir féminin : le dispositif de la contrainte dans la littérature contemporaine des femmes (1990-2015) », s'intéresse à la représentation de la sexualité au sein de romans et de récits contemporains écrits par des femmes. L'auteure observe une influence des paradigmes genrés véhiculés par les scénarios contemporains sur la représentation d'un désir féminin conforme au script sexuel dominant.

<sup>50</sup> *Op. cit.*, « L'identité en crise dans les romans d'Isabelle Hausser », f. 14.

auprès de ses pairs. Ses origines sociales, sa façon de s'exprimer, son éducation et son comportement en société constituent pour elle des sources de malaise et de honte<sup>51</sup>. Pour entrer « dans le cercle des joueurs<sup>52</sup> », la jeune femme se doit de leur faire oublier ses différences, quitte à supporter les railleries désobligeantes, en attendant. Sa volonté d'appartenir à un groupe surpasse l'opprobre l'affligeant et la rend « insensible à toutes moqueries<sup>53</sup> » : « Parce que le bonheur du groupe est plus fort que l'humiliation, elle veut rester des leurs. Je la vois aspirant à leur ressembler jusqu'au mimétisme<sup>54</sup>. » Elle n'hésitera pas à partager leur joie perverse, lorsque, par exemple ses collègues décident d'étaler publiquement le contenu d'une des missives avant de le dénigrer<sup>55</sup> : « La fille de 58 ne s'offusque pas, il me semble même qu'elle s'en amuse, comme d'une agressivité moqueuse usuelle à son égard<sup>56</sup>. » Se mépriser semble constituer une tentative de se rapprocher de ses pairs : en reproduisant l'attitude des autres, elle souhaite maquiller les dissemblances qui les distingueraient.

Une image contrastant avec cet apparent détachement retient pourtant notre attention : « Celle d'une fille titubant légèrement un soir, seule, dans le couloir [...] se demandant, dans sa conscience comme rapetissée en une flaque au-dessus d'un corps qui lui échappe mais avec l'acuité que donne le vin blanc, ce *qu'elle est devenue*<sup>57</sup>. » L'aveu d'un état de détresse mêlé à un jugement sur ce qu'elle est en train de devenir souligne le trouble que semble vivre le sujet, lequel n'est plus sûr de rien. Ce type de questionnement occupe une place prépondérante dans la notion de crise identitaire avancée par Phung : « [l']interrogation représente tout d'abord le doute qui s'empare d'un personnage devant le mystère ou l'ambiguïté de son identité<sup>58</sup> ». Elle « est donc le premier signe d'une crise spirituelle qui éclate et de l'analyse du processus de déconstruction et de reconstruction du moi personnel chez les protagonistes<sup>59</sup>. » Force est de constater que la fille de 58 s'avère, effectivement, en proie à un questionnement profond qui l'amène à se demander ce qu'elle est et ce qu'elle devient. La métaphore de l'alcool place le personnage en position de vulnérabilité et renforce la précarité de sa situation : la fille de S n'a ni prise stable ni certitude. Nous pouvons aussi entrevoir la quête identitaire que mène le personnage, lui qui a « du mal à trouver ou refaire son unité<sup>60</sup> » grâce à l'introspection bien présente dans le discours narratif. Ernaux, en revenant sur une période de son passé longtemps tue, part à la rencontre d'une étrangère, une fille qui n'est pas elle mais qui n'est pas fictive<sup>61</sup> non plus. Elle se souvient, émet des doutes et

---

<sup>51</sup> Son passage de la classe ouvrière à la classe bourgeoise plusieurs années plus tard deviendra d'ailleurs un sujet important pour Ernaux. Ses trois premières œuvres traiteront entre autres sujets de son statut de transfuge de classe et de son impression de ne se sentir à l'aise ni dans son milieu social initial ni dans celui, plus bourgeois, auquel elle accède par son cheminement académique.

<sup>52</sup> *Op. cit.*, *Mémoire de fille*, p. 68.

<sup>53</sup> *Ibid.*, p. 57.

<sup>54</sup> *Ibid.*, p. 67.

<sup>55</sup> *Ibid.*, p. 64.

<sup>56</sup> *Ibid.*, p. 63.

<sup>57</sup> *Ibid.*, p. 59.

<sup>58</sup> *Op. cit.*, « L'identité en crise dans les romans d'Isabelle Hausser », f. 95.

<sup>59</sup> *Ibid.*, f. 94-95.

<sup>60</sup> *Ibid.*, f. 10.

<sup>61</sup> *Op. cit.*, *Mémoire de fille*, p. 20.

des suppositions, creuse sa mémoire en essayant d'exposer le plus justement les faits la concernant de près ou de loin, ses sentiments et ses idées. Aussi le « je » se dévoile-t-il, mettant parfois au jour des mécanismes de pensée, ses faiblesses, ses erreurs. Nier ses travers ou atténuer la portée de certains gestes entrerait en contradiction avec l'objectif de l'entreprise qui est d'atteindre la vérité. Le caractère rigoureux de la démarche s'explique peut-être par la nature de l'exercice : si le « personnage, d'une façon ou d'une autre, conduit une enquête pour savoir qui il est vraiment<sup>62</sup> », il se doit de prendre en compte chaque élément à sa disposition, flatteur ou pas, susceptible de lever le mystère sur l'objet de son enquête, en l'occurrence lui-même. *Mémoire de fille* met donc de l'avant une figure narrative souhaitant faire le point sur l'individu partiel et confus qu'elle a pu être à une autre époque. Nous reviendrons plus loin sur le rôle de l'écriture, mais nous gardons à l'esprit pour l'instant que l'identité incertaine au cœur du corpus à l'étude correspond à un élément notable dans la description faite par Phung.

Le bouleversement que vit la narratrice dans *L'autre fille* résulte d'un autre écart entre deux états. Alors qu'elle avait jusque-là toujours imaginé être l'unique enfant de ses parents, elle apprend par hasard qu'une sœur l'a précédée, et cette nouvelle a sur elle l'effet d'une dépossession, l'amenant à cette âpre et virulente conclusion : « J'avais vécu dans l'illusion. Je n'étais pas unique. Il y en avait une autre surgie du néant. Tout l'amour que je croyais recevoir était donc faux<sup>63</sup>. » La certitude d'un fait établi se voit chamboulée par l'arrivée d'informations inattendues, ayant le potentiel de modifier la réalité même. La narratrice sait à présent que ses parents ont eu une autre enfant avant elle. Cette révélation est troublante car elle semble influencer directement sur l'identité de la jeune Annie Duchesne : être un second enfant équivaut ainsi à devenir secondaire, comparable, voire inférieur. Le trouble identitaire se manifeste par la quête de sens, destinée à retrouver une légitimité à sa personne et, plus largement, à son existence. En évoquant un système d'exclusion, Ginette et Annie D ne pouvant se trouver sur une même pied d'égalité, la narratrice souligne l'épreuve qu'est celle d'être jugée en fonction d'autrui après avoir cru être la seule référence auprès de ses parents : « Entre eux et moi, maintenant il y a toi, invisible, adorée. Je suis écartée, poussée pour te faire de la place<sup>64</sup>. » L'épistolière admet que sa connaissance d'elle-même a été ébranlée par la découverte d'une donnée inédite, directement liée à la destinataire.

Ainsi, dans *Mémoire de fille* comme dans *L'autre fille*, la narratrice évoque une déstabilisation dans son parcours : la déception d'attentes retire tout repère à Annie Duchesne, qui ne sait plus comment envisager ni ce qu'elle est, ni son avenir. Dans le premier récit mentionné, la fille de 58 subit un choc en constatant que son intégration auprès de ses pairs ne se fait pas sans heurt. Se hisser au niveau de ses collègues se révèle plus pénible que prévu : pour leur ressembler, elle décide de les imiter, et ce, même si cela implique de porter un

---

<sup>62</sup> *Op. cit.*, « L'identité en crise dans les romans d'Isabelle Hausser », f. 95.

<sup>63</sup> *Op. cit.*, *L'autre fille*, p. 22.

<sup>64</sup> *Ibid.*, p. 21.

regard méprisant sur soi. Ce jeu malsain n'empêche toutefois pas la jeune fille d'être malheureuse et de s'inquiéter de la personne qu'elle est en train de devenir. D'ailleurs, cette crainte d'un changement chez soi constitue la plus importante source de malaise chez la jeune Annie Duchesne de *L'autre fille*. Quand elle apprend l'existence de son aînée, l'enfant remet en perspective l'individu qu'elle représente, comme si de ne plus être une fille unique la redéfinissait en entier, compromettait sa place au sein de sa famille. En ne partageant pas le sentiment de perte de ses parents ou leur chagrin, elle a l'impression de se trouver à l'extérieur du lien unissant son père et sa mère à Ginette : « Je ne pouvais pas ou je ne voulais pas – les deux fusionnent quand il s'agit du soi passé – entrer dans leur douleur. Elle m'était antérieure, étrangère. Elle m'excluait<sup>65</sup>. » Nous notons aussi une tendance à se comparer par la suite à sa sœur au sein de la lettre. Dans les deux cas, nous remarquons qu'Annie D se définit souvent par rapport à autrui.

### **I. III. Rapport au réel déficient ou incertain dans *Mémoire de fille***

Le phénomène de distanciation, dans *Mémoire de fille*, prend la forme d'un décalage entre les ressentis de la protagoniste et la réalité des faits. Nous pensons que le sentiment d'étrangeté habitant la fille de 58 occasionne chez elle un rapport au réel déficient. La narratrice mentionnera souvent un sentiment de passivité et une incapacité à vivre harmonieusement avec les autres, trahissant ainsi un complexe d'infériorité : celle qui brûlait de rejoindre un groupe à ses premières vacances hors de chez elle est réduite à être la « spectatrice des autres. [...] Lourde et poisseuse au milieu des filles en blouse rose, de leur innocence bien éduquée et de leurs sexes décents<sup>66</sup>. » Distante de ses parents qui lui inspirent une certaine gêne par leur statut social de simples « épiciers-cafetiers<sup>67</sup> » ; de ses pairs, provenant tous d'un milieu laïc, parmi lesquels elle ne parvient pas à se mêler ; de son premier amour avec qui elle se sent « à contretemps<sup>68</sup> », la fille de S peine à établir un lien avec les gens. Seuls les livres lui font office d'intermédiaires : « C'est par eux et les journaux féminins qu'elle connaît le monde<sup>69</sup> ». Elle est distante, aussi, du contexte socio-historique impliquant le « retour du général de Gaulle<sup>70</sup> », prise dans une bulle qui ne déforme pas sa perception, mais lui obstrue la vue à la manière d'œillères : « Ce qui serait aujourd'hui considéré comme un climat de guerre n'a donc pas troublé la fille de S<sup>71</sup> ». Elle paraît isolée de tous et de tout, imperméable bien malgré elle à ce qui l'entoure. La déconnexion se manifeste également par l'amointrissement de ses sens : « Sa pensée n'a plus d'objet et elle est dans un monde dont le mystère et la saveur ont disparu. Le réel ne résonne plus en elle que sous forme d'émotions

---

<sup>65</sup> *Ibid.*, p. 55.

<sup>66</sup> *Op. cit.*, *Mémoire de fille*, p. 86.

<sup>67</sup> *Ibid.*, p. 99.

<sup>68</sup> *Ibid.*, p. 44.

<sup>69</sup> *Ibid.*, p. 26.

<sup>70</sup> *Ibid.*, p. 13.

<sup>71</sup> *Ibid.*, p. 70.

douloureuses, disproportionnées<sup>72</sup> ». Les particularités du lieu participeraient à l'isolement psychologique du personnage. La narratrice explique : « D'être filtré par les murs, le monde extérieur a perdu son pouvoir de la concerner<sup>73</sup>. » Tous les éléments constitutifs à la réalité sociale du personnage lui auraient donc échappé.

Nous l'avons dit, si la fille de 58 n'est pas sensible à son environnement, elle ne l'est pas davantage à ses sentiments. Non seulement le personnage ne voit pas ses attentes comblées, mais il subit en plus l'exact opposé de ce qu'il espérait en devenant la victime d'abus et d'humiliations au sein de son cercle social. Pour ne pas affronter son sort, la fille de 58 semble fermer émotionnellement les yeux sur sa situation. Cette cécité émotionnelle entraîne parfois un déphasage entre ce qu'elle croit avoir vécu et ce qu'elle a réellement vécu. Quelques mois après l'été, par exemple, Annie Duchesne rédige « une lettre affectueuse et nostalgique<sup>74</sup> » à sa coturne et à une autre monitrice sans recevoir de réponse de leur part. Elle se doute alors de la mauvaise impression qu'elle a dû leur laisser, celle d'être une « petite pute sans cervelle<sup>75</sup> ». Il aura fallu l'absence d'une réponse, un signe clair, pour que cette prise de conscience ait lieu et que sa relation avec les collègues soit reconsidérée. En étant à la fois distante de ses semblables et de ses proches, du déroulement de certains événements et de ses sentiments, Annie D peine à s'adapter à la réalité. Elle cherche l'approbation de ses pairs, mais déchiffre mal leur réaction. La narration à la troisième personne du singulier, nous le verrons sous peu, contribue à renforcer la notion de mise à distance que nous attachons au personnage.

#### **I.IV. Narration à la troisième personne du singulier dans *Mémoire de fille*, esthétique de la liste et identification de soi**

En outre, si la fille de 58, puis de 59, a de la difficulté à entrer en contact avec autrui, l'utilisation de la troisième personne du singulier, laquelle concourt à creuser le fossé entre l'instance d'énonciation et le sujet d'énonciation, nous suggère que la narratrice peine tout autant à rejoindre cette Annie D : « Au moment où j'écris, quelqu'un que je ne peux appeler *moi* emplit la chambre d'Ernemont<sup>76</sup> ». Nous tenterons de définir ce « *moi* » en nous référant aux théories sur l'usage du pronom « il/elle ».

Jean Poirier, Simone Clapier-Valladon et Paul Raybaut, dans leur ouvrage *Les récits de vie, théorie et pratique*, notent que le « il » ou le « elle » pourrait bien être une autre version du « je », selon ce que ce dernier choisit de dévoiler sur lui-même :

Le « il » [...] peut être non pas l'image de soi vue par les autres, mais la représentation que le sujet se fait de sa propre image ; on peut même dire que c'est dans ce domaine que les écarts sont les plus importants entre le réel, et la perception du réel ; tout individu est porteur dans le cadre de la

---

<sup>72</sup> *Ibid.*, p. 115.

<sup>73</sup> *Ibid.*, p. 120.

<sup>74</sup> *Ibid.*, p. 84.

<sup>75</sup> *Ibid.*, p. 85.

<sup>76</sup> *Ibid.*, p. 83.

société contemporaine de plusieurs rôles et statuts, qui sont hétérogènes sinon contradictoires [...]»<sup>77</sup>.

Ainsi, ce « quelqu'un » cité précédemment serait distinct de la narratrice de deux façons différentes, en étant soit une version du « je » premier, soit ce qui est perçu par ce « je » au moment de la rédaction. Dans *Problèmes de linguistique générale*, Émile Benveniste recourt à l'expression « non-personne<sup>78</sup> » pour parler de cette troisième personne à laquelle semble correspondre, à sa façon, la fille de 58, puisque partielle, anonyme et pratiquement invisible :

[...] dois-je fondre la fille de 58 et la femme de 2014 en un « je » ? Ou, ce qui me paraît, non pas le plus juste – évaluation subjective – mais le plus aventureux, dissocier la première de la seconde par l'emploi de « elle » et de « je », pour aller le plus loin possible dans l'exposition des faits et des actes.<sup>79</sup>

La phrase « Je me vois comme quelqu'un pourrait m'observer du dehors<sup>80</sup> » met l'accent sur une mise à distance narrative, bien sûr, en opposant deux facettes d'un même prisme, mais aussi sur une mise à distance spatiale et temporelle. La narratrice autodiégétique, représentante de la femme de 2014, effectue donc une distanciation entre sa propre représentation et elle-même. Or, un éloignement dans le temps et l'espace demeure indéniable, et c'est lui qui exige le travail de mémoire, d'où le va-et-vient dans l'écriture entre le moment d'énonciation et la situation diégétique.

Ces ruptures dans la linéarité, traduites par des interruptions, des ellipses et des analepses, conviennent à ce trouble que se partagent le personnage et la narratrice, et provoquent un effet de diffraction. Plus encore, adopter le soi comme objet d'étude comporte certains risques en posant le problème de « la mi-sincérité<sup>81</sup> ». Quelles sont les limites de la franchise, du voilement ou de l'objectivité si la narratrice ignore elle-même « dans quelle mesure elle peut être véritablement sincère<sup>82</sup> » ? Les hésitations et l'expression « sans doute », utilisée à quelques reprises, témoignent du caractère hypothétique de certains énoncés. L'écriture comme moyen d'achever cet être double, d'élucider le mystère qu'il représente, rencontre quelques difficultés : le passé se dévoile laborieusement, comparable au « trou inqualifiable<sup>83</sup> » tandis que les possibilités pour l'auteure de se consacrer à ce projet ne tiennent pas de l'évidence : « Je n'arrivais pas à enfermer le temps de l'été 58 dans l'agenda de 2003, il me débordait continuellement<sup>84</sup>. » Notons le recours à cette image du confinement, sous-entendue par le verbe « enfermer », qui renvoie encore à une incapacité de toucher directement les souvenirs.

---

<sup>77</sup> Jean Poirier, Simone Clapier-Valladon et Paul Raybaut, *Les récits de vie, théorie et pratique*, Paris, Presses Universitaires de France, 1983, p. 57.

<sup>78</sup> Émile Benveniste, *Problèmes de linguistique générale*, Paris, Éditions Gallimard, 1966, p. 228.

<sup>79</sup> *Op. cit.*, *Mémoire de fille*, p. 22.

<sup>80</sup> *Ibid.*, p. 88.

<sup>81</sup> *Op. cit.*, *Les récits de vie, théorie et pratique*, p. 57.

<sup>82</sup> *Id.*

<sup>83</sup> *Op. cit.*, *Mémoire de fille*, p. 17.

<sup>84</sup> *Id.*

À cette distanciation s'ajoute un traitement mécanique caractérisé par un regard clinique : pas d'épanchement ni de désignation explicite de l'agression. Le ton est froid et paraît détaché. Il s'agit de la même « écriture plate » adoptée par Ernaux depuis *La Place* (1983), « dégagée de tout effet de style et de tout affect, une écriture qui se veut neutre et transparente<sup>85</sup> ». Se penchant d'abord sur cette œuvre et celle d'*Une femme*, Marie-France Savéan entrevoyait dans cette pratique littéraire une tentative de la part de l'auteure d' « inventer une autre littérature<sup>86</sup> », en-dehors d'une prose sentimentale. Les événements, dans *Mémoire de fille*, se présentent par ailleurs de manière concise, voire laconique, dans un langage presque objectif. Nous remarquons un passage rapide entre différents événements relatés au fil de la lecture : « Il est son amant. Elle attend un signe. Que celui-ci ne vienne pas la déconcerte peut-être. / Dans la séquence suivante, il est parti de la chambre<sup>87</sup>. » Le traitement ressemble quelques fois à celui du résumé par l'exposition générale des faits et, du coup, l'implication émotive semble minimale. Le caractère intime de l'histoire, qui en est une de honte, de détresse et de relations sexuelles dégradantes, paraît amoindri par ce traitement dépouillé et pragmatique des faits. Demeure donc un décalage, un manque de concordance chez l'individu. Laurence Gélinas, dans son mémoire, qualifie l'écriture ernausienne d'« écriture impersonnelle ». Le « je » d'Ernaux offrirait, selon elle, « à la fois une parole incarnée et désincarnée, mis au profit de soi et surtout d'autrui<sup>88</sup> ». Quoi qu'il en soit, le « je » dans *Mémoire de fille* semble se différencier de la fille de 58 tout en cherchant à mieux la définir, et ce, au moyen d'une écriture sobre, parfois lapidaire, qui ne verse pas dans l'épanchement.

D'ailleurs, l'esthétique de la liste<sup>89</sup> que nous retrouvons dans ce récit participe à mettre de l'avant la parole d'autrui au détriment d'une révélation personnelle. La forme de la liste, selon nous, suggère un recul, un détachement émotionnel ou une visée pratique. Il s'agit d'une suite d'éléments se voulant significatifs pour le personnage, mais que la présentation énumérative déshumanise en les isolant de leur contexte, et la méthode, de cette façon, l'emporte sur l'émotion. Les mots empruntés à autrui lui permettent dès lors de se raconter, de synthétiser sa pensée sans se commettre :

À côté d'une vingtaine de poèmes de Prévert, quelques-uns de Jules Laforgue, Musset et des vers isolés :

J'ai reçu la vie comme une gifle / Et comme on siffle une inconnue / Je l'ai suivie sans la connaître (Pierre Loizeau).

Des phrases de Proust, toutes sur la mémoire, tirées de *L'Histoire de la Littérature française* par Paul Crouzet. D'autres, dont j'ai oublié la provenance [...] <sup>90</sup>.

---

<sup>85</sup> *Op. cit.*, « Témoigner du quotidien : les rapports antinomiques de l'écriture chez Annie Ernaux », f. 10.

<sup>86</sup> *Op. cit.*, *La Place et Une femme d'Annie Ernaux*, p. 92.

<sup>87</sup> *Op. cit.*, *Mémoire de fille*, p. 49.

<sup>88</sup> *Op. cit.*, « Témoigner du quotidien : les rapports antinomiques de l'écriture chez Annie Ernaux », f. 64.

<sup>89</sup> Pour de plus amples renseignements, nous vous proposons de consulter l'ouvrage *Liste et effet liste dans la littérature*, dirigé par Sophie Milcent-Lawson, Michelle Lecolle et Raymond Michel, Paris, Éditions Classiques Garnier (Coll. Rencontres), 2013, 628 p.

<sup>90</sup> *Op. cit.*, *Mémoire de fille*, p. 33.

Ainsi, la narratrice décrit « la fille qui va entrer à la colonie » au moyen d'un sobre inventaire de citations d'écrivains, censées dépeindre l'essentiel de ses préoccupations intellectuelles. Ces listes ponctuent le texte à quelques reprises, souvent en lien avec les goûts ou les désirs personnels du personnage, et introduites par une consultation de documents tels des journaux ou un agenda personnel. Il y a toujours ce ricochet nécessaire pour parvenir à elle-même, ce besoin de passer par des éléments extérieurs afin d'arriver jusqu'à elle, qu'il s'agisse de photographies, de lettres « [disant] le remords de [se] noyer dans la prose française<sup>91</sup> » ou d'un bulletin, sans parler des références à des auteurs marquants et à leurs œuvres, susceptibles, apparemment, de mieux la représenter. La narratrice en vient même à s'identifier à la « fille sur un banc<sup>92</sup> » dans le jardin de Woodside Park pour retracer le « geste inaugural<sup>93</sup> » de son manuscrit. Pour le dire autrement, le soi ne se suffit pas, il n'est pas assez solide pour être sa matière première. Relevons que dans *L'autre fille*, les photographies servent à Ernaux de passerelles vers le passé et lui donnent de nouvelles pistes de réflexion. La forme de la liste est également présente et s'associe à des souvenirs aux détails visuels précis : « La salle de café avec le billard [...] / la cuisine séparée de l'épicerie par une porte vitrée [...] / la salle à manger en haut de l'escalier [...] / le moulin et sa roue verdâtre<sup>94</sup> ». Le lecteur peut avoir l'impression que les rouages de la mémoire s'activent de façon mécanique, que l'humain s'efface derrière des données. De plus, l'épistolière tend également à citer son entourage pour parler d'elle, et l'emprunt des phrases à autrui témoigne de l'inachèvement du sujet : « *si elle ne desserre pas les dents d'ici ce soir elle est perdue*<sup>95</sup> », auraient dit les médecins en traitant sa maladie. Cet effet d'incomplétude est parfois appuyé par l'emploi des phrases nominales. Celles-ci sont, dans *Mémoire de fille*, de parfaits reflets du personnage car esquissées :

Aucun délai de coquetterie, de remise à plus tard du désir qu'elle a de leur désir. Ils vont droit au but, ils s'y croient autorisés par sa réputation. Ils soulèvent la jupe ou défont la fermeture éclair du jean en même temps qu'ils l'embrassent. Trois minutes, entre les cuisses, toujours. Elle dit qu'elle ne veut pas, qu'elle est vierge. Aucun orgasme jamais<sup>96</sup>.

La distance émotionnelle refait ici surface : la description d'un acte itératif est lapidaire ; la fille de S ne ressent rien. Elle qui crevait d'envie de faire l'amour<sup>97</sup> a des rapports sexuels non consentis, et jamais elle ne réussit au terme de ses vacances de 58 et des deux années suivantes à s'intégrer aux autres comme elle l'aurait souhaité, inconnue à ses propres yeux d'abord. Pourtant, nous avons constaté que la narratrice, la femme de 2014, peine elle-même à s'approcher de la fille de 58. Les procédés d'écriture l'illustrent, certes, mais la volonté d'une sorte de fusion entre les deux visions historiques de cet été, celle de 1958 et l'autre de 2014, s'avère explicite : « Je rêve d'une phrase qui les contiendrait toutes les deux, sans heurt, simplement par le jeu d'une

---

<sup>91</sup> *Ibid.*, p. 130.

<sup>92</sup> *Ibid.*, p. 144.

<sup>93</sup> *Id.*

<sup>94</sup> *Op. cit.*, *L'autre fille*, p. 68-69.

<sup>95</sup> *Ibid.*, p. 30. En italique dans le texte.

<sup>96</sup> *Op. cit.*, *Mémoire de fille*, p. 60.

<sup>97</sup> *Ibid.*, p. 29.

nouvelle syntaxe<sup>98</sup>. » L'inconnue qu'elle était pour elle-même en 1958 l'est demeurée plus de cinquante ans après aux yeux de la narratrice. Pour accéder à la « nouvelle syntaxe » tant convoitée, la compréhension de cet individu lointain ne peut s'envisager sans un appel aux souvenirs. La narration à la troisième personne du singulier s'attache au passé, à tout ce qui concerne H et l'expérience de la colonie. Le « je » survient au moment où la narratrice émet une observation critique, souvent à l'égard d'un comportement précis, non pas pour juger mais pour commenter : « je regarde donc la fille qui a été moi regardant lui tourner le dos, devant tous, l'homme avec qui elle a été nue pour la première fois, qui a joui d'elle toute la nuit<sup>99</sup>. » L'alternance « elle/je » semble différencier la description diégétique du commentaire ou de l'interprétation.

*L'autre fille*, pour sa part, ne recourt pas à l'usage de la troisième personne du singulier pour référer au « je », mais le titre renvoie à une identification qui dénature le soi. « L'autre fille, c'est moi<sup>100</sup> », précise Ernaux. Ainsi, elle insiste sur sa position de second enfant au sein de sa famille, s'attribue un certain anonymat, se met à part. Si le « je » ne cède pas sa place à un « elle » de la même manière que dans *Mémoire de fille*, nous verrons dans le prochain chapitre qu'il dialogue avec un « tu » lui faisant tout autant de l'ombre.

Bref, nous pouvons convenir que la narratrice des récits à l'étude a une perception particulière d'elle-même, illustrée par l'énonciation de soi à la troisième personne du singulier dans le premier texte et une auto-identification distanciée dans le second. Ce phénomène de distanciation participe au trouble identitaire du sujet, qui s'avère parfois confus, hors de lui. La narratrice et l'épistolière empruntent toutes les deux les mots d'autrui pour se définir, parler d'elles. La première appelle aux citations et recourt à des référents culturels pour imaginer ses réflexions et ses dires ; la seconde cite les paroles de son entourage, troublée à l'idée de ne pas correspondre au modèle idéalisé. Dans *Mémoire de fille*, les standards que le personnage désire satisfaire prennent tant d'ampleur dans son esprit qu'elle est aveugle au déroulement réel des choses. La fille de S, donc, peine à interpréter les événements de façon lucide, prisonnière d'une espèce de bulle affectant son jugement ou ses perceptions. Malheureusement, sa maladresse l'amène à paraître négativement auprès de ses pairs, entretenant son mal-être et l'emprisonnant dans un rôle qui ne lui convient pas. Si la narratrice, dans son présent d'énonciation, est consciente des limites du personnage, de ses écueils, Annie D, pour sa part, demeure fragile et sensible à l'opinion de ses pairs, et ce, même si elle ne réussit pas aisément à s'intégrer à eux. Dans cet ordre d'idées, voyons à présent comment la figure de l'Autre, incarnée dans les récits à l'étude par deux individus à l'ascendant marqué, influe sur son auto-perception et son développement identitaire.

---

<sup>98</sup> *Ibid.*, p. 57-58.

<sup>99</sup> *Ibid.*, p. 51.

<sup>100</sup> *Op. cit.*, *L'autre fille*, p. 77.



## Chapitre 2 : Figures de l'Autre

Les œuvres de notre corpus mettent en scène un sujet se concevant en fonction d'une figure extérieure. Soit Annie D se soucie de plaire à un Autre jugé exceptionnel, soit elle se sent intimidée par lui, se pense de calibre inférieur. Cet Autre prend les traits du moniteur-chef dans *Mémoire de fille* et ceux d'une sœur défunte dans *L'autre fille*. Chacun de ces personnages amène la protagoniste à douter d'elle-même, à adopter un certain comportement qui l'éloigne de ses aspirations personnelles. Ainsi, tel que suggéré dans notre introduction, nous pensons que les personnages de H et de Ginette jouent un rôle décisif dans le cheminement d'Annie Duchesne : l'amant et la sœur ont tous deux, d'une certaine manière, déclenché chez elle un trouble identitaire. Pour appuyer notre propos, nous convoquerons la notion d'hétéro-image, relative à la perception mutuelle des uns et des autres, qu'Emir Delic présente comme étant inévitable dans les relations sociales. Dans la section ci-dessous, nous tâcherons donc de montrer à quel point la fille de 58 et l'épistolière accordent une importance accrue à H et à Ginette, afin de comprendre de quelle manière cela influence ses actions, sa façon de se percevoir. Nous consacrerons ainsi une section à chacune de ces deux figures significatives pour mieux cerner leur portée sur Annie D, ce qu'elles représentent à ses yeux au sein des deux récits.

### II.1. Être partiel puisqu'insignifiant et reconnaissance de l'Autre

*Mémoire de fille* débute par une préface mettant en lumière un Autre, une entité capable de donner une orientation à l'existence d'une personne mais un sens également : « Tout ce que vous faites est pour le Maître que vous vous êtes donné en secret<sup>101</sup>. » Dans la préface, la narratrice décrit la fascination que certains individus ressentent pour des personnes jugées magnétiques. L'idée d'être à la hauteur, d'un individu comme d'un groupe, constitue l'objectif principal de la protagoniste, avide de reconnaissance. Si son passage au camp de vacances de 1958 s'apparente à un échec, tant sur le plan social qu'émotif, son retour à la colonie serait une occasion de se racheter et de mieux paraître aux yeux de l'amant : « Il reviendra et vous<sup>102</sup> serez digne de lui, plus même, vous l'éblouirez de votre différence en beauté, savoir, assurance, avec l'être indistinct que vous étiez auparavant<sup>103</sup>. » Ses vacances à la colonie ont avivé ce besoin d'apparaître aux yeux de quelqu'un, d'être reconnue par l'Autre, qu'il s'agisse de H ou de ses collègues, sans quoi sa personne deviendrait inconsistante, voire insignifiante : « Je redeviens la contemporaine d'événements vécus par d'autres, des inconnus, je suis reliée de nouveau à un monde commun et c'est comme si la réalité des autres attestait la réalité de la fille de 58<sup>104</sup>. »

---

<sup>101</sup> *Op. cit.*, *Mémoire de fille*, p. 12.

<sup>102</sup> *Id.*, Ici, le « vous » désigne l'être délaissé par l'Autre, en l'occurrence Annie D.

<sup>103</sup> *Id.*

<sup>104</sup> *Ibid.*, p. 70.

Puisqu'il est question d'un destinataire mort dans *L'autre fille*, l'ascendant de l'Autre agit plutôt à une échelle symbolique. L'épistolière base donc sa réflexion sur les sentiments que lui inspire l'Autre plus que sur l'attente d'une réponse. La destinataire reste au cœur, sinon le cœur, de l'entreprise, car elle initie le projet littéraire, lui confère une orientation et donne un prétexte à la prise de parole. La sœur est en effet à l'origine du trouble qui habite la narratrice : « Tu es l'enfant du ciel, la petite fille invisible dont on ne parlait jamais, l'absente de toutes les conversations. Le secret<sup>105</sup>. » Est alors venue l'occasion de s'adresser à sa sœur, de façon symbolique, de broser un portrait subjectif de la destinataire et d'étudier le lien les unissant.

Emir Delic, dans son article « Tisser le récit de sa vie avec autrui. Images de soi et jeux de mémoire dans *L'Homme effacé* de Michel Ouellette », traite de la relation constructive entre le soi et l'autre. Il avance que « Le soi ne saurait, en définitive, se comprendre, saisir qui il est, envers soi-même et envers l'autre, sans le passage obligé par cet autre, tant leurs identités narratives respectives s'entremêlent et s'influencent<sup>106</sup>. » La protagoniste de *Mémoire de fille* et la narratrice de *L'autre fille* se préoccupent de l'Autre, se transforment à son contact, littéral ou non. Annie Duchesne jongle avec la perception qu'a son réseau d'elle-même et elle est alors influencée par son premier amour, ses semblables, son père et sa mère, sa sœur : « *Gentille*. Il me semble que je savais déjà que ce mot-là ne pouvait m'être appliqué d'après les qualificatifs que je recevais quotidiennement de la part des parents, au gré de mes comportements<sup>107</sup> ». La parole externe sert souvent de repère au « je », qui tend à se définir en fonction d'une opinion extérieure. Delic suggère que « le façonnement des images de soi est conditionné autant, sinon davantage, par les "hétéro-images" – la perception de soi par l'autre, soit-il individuel ou collectif – que par les "auto-images" – la perception de soi par soi-même<sup>108</sup>. » Dans le même ordre d'idées, Jean-Claude Kaufmann présente les facteurs participant à l'élaboration d'une perception de soi, dans son ouvrage *L'Invention de soi* :

Il y a les marges sociales, reflets de la structure. De plus en plus individualisantes, car formées autour de positions très spécifiques. [...] Il y a les images de soi que se forme autrui. Autrui est ce drôle de personnage, qui, justement, ramène toujours votre identité [...] à une simple image. Il vous réduit à deux ou trois critères, et rêve de vous fixer à jamais [...]. Et puis il y a vous-même, qui essayez de tordre dans le bon sens de la réalité trop grise, en vous mettant en scène dans un « petit cinéma » secret et très visuel, qui n'est rien d'autre qu'une expérimentation imaginaire d'identités possibles, par des prises de rôles virtuelles [...]<sup>109</sup>.

Si nous appliquons cette approche des images de soi à *Mémoire de fille*, nous pourrions affirmer qu'autrui serait aussi chaque collègue significatif de la colonie : chacun se faisant une image spécifique d'Annie

---

<sup>105</sup> *Op. cit.*, *L'autre fille*, p. 12-13.

<sup>106</sup> *Op. cit.*, « Tisser le récit de sa vie avec autrui. Images de soi et jeux de mémoire dans *L'Homme effacé* de Michel Ouellette », p. 71.

<sup>107</sup> *Op. cit.*, *L'autre fille*, p. 19.

<sup>108</sup> *Op. cit.*, « Tisser le récit de sa vie avec autrui. Images de soi et jeux de mémoire dans *L'Homme effacé* de Michel Ouellette », p. 83.

<sup>109</sup> Jean-Claude Kaufmann, *L'Invention de soi, Une théorie de l'identité*, Paris, Hachette Littérature (Coll. Pluriel), 2004, p. 84.

D, image qui ne convient pas à la jeune fille et qu'elle tente de changer. En effet, la fille de 58 essaie tant bien que mal de se défaire de son image de bonne citoyenne négligeable ou coincée afin de se faire accepter pour ce qu'elle aimerait être et non ce qu'elle est réellement. Avec son amant, elle se retient de crier lors d'une tentative de pénétration<sup>110</sup> de peur, probablement, de ne pas correspondre à l'image d'une partenaire expérimentée ou collaborative. Plus tard, son cheminement, comportant des remises en question liées au jugement explicite ou supposé d'un pair, montre bien que la nature de l'image de soi est « plurielle et dynamique<sup>111</sup> », en ce sens où le jugement de la fille de 59, meurtrie par son expérience de l'été 58, est guidé par une motivation extrinsèque : « la décision ne dépendait pas de moi mais de l'autre fille, du double idéal que je devais rejoindre coûte que coûte pour séduire H<sup>112</sup> ». Remarquons l'expression « autre fille », identique à celle privilégiée dans le second récit à l'étude, et qui renvoie, dans notre exemple, à une version fantasmée de soi pour répondre aux attentes de l'Autre. Ne nous trompons pas, cette « autre fille » est directement associée au moniteur-chef et rend manifeste son pouvoir sur la jeune femme. L'attitude de H déclenche une réflexion sur son physique, son potentiel de séduction, et instaure de nouvelles habitudes chez Annie D que son désir de reconquête rend inévitables, essentielles pour atteindre son objectif. Bref, c'est l'image qu'aurait l'amant de son corps qui justifie sa consommation alimentaire malsaine les mois suivant les vacances de 1958. Ainsi, nous sommes d'accord avec Delic lorsqu'il mentionne « le rôle crucial que jouent la réflexivité et l'intervention d'autrui dans les constantes modulations et transformations de cette image<sup>113</sup> ». Le regard que porte Annie D sur son corps, dans notre dernier exemple, semble modelé par l'opinion et les goûts présumés de H. Celui-ci, décidément, est un être influent. Quant à la vision qu'a la narratrice-personnage de ses qualités et de sa propre valeur en tant que personne, dans *L'autre fille*, elle découlerait d'un sentiment d'infériorité lié à la sœur intouchable.

Les dernières sections de ce chapitre seront consacrées aux deux individus ayant exercé une influence majeure sur Annie Duchesne. Nous tenterons de nous expliquer l'origine de ce pouvoir et ce qu'il implique. Pour le premier amant, nous brosserons son portrait et son ascendant sur Annie D. En ce qui concerne *L'autre fille*, nous nous intéresserons à la relation sororale et au complexe qui habite l'épistolière vis-à-vis de cette figure inatteignable. Nous nous pencherons alors sur la narration au « tu » et sur la forme épistolaire que prend le second récit à l'étude.

---

<sup>110</sup> *Op. cit.*, *Mémoire de fille*, p. 72.

<sup>111</sup> *Op. cit.*, « Tisser le récit de sa vie avec autrui. Images de soi et jeux de mémoire dans *L'Homme effacé* de Michel Ouellette », p. 84.

<sup>112</sup> *Op. cit.*, *Mémoire de fille*, p. 101.

<sup>113</sup> *Op. cit.*, « Tisser le récit de sa vie avec autrui. Images de soi et jeux de mémoire dans *L'Homme effacé* de Michel Ouellette », p. 84.

### II.I.I. H de *Mémoire de fille* : figure obsédante et ascendante

Décrit comme un « homme fait, plus en raison de sa fonction que de son âge », « grand, blond, baraqué », ayant « un peu de ventre »<sup>114</sup>, H est le premier cavalier à inviter la fille de 58 à danser lors d'une soirée réservée aux employés. Sa façon de la regarder intensément annonce un tempérament dominant et préfigure une foule d'actes abusifs à son égard : « En dansant, il recule vers le mur en continuant de la fixer. [...] Il l'attire violemment contre son torse, écrase sa bouche sur la sienne<sup>115</sup> ». Déjà, son attitude et son statut le placent « du côté de ceux qui dirigent<sup>116</sup> » et paraissent inspirer à l'adolescente une posture de soumission, elle qui ne prend pas la peine de se demander s'il correspond à ses goûts avant de danser avec lui.

N'oublions pas de rappeler qu'il apparaît plus loin dans le récit sous les traits d'une figure salvatrice, adorable, omnipotente : « Le Dieu qu'elle supplie n'est que le fétiche de H, le vrai Dieu qui s'est détourné d'elle, indifférent à son désespoir, sa misère – qui lui a préféré la blonde. Seigneur, dites seulement une parole et mon âme sera guérie<sup>117</sup>. » Ce rapprochement de H à une divinité est renforcé par le champ lexical de la religion chrétienne employé par la narratrice mentionnant une visite à l'église, et qui compte les mots « cathédrale de S », « *Ave Maria* », « Archange »<sup>118</sup>. L'importance qui lui sera accordée tout au long du récit ne fera que confirmer le statut de « Maître<sup>119</sup> » qui lui a été conféré. L'adoration atteint de tels sommets qu'il arrive à la fille de 58 de ne pas voir la réalité telle qu'elle est, de ne pas apercevoir les inégalités de sa relation avec H : « Je la vois, Annie D, dans son désir au sommet de sa force. Elle ne peut pas être au plus haut dans la négation de tout ce qui n'est pas son désir de H, croyant qu'il voudra d'elle, continuant d'y croire même après [...] un refus cinglant<sup>120</sup> ». Le statut qu'elle lui a attribué l'excuse de tout acte irrespectueux, un maître pouvant faire ce qui lui chante impunément. De plus, son pouvoir serait excessif mais également pérenne : il résiste à l'épreuve du passage du temps et de la distance. Bien après l'été de 1958, en effet, le souvenir de H continue d'habiter Annie Duchesne. Déterminée à l'aguicher dès les prochaines vacances, la jeune femme prépare un programme rigoureux dans le seul but d'assouvir son fantasme, celui de devenir « une fille nouvelle à tous égards, belle et brillante, qui l'éblouirait, dont il tomberait sur-le-champ amoureux<sup>121</sup> » et qui se conçoit par « des transformations corporelles », « des progrès intellectuels », « l'acquisition de savoirs destinés à combler mon retard social et mon ignorance ». « Pour lui plaire », résume-t-elle, « il fallait devenir radicalement autre »<sup>122</sup>. Ainsi, le pouvoir de H n'a aucune limite sur la fille de S ; il se manifeste par des paroles ou des gestes impétueux durant les scènes de sexualité, par son attitude implacable en public, par son profil égocentrique et opportuniste ainsi que

---

<sup>114</sup> *Op. cit.*, *Mémoire de fille*, p. 42.

<sup>115</sup> *Id.*

<sup>116</sup> *Ibid.*, p. 42.

<sup>117</sup> *Ibid.*, p. 55.

<sup>118</sup> *Ib.*

<sup>119</sup> *Ibid.*, p. 12.

<sup>120</sup> *Ibid.*, p. 54.

<sup>121</sup> *Ibid.*, p. 97.

<sup>122</sup> *Id.*

par l'assujettissement durable de la victime. À l'éventualité d'entendre sa voix, alors qu'elle songe à lui téléphoner des années plus tard, Ernaux se sent fébrile, « entre l'effroi et le désir comme devant une expérience spirite<sup>123</sup> » : « Le pouvoir que j'attribuais à cette voix de métamorphoser mon être d'aujourd'hui en celui de 58 était forcément une illusion quasi mystique, celle de croire atteindre sans effort, dans un court-circuit miraculeux du temps, la fille de 58<sup>124</sup>. » Il est question de « franchir » une sorte de « frontière interdite » puisque « tout l'intervalle des cinquante années allait être supprimé »<sup>125</sup>. Ainsi, le passage du temps ne paraît nullement affecter ce que représente H aux yeux de la narratrice.

Pour toutes ces raisons, il resterait une entité intouchable, infaillible, à l'influence persistante. Son assurance et son physique imposant l'ont distingué des autres. Le fait qu'il ait pris l'initiative dès le début, en invitant Annie D à danser, paraît avoir défini leur rôle à tous les deux, inscrits dans la domination et la sujétion. Ses envies et caprices ont autorité. Comparé à une figure toute-puissante, H devient l'objet d'un amour inconditionnel, dont les gestes violents sont sans cesse excusés. Bien qu'ils ne se recroisent jamais après la fin des vacances de 1958, il continue d'être pour Annie D une personne exceptionnelle. C'est pourquoi, des années plus tard, en le voyant photographié à l'occasion de ses noces d'or, entouré d'une famille nombreuse, la narratrice présume qu'il a mené « [u]ne vie d'homme<sup>126</sup> ».

### II.I.II. Ginette de *L'autre fille* : sujet propice à la comparaison et à la transformation

Alors que la fille de 58 dans *Mémoire de fille* se préoccupe de l'opinion des autres moniteurs en plus de celle de H, dans *L'autre fille*, la narratrice se tourne tout entier vers la destinataire, s'exprimant à la première et à la deuxième personnes du singulier. Que la lettre produise ici un monologue et non un dialogue, comme le veut la correspondance, il n'en demeure pas moins qu'elle conserve plusieurs avantages de cette pratique, à savoir ceux de se livrer après-coup, de se relire, de mûrir l'idée, parfois sur une vaste période de temps, de chercher des réponses. Certes, l'épistolière ne sait pas ce qu'elle ressent exactement à l'égard de Ginette, précisant : « Si je fais défiler la nomenclature des sentiments, je n'en trouve aucun de moi pour toi dans mon enfance et au-delà. Ni haine, sans objet puisque tu es morte, ni tendresse, rien de ce que suscite un humain, proche ou lointain, dans un autre<sup>127</sup>. » Cela dit, elle n'a pas besoin de cette connaissance pour entrevoir le potentiel de la rédaction : « Faire le récit de ce récit, ce sera en finir avec le flou du vécu, comme entreprendre de développer une pellicule photo conservée dans un placard depuis soixante ans et jamais tirée<sup>128</sup>. » Est visée la possibilité de clarifier quelque chose et d'en trouver l'issue.

---

<sup>123</sup> *Ibid.*, p. 75.

<sup>124</sup> *Id.*

<sup>125</sup> *Id.*

<sup>126</sup> *Ibid.*, p. 94.

<sup>127</sup> *Op. cit.*, *L'autre fille*, p. 57.

<sup>128</sup> *Ibid.*, p. 14.

Le récit commence par la description d'un bébé sur une photographie et oppose d'emblée le « je » à un « tu » : « Ce n'est pas moi, c'est toi<sup>129</sup>. » Ce « toi » représente Ginette, la sœur morte de la diphtérie deux ans et demi avant la naissance d'Ernaux, laquelle n'a, en conséquence, « aucune mémoire<sup>130</sup> » d'elle. Comment l'aînée prend-t-elle autant d'importance dans le récit, alors ?

D'abord, il faut savoir qu'elle a longtemps été tue par Ernaux. *L'autre fille*, indique la préface, provient d'une demande de la collection « Les Affranchis » faite à ses auteurs et représente la lettre jamais écrite jusqu'alors. C'est dans ce contexte que l'écrivaine réveille les fantômes, et ce, malgré le caractère « dangereux<sup>131</sup> » de l'entreprise. Le texte part ainsi d'une commande, et offre l'occasion à l'auteure de régler ses comptes. « Le "tu" est un piège », avoue-t-elle. « Il a quelque chose d'étouffant et il instaure de moi à toi une intimité imaginaire avec des relents de grief [...]»<sup>132</sup> ». Dans un essai consacré au ton accusateur que peut prendre le discours à la deuxième personne du singulier, Ariane Gibeau remarque que le « tu », par l'apostrophe qu'il sous-entend, se révèle idéal dans la formulation de la rancune et d'une prise de parole vindicative : « la narration à la deuxième personne constitue la forme parfaite pour le reproche et l'accusation<sup>133</sup>. » « Paradoxalement », ajoute-t-elle, « malgré cette volonté d'en finir avec le destinataire, la mise en fiction de la colère entraîne un rituel d'affrontement qui empêche, ou du moins retarde, le deuil ou la guérison. Accuser *tu*, lui intenter une guerre verbale, se venger de lui, c'est aussi exacerber sa présence et maintenir le lien qui unit à lui<sup>134</sup>. » Car présente, Ginette l'est de toute évidence sous la plume d'Ernaux, à qui vient l'idée d'une sorte de résurrection par l'écriture : « [Est-ce que je t'écris pour te ressusciter et te tuer à nouveau ?]»<sup>135</sup> ». L'écriture aurait donc le pouvoir d'incarner un individu, de le relier au monde réel. Ce phénomène s'explique par la nature transsubjective du « tu », tel qu'énoncé par Isabelle Boisclair et Karine Rosso :

Lorsque le *tu* est bien l'autre, qui se trouve alors mis en lumière, le *je* peut rester *tu* [...], à jamais caché, et laisser toute la place à l'autre. [...] Il est ainsi certaines adresses au *tu* qui paraissent être un dispositif pour mieux exhiber le *je*. [...] Que le *tu* reste caché ou qu'il soit présent, dans les deux cas, il constitue un dispositif exhibant la dynamique interlocutoire transsubjective<sup>136</sup>.

En effet, Ernaux fonde l'ensemble de son discours sur la figure de la destinataire, évaluant l'incidence qu'elle a eue sur son parcours, sa façon de percevoir son existence, remontant à la source du savoir et au

---

<sup>129</sup> *Ibid.*, p. 10.

<sup>130</sup> *Id.*

<sup>131</sup> Karin Schwerdtner, « Annie Ernaux : "Le dur désir d'écrire" », *Le (beau) risque d'écrire. Entretiens littéraires*, Montréal, Éditions Nota bene, 2017, p. 7.

<sup>132</sup> *Op. cit.*, *L'autre fille*, p. 62.

<sup>133</sup> Ariane Gibeau, « "Je fais pleuvoir mes mots sur toi comme des feux d'artifices". Esthétique de la colère et discours d'accusation dans *Cru* de Nefertari Bélizaire et *Les cascadeurs de l'amour n'ont pas droit au doublage* de Martine Delvaux », dans Isabelle Boisclair et Karine Rosso (dir.), *Interpellation(s), enjeux de l'écriture au « tu »*, Montréal, Éditions Nota bene, 2018, p. 124-125.

<sup>134</sup> *Ibid.*, Isabelle Boisclair et Karine Rosso, « Introduction », dans Isabelle Boisclair et Karine Rosso (dir.), *Interpellation(s), enjeux de l'écriture au « tu »*, Montréal, Éditions Nota bene, 2018, p. 128.

<sup>135</sup> *Op. cit.*, *L'autre fille*, p. 24.

<sup>136</sup> *Op. cit.*, « Introduction » dans *Interpellation(s), enjeux de l'écriture au « tu »*, p. 15.

contexte de la révélation, ne s'épargnant aucun malaise. L'écrivaine se pose, par exemple, « [l]a question la plus effrayante » : « pourquoi n'ai-je pas cherché à savoir des choses sur ma sœur bien avant, auprès de ceux qui l'avaient connue<sup>137</sup> ? » En utilisant le qualificatif « effrayante », l'auteure paraît critiquer son attitude, la trouver anormale. Elle ne tente pas d'éviter les réflexions épineuses. Elle admet que le silence initié par les parents a été maintenu au-delà de toutes limites et qu'elle l'a prolongé volontairement. Ernaux ne peut plus partager son opinion avec ses géniteurs, puisque décédés, mais il lui reste la possibilité de briser le tabou grâce à une missive adressée à son aînée.

Même lointaine, Ginette est un sujet se prêtant à la pénible comparaison, qui sous-entend une sorte de duel auquel Annie Duchesne paraît perdre en tout point. En étant « *intrépide, coquette sale, goulué, mademoiselle je sais tout, déplaisante*<sup>138</sup> », elle ne rivalise pas avec la « *gentille* » Ginette, « *morte comme une petite sainte* », et pleurée par un père « *fou* » de douleur<sup>139</sup>. Notons qu'encore une fois, Ernaux emprunte les mots d'autrui pour se définir, lesquels apparaissent d'ailleurs en italique dans le texte original. La parole extérieure conserve un poids dans l'esprit du sujet énonciateur dont celui-ci ne peut faire abstraction, autrui étant toujours aussi signifiant à ses yeux. Nous pouvons supposer que ces qualificatifs ont marqué la narratrice puisqu'ils départageraient les deux enfants Duchesne. À l'inverse, pourtant, tout ce qui les unit dérange la fille survivante : des vêtements et meubles partagés jusqu'au corps maternel les ayant mises au monde<sup>140</sup>, en passant par la notion de mortalité. Si l'aînée succombe à six ans, la petite Annie, elle, survit à une constitution fragile, à des accidents et au tétanos. C'est ce qui les différenciera, finalement : la vie raccourcie ou non. Ainsi, aux trois-quarts du texte, la narratrice envisage que sa sœur, morte, l'a incitée à vivre : « Peut-être que j'ai tiré ma force de toi, de ta mort et d'une survie que j'estimais miraculeuse. Que tu m'as donné un surplus d'énergie, une fièvre de vivre [...]»<sup>141</sup>. » L'absence de Ginette aurait influencé l'existence de sa cadette et expliquerait sa combattivité. Remarquons la formulation au conditionnel. Le sens qu'Ernaux attribue aux faits est hypothétique et c'est pourquoi la réflexion sur la question de la survie semble la troubler autant. Elle n'arrive à aucune réponse catégorique. Seules les conséquences de certains faits paraissent claires : « Il m'a fallu presque trente ans et l'écriture de *La Place* pour que je rapproche ces deux faits, qui demeuraient dans mon esprit écartés l'un de l'autre – ta mort et la nécessité économique d'avoir un seul enfant – et pour que la réalité fulgure : je suis venue au monde parce que tu es morte et je t'ai remplacée<sup>142</sup>. » Le décès de Ginette constituerait alors les fondements mêmes de la mise au monde d'Annie Duchesne, une condition préalable, tandis que la découverte accidentelle de cette information par la principale concernée agirait sur son devenir. Comme nous l'avons dit, Ernaux pose un regard nouveau sur sa propre personne une fois la révélation entendue, ce qui nous porte à entrevoir chez

---

<sup>137</sup> *Op. cit.*, « Annie Ernaux : Le "dur désir d'écrire" », p. 21.

<sup>138</sup> *Op. cit.*, *L'autre fille.*, p. 19.

<sup>139</sup> *Ibid.*, p. 16.

<sup>140</sup> *Ibid.*, p. 71.

<sup>141</sup> *Ibid.*, p. 59.

<sup>142</sup> *Ibid.*, p. 61.

le personnage de l'aînée un potentiel transformateur semblable à celui que Boisclair et Rosso prêtent à l'Autre dans l'introduction de leur ouvrage sur l'écriture au « tu » : « Alors que l'intersubjectivité désigne toute relation entre deux sujets, qualifiant la relation en elle-même, la transsubjectivité induit la dynamique de transformation que l'un exerce sur l'autre et vice-versa<sup>143</sup>. » Certes, Annie D ne peut pas transformer concrètement Ginette, mais une chose est sûre : sa sœur a influencé son opinion d'elle-même. La vérité la conduit à agir ou à réagir de façon particulière au fil des années : elle ignore la tombe de Ginette lors d'une visite au cimetière<sup>144</sup>, s'affole lorsque sa tante lui montre une photographie de la défunte<sup>145</sup>, prononce rarement son prénom, par malaise<sup>146</sup>, ne peut s'empêcher de constater que sa vie, à l'inverse de celle son aînée, compte une foule d'expériences<sup>147</sup>. Tous ces cas soulignent l'influence qu'a eue indirectement Ginette sur l'attitude adoptée par la narratrice-personnage en certaines circonstances, sur son comportement et sa vision des choses. Ernaux écrit, par exemple : « Je ne peux pas te mettre là où j'ai été. Remplacer mon existence par la tienne. Il y a la mort et il y a la vie. Toi ou moi. Pour être, il a fallu que je te nie<sup>148</sup>. » L'acte de déni signifie que l'épistolière réagit à l'absence du destinataire : elle continue à agir en fonction de quelqu'un d'autre.

Pour ainsi dire, l'amant et la sœur jouent un rôle central dans l'élaboration identitaire d'Annie D. Le désir de plaire à H dans *Mémoire de fille* est tel que la fille de 58 s'efforce d'agir différemment. Elle le laisse maître de son corps, ne respecte pas ses limites, endure les humiliations à son égard et s'astreint à un régime alimentaire sévère. L'influence qu'exerce l'amant sur la narratrice-personnage perdure d'ailleurs dans le temps, et c'est pourquoi l'écrivaine hésite à lui téléphoner des années plus tard, fébrile à l'idée d'entendre sa voix. Pour ce qui est de *L'autre fille*, en nommant la sœur, en lui destinant un aveu et en la ressuscitant par les mots, Ernaux ne pouvait faire autrement que de lui accorder du pouvoir. L'opinion qu'elle a d'elle-même est sans cesse modelée par la perception qu'elle a de son aînée. La nature de la lettre, par la mise en dialogue d'un « je » et d'un « tu », tend à inscrire les deux sujets dans le présent. Penser à Ginette signifie tantôt l'imaginer supérieure à elle, tantôt se poser une question inédite jusqu'alors, celle d'une absence d'investigation auprès de ses parents. La narration à la deuxième personne, puisque susceptible de porter des traces d'accusation, comme le suggère Gibeau, semble aviver la présence de Ginette. Se comparer à elle participe à lui accorder encore plus d'importance. Éviter les déterminants possessifs communs, par exemple, illustre une certaine incapacité chez la narratrice de mettre sa sœur et elle-même sur un pied d'égalité, d'instaurer une connivence symbolique, Ginette demeurant comme hors d'atteinte : « Depuis le début, je n'arrive pas à écrire *notre mère*, ni *nos parents*<sup>149</sup> ». Des habitudes ou des réactions liées à la mort de Ginette pourraient nous amener à penser que

---

<sup>143</sup> *Op. cit.*, « Introduction », dans *Interpellation(s), enjeux de l'écriture au « tu »*, p. 13.

<sup>144</sup> *Op. cit.*, *L'autre fille*, p. 48.

<sup>145</sup> *Ibid.*, p. 47.

<sup>146</sup> *Ibid.*, p. 44.

<sup>147</sup> *Ibid.*, p. 68.

<sup>148</sup> *Ibid.*, p. 71.

<sup>149</sup> *Ibid.*, p. 40.

l'épistolière, comme la narratrice-personnage de *Mémoire de fille*, n'est pas tout à fait affranchie de l'Autre. En nous nous intéressant à la manière dont l'écriture, dans les deux œuvres du corpus, met en scène la perception mouvante qu'a la narratrice d'elle-même en fonction de l'Autre, nous comptons démontrer que l'acte d'écrire donne la possibilité à la narratrice de se libérer d'autrui en acquérant une connaissance plus juste d'elle-même.

## Chapitre 3 : Écriture comme acte d'auto-engendrement

Nous concevons l'écriture d'Ernaux comme un acte d'auto-engendrement dans la mesure où le caractère exploratoire de celle-ci permet à l'auteure de faire part d'une expérience personnelle, d'approfondir, de relancer et de décliner sa réflexion, puis d'envisager des explications, ou du moins, des réponses à ses questions, notamment celles concernant son identité. Rappelons que, dans *Mémoire de fille*, Ernaux tente de comprendre la personne qu'elle a été durant une période houleuse de sa vie tandis que dans *L'autre fille*, elle interroge les fondements mêmes de son existence à l'ombre du décès prématuré de son aînée, appris dans des circonstances bouleversantes. Les deux récits mettent en scène une certaine résolution de la quête identitaire en présentant une réconciliation entre deux facettes d'un même individu, dans le premier, et la découverte d'un sens à sa vie, dans le second. Nous pensons que la démarche réflexive et son potentiel sont tributaires du genre littéraire auquel appartiennent les œuvres à l'étude. Nous nous pencherons donc sur le projet d'écriture en soi et à son rapport avec la notion de distanciation relevée plus tôt, sur la forme que chaque texte prend et sur la façon dont le « je » réussit à s'appréhender à l'aune d'une figure extérieure grâce au travail d'écriture et à l'introspection qu'il permet. Nous nous intéresserons aux caractéristiques de la narration au « tu », à la lumière des analyses de Sandrina Joseph, David Le Breton, Ariane Gibeau, Isabelle Boisclair et Karine Rosso, Geneviève De Viveiros, Margot Irvine et Karin Schwerdtner.

### III.I. Projet d'écriture

*Mémoire de fille* et *L'autre fille* sont des récits autobiographiques au sein desquels existe, selon la conception de Philippe Lejeune, une « identité entre l'auteur, le narrateur et le personnage<sup>150</sup> ». Le pacte autobiographique transparaît dans le paratexte et le métadiscours, notamment dans la quatrième de couverture du livre. En ce qui concerne *Mémoire de fille*, il est bien spécifié qu'« Annie Ernaux replonge dans l'été 1958, celui de sa première nuit avec un homme, à la colonie de S dans l'Orne. Nuit dont l'onde de choc s'est propagée violemment dans son corps et sur son existence durant deux années<sup>151</sup>. » Au cours d'une entrevue, l'auteure dit à propos de cet ouvrage :

J'ai voulu expliquer ce qui se passe quand on écrit un livre comme celui-là, avec la mémoire, avec l'époque. J'ai écrit toutes les questions qui se sont posées au fur et à mesure de l'écriture. Je ne les ai pas introduites pour faire joli, ce sont des questions que je me suis posées de manière tout à fait cruciale. Il fallait sortir de mon corps actuel et me replonger dans le corps de cette fille de 1958. Écrire un livre, c'est une expérience de vie aussi et je voulais montrer à quel point peuvent être imbriquées l'écriture et la vie<sup>152</sup>.

---

<sup>150</sup> *Op. cit.*, « Témoigner du quotidien : les rapports antinomiques de l'écriture chez Annie Ernaux », f. 33.

<sup>151</sup> *Op. cit.*, *Mémoire de fille*, quatrième de couverture.

<sup>152</sup> Nathalie Collard, « Annie Ernaux : ce n'est pas simple d'être une femme », dans Livres, *La Presse.ca*, [en ligne]. <http://www.lapresse.ca/arts/livres/201605/17/01-4982487-annie-ernaux-ce-nest-pas-simple-detre-une-femme.php> [Texte consulté le 7 avril 2017].

Les « questions » qu'elle évoque traduisent par ailleurs les difficultés du processus d'écriture, lesquelles sont illustrées, par exemple, dans le va-et-vient constant entre énonciation au présent et exposition du passé. Dans *Mémoire de fille*, nous l'avons constaté, l'énonciation à la troisième personne du singulier pour évoquer un « je » antérieur semblait permettre à la narratrice de se distancier de la personne qu'elle a été. Si cette distinction appuyée du « je » et du « elle » sous-entend qu'il y a une évolution entre deux états, celui associé à la période mouvementée de l'adolescence et celui lié à l'âge adulte et à l'expérience, elle caractérise aussi la posture qu'adopte l'auteure vis-à-vis la personne qu'elle a été. En effet, Ernaux paraît traiter d'une inconnue, d'une jeune fille dont les motivations et les actions ne lui semblent pas toujours claires et doivent être analysées pour qu'un sens leur soit attribué. L'impression d'étrangeté est renforcée par cette analyse à laquelle se prête l'écrivaine. Cela nous amène à remarquer qu'Ernaux occupe une position similaire à celle d'un témoin et à considérer son discours comme une sorte de témoignage personnel. Il est possible de nous demander si la rédaction du manuscrit ne lui donnait pas l'occasion de porter un regard neuf sur ces événements de 1958, de les considérer pour une première fois. En d'autres mots, *Mémoire de fille* serait un témoignage destiné à soi-même : « L'idée que je pourrais mourir sans avoir écrit sur celle que très tôt j'ai nommé "la fille de 58" me hante. Un jour il n'y aura plus personne pour se souvenir. Ce qui a été vécu par cette fille, nulle autre, restera inexplicé, vécu pour rien<sup>153</sup>. »

*L'autre fille*, pour sa part, serait un témoignage livré à la sœur. Cette dernière occupe le devant de la scène, pour ainsi dire, car elle représente le point de départ de la réflexion et est au centre du propos. La forme épistolaire identifie d'emblée un destinataire et lui réserve une « place fondamentale<sup>154</sup> » : « Sujet du discours plutôt que son objet », rappelle Sandrina Joseph, « l'absent est toujours celui dont on parle, celui qui produit du récit<sup>155</sup> ». Le texte s'ouvre d'ailleurs sur la description d'une photographie et de son sujet. Ernaux précise qu'il s'agit de sa sœur et pas d'elle. La lettre paraît ainsi se fonder sur le personnage de Ginette plutôt que sur celui d'Annie D, sur ce qu'elle représente et ce qui la distingue de la narratrice : « Dans le livret de famille des parents presque en lambeaux, à la rubrique Naissance et Décès des Enfants issus du Mariage, nous figurons l'une au-dessous de l'autre. Toi en haut avec deux tampons de la mairie [...], moi avec un seul<sup>156</sup> ». David Le Breton explique que les apostrophes nominales donnent corps à l'autre et « infléchissent le sens de l'échange<sup>157</sup> ». Ici, le « je » expose sa vision de la relation sororale au « tu » et prend en charge les explications, les clarifications, comme dans la phrase : « Mais tu n'es pas ma sœur, tu ne l'as jamais été<sup>158</sup>. »

---

<sup>153</sup> *Op. cit.*, *Mémoire de fille*, p. 18.

<sup>154</sup> *Op. cit.*, « D'un nécessaire passage du témoin », p. 109.

<sup>155</sup> *Op. cit.*, « Dans l'ombre de l'autre / *L'autre fille* d'Annie Ernaux, NiL éditions, 78 p. », p. 71.

<sup>156</sup> *Op. cit.*, *L'autre fille*, p. 12.

<sup>157</sup> David Le Breton, *L'interactionnisme symbolique*, Paris, Presses universitaires de France (Coll. Quadrige Manuels), [2004] 2008, p. 63.

<sup>158</sup> *Op. cit.*, *L'autre fille*, p. 12.

De plus, l'alternance entre une narration à la première personne du singulier et une narration à la deuxième personne n'a de cesse de ramener le locuteur dans l'action, le moment d'énonciation. Anna Jaubert spécifie que « l'épanchement naturel au discours épistolaire se mue en un discours sur soi qui conjugue narration et introspection<sup>159</sup> ». À propos du secret familial ayant empêché ses parents, selon elle, de la comparer explicitement à sa sœur, Ernaux convient que ce tabou lui épargnait d'en entendre davantage : « Je n'avais pas envie qu'ils me parlent de toi. J'espérais peut-être qu'à la faveur de ce silence ils finiraient par t'oublier<sup>160</sup>. » L'aveu est ici suivi par une hypothèse, une tentative de comprendre sa posture. Ariane Gibeau, dans son article consacré au ton accusateur de certains textes épistolaires, propose que « [s]'adresser à [quelqu'un d'autre], c'est le sortir de soi tout en cherchant ses réponses aux "questions posées<sup>161</sup>" ». Nous l'avons vu plus tôt, le récit *L'autre fille* se clôt sur lui-même, et permet donc l'expression d'un seul locuteur. Ici, la voix communique une rancœur difficilement contenue, exprimée sans être nécessairement entendue. Gibeau déclare, au sujet de l'écriture épistolaire<sup>162</sup>, que « [c]'est sur le mode de l'inatteignable et de l'impossible qu'est pensée la relation à tu. À la fois cascade et temps immobile, le discours de la narratrice évolue alors de manière singulière : l'intrigue romanesque est vouée à la circularité<sup>163</sup>. » Cela n'empêche pas l'auteure d'éprouver en cours de rédaction un inconfort : « De plus en plus, en écrivant, il me semble avancer dans une contrée tourbeuse où il n'y a personne, comme dans les rêves, devoir franchir, entre chaque mot, un espace rempli d'une matière indécise<sup>164</sup>. » Alors qu'elle admet ne pas réussir à situer avec précision « ce dimanche d'été<sup>165</sup> » durant lequel elle a appris l'existence de Ginette, Ernaux clôt le sujet en mentionnant : « Il n'y a pas de temps entre toi et moi. Il y a des mots qui n'ont jamais changé<sup>166</sup>. »

Ainsi, la missive est l'occasion pour la locutrice de livrer sa version de l'histoire à une personne significative. Karin Schwerdtner, dans « Les dangers d'écrire *L'autre fille* », prête d'ailleurs au texte la valeur d'une « réponse [...] indirecte<sup>167</sup> » faite à la sœur défunte :

Jouant sur l'usage traditionnel de la lettre ordinaire (Dauphin, 1995), [la narratrice] redonne la nouvelle (refait le récit) tout en la modifiant, sinon par envie (de rendre sensible une « autre histoire », une autre perspective), du moins par nécessité, c'est-à-dire à défaut de souvenir qu'elle puisse convoquer. De ce point de vue, la narratrice s'attribue la fonction, non plus seulement d'interlocutrice, mais surtout de nouvelle détentrice du récit<sup>168</sup>.

<sup>159</sup> *Op. cit.*, « De l'écriture de soi à la littérisation, l'enjeu du style ».

<sup>160</sup> *Op. cit.*, *L'autre fille*, p. 49.

<sup>161</sup> *Op. cit.*, « "Je fais pleuvoir mes mots sur toi comme des feux d'artifices." [...] », p. 129.

<sup>162</sup> Précisons que Gibeau n'étudiait pas le récit de vie *L'autre fille* d'Ernaux. Toutefois, nous avons jugé que son propos concernant l'écriture épistolaire s'appliquait bien à l'œuvre à l'étude.

<sup>163</sup> *Op. cit.*, « "Je fais pleuvoir mes mots sur toi comme des feux d'artifices." [...] », p. 139.

<sup>164</sup> *Op. cit.*, *L'autre fille*, p. 54.

<sup>165</sup> *Ibid.*, p. 19

<sup>166</sup> *Id.*

<sup>167</sup> *Op. cit.*, « Les dangers d'écrire *L'autre fille* », p. 239

<sup>168</sup> *Ibid.*, p. 239-240.

Cette « autre histoire », il paraissait primordial pour Ernaux de la raconter, puisqu'elle donne plus de poids encore aux similarités et aux différences des deux destins dépeints. Il s'agit de la santé fragile de la petite Annie Duchesne et de la mort qu'elle a frôlée<sup>169</sup>, la faisant miraculée, au contraire de la sœur. Geneviève De Viveiros, Margot Irvine et Karin Schwerdtner, directrices de l'ouvrage *Risques et regrets*, signalent que dans cette idée de « prise de pouvoir par l'écriture<sup>170</sup> » se trouverait une tension latente : « Que la lettre fasse jouer ce qui est risqué (ou redouté) avec ce qui est regretté (ou n'est pas regretté) pour constituer un espace potentiellement dangereux, un lieu complexe d'expression où se tissent, se construisent, se révèlent diverses tensions face à la volonté de dire et d'exister<sup>171</sup> ». Le risque, dans *L'autre fille*, réside d'abord dans l'acte de la comparaison : cette dernière a cela de confrontant qu'elle joint des superlatifs à une parole, mettant côte à côte deux entités ou objets à l'étude. Lorsque la jeune Annie D surprend sa mère en train d'évoquer Ginette auprès d'une cliente, elle retient le résultat d'une mise à relation avec son aînée : « À la fin, elle dit de toi *elle était plus sage que celle-là* », tandis que « celle-là » désigne justement Annie Duchesne<sup>172</sup>. Pourtant, l'épreuve s'avère d'autant plus ardue qu'elle implique d'apostropher une destinataire insaisissable, une enfant « entrée morte<sup>173</sup> » dans la vie de l'épistolière et qu'elle peine à imaginer réelle. Elle lui avoue « Je n'ai rien pour te faire exister<sup>174</sup> ». C'est peut-être parce qu'elle représente une « forme vide impossible à remplir d'écriture<sup>175</sup> » que Ernaux n'a pas, jadis, cherché à interroger les autres membres de sa famille à propos de la défunte, ni entrepris un projet littéraire la concernant auparavant. Conserver à l'esprit l'image de Ginette telle qu'elle se la figure, soit un « mythe<sup>176</sup> », permettait à l'auteure de ne pas faire l'expérience d'un « anti-langage<sup>177</sup> ». Dans un entretien avec Frédéric-Yves Jeannet, l'écrivaine déclare qu'à son avis « le danger est, fondamentalement, dans la manière d'écrire », puisqu'« [o]n peut évoquer la mort et la maladie des parents sous une forme pathétique et euphémisée, allusive », par exemple<sup>178</sup>. Aussi, le danger ne serait-il pas d'écrire, dans une forme intimiste, à une personne que l'on ne connaît pas intimement ? Une chose est sûre, le projet rédactionnel, bien qu'il soit particulièrement complexe dans *L'autre fille*, en contraignant Ernaux à se tourner vers ce qu'elle connaît et en l'amenant à projeter ses impressions sur l'Autre, n'empêche pas l'auteure de développer une réflexion sur elle-même.

Nos œuvres à l'étude ont cette particularité de mettre en scène l'élaboration d'une pensée critique et perfectible, en naviguant entre l'introspection, l'exposition de faits socio-historiques et la recherche rigoureuse

---

<sup>169</sup> *Op. cit.*, *L'autre fille*, p. 30.

<sup>170</sup> *Op. cit.*, *Risques et regrets. Les dangers de l'écriture épistolaire*, p. 14-15.

<sup>171</sup> *Id.*

<sup>172</sup> *Op. cit.*, *L'autre fille*, p. 16.

<sup>173</sup> *Ibid.*, 13.

<sup>174</sup> *Ibid.*, p. 54.

<sup>175</sup> *Id.*

<sup>176</sup> *Ibid.*, p. 52.

<sup>177</sup> *Ibid.*, 54.

<sup>178</sup> Frédéric-Yves Jeannet, *Annie Ernaux. L'écriture comme un couteau*, Paris, Éditions Stock, 2003, p. 52.

d'une vérité, tout en permettant une évolution identitaire. Rappelons que revisiter son passé peut constituer un exercice difficile : il s'agit parfois pour Ernaux de se rapprocher le plus possible des faits. Les détails, les raisons d'un geste, la signification d'une parole manquent quelques fois à l'écrivaine, qui ne peut que se prononcer selon ses souvenirs et proposer une interprétation rétroactive. Nous retrouvons ainsi dans *L'autre fille* le phénomène de distanciation, sous un angle plus sensoriel cette fois :

Plus que tout, la réalité de la scène m'est attestée par une sorte d'hallucination corporelle, je me sens courir en cercles rapprochés autour des deux femmes, je vois les silex de la rue de l'École [...], le talus, le grillage, la lumière faiblissante, comme s'il fallait absorber tout le décor du monde pour supporter ce qui arrive<sup>179</sup>.

Ici, les sens ont beau occuper toute la place, une anomalie persiste et est relevée par l'expression « hallucination corporelle ». L'usage de l'italique met de l'avant le triomphe des perceptions sur la réalisation des actions en elles-mêmes. Bien sûr, le récit de vie place l'auteure dans la subjectivité<sup>180</sup> et le lecteur sait qu'Ernaux raconte une expérience personnelle au meilleur de ses connaissances. Dans l'extrait suivant de *Mémoire de fille*, par exemple, la narratrice replonge dans ses souvenirs pour dépeindre les désirs de la fille de 58 : « Elle crève d'envie de faire l'amour mais par amour seulement<sup>181</sup> ». Elle tente ainsi de déterminer ce qui animait l'adolescente qu'elle était et, pour ce faire, elle s'appuie sur un élément qu'elle a retenu : son appréciation du passage des *Misérables* exposant la « célébration de l'amour » entre Cosette et Marius<sup>182</sup>. De plus, Ernaux n'hésite ni à se poser des questions ni à réfléchir sur sa propre pratique d'écriture : « Un soupçon : est-ce que je n'ai pas voulu, obscurément, déplier ce moment de ma vie afin d'expérimenter les limites de l'écriture, pousser à bout le colletage avec le réel<sup>183</sup> ». Nous sommes d'avis que les œuvres à l'étude, en mettant de l'avant une réflexion dynamique, produite par un « je » désireux d'apprendre et de comprendre, ainsi qu'une volonté d'approcher le réel, laissent place à l'expression d'un « je » en train d'évoluer. Nous verrons dans la prochaine section que la figure de l'Autre infléchit la trajectoire de cette réflexion et devient le point d'ancrage du sujet énonciateur.

### III.II. Compréhension de soi tributaire d'une préoccupation de l'Autre

Comme nous l'avons mentionné dans le chapitre précédent, H et Ginette jouent un rôle décisif dans chacune des histoires où ils apparaissent. Le premier devient une source d'admiration et de validation au point que la fille de 58 est obnubilée à l'idée de lui plaire et de se conformer à ses préférences tandis que la seconde apparaît comme un individu inégalable en raison de son statut de défunte, capable de faire de l'ombre à la sœur

---

<sup>179</sup> *Op. cit.*, *L'autre fille*, p. 18.

<sup>180</sup> Francine Belle-Ilse-Létourneau, « L'essai littéraire : un inconnu à plusieurs visages », dans *Études littéraires*, volume 5 n° 1 (1972), p. 50.

<sup>181</sup> *Op. cit.*, *Mémoire de fille*, p. 29.

<sup>182</sup> *Ibid.*, p. 29-30.

<sup>183</sup> *Ibid.*, p. 56.

par-delà la mort. L'attention que leur porte la narratrice illustre leur importance au sein de son évolution psychologique et identitaire : songer aux goûts de son amant suffit à modifier les habitudes d'Annie D ; se remémorer le moment où elle a appris l'existence de sa sœur défunte à tout hasard l'amène à considérer ses origines sous un nouvel éclairage. L'un et l'autre exercent une influence indéniable sur Annie Duchesne, qu'elle soit directe ou sous-entendue. Nous voulons à présent étudier la corrélation entre l'évolution identitaire de la narratrice-personnage et le travail réflexif qu'elle a mené sur la figure de l'Autre tout au long des récits retenus. En effet, nous pensons que le travail d'écriture a permis au « je » de réfléchir à l'Autre, puis de considérer son influence sur son propre parcours.

Dans le cas de *Mémoire de fille*, Ernaux prétend être incapable de s'arrêter à l'été 58, puisqu'il ne constitue pas la seule période de temps ayant été marquée par H : « Je ne le peux pas tant que je n'aurai pas atteint un certain point du passé qui, en ce moment, est l'avenir de mon récit. Tant que je n'aurai pas dépassé les deux années qui suivent la colonie<sup>184</sup>. » Pour bien tourner la page, aller jusqu'au bout de cette histoire, il semblerait que l'écrivaine doive ne s'épargner aucun détail : elle ne se limite donc pas à la présentation du problème, mais aborde ses conséquences, toutes humiliantes ou éprouvantes qu'elles aient été pour la fille de 58. Le récit de ces années succédant aux vacances à la colonie paraît alors nécessaire, voire salutaire : « elles ne sont pas du passé pour moi, mais, profondément, sinon réellement, mon avenir<sup>185</sup>. » Toujours habitée par H deux ans après leur rencontre, Annie D, distante de son environnement et « dépourvue de sentiments<sup>186</sup> », vit dans l'attente de leurs retrouvailles idéalisées. Pour s'en rendre compte, l'écriture du manuscrit, malgré toutes les difficultés qui s'y rapportent, s'avère nécessaire. Enfin, c'est en se concentrant sur l'obsession qu'elle avait pour le moniteur-chef que la narratrice parvient à décortiquer ses motivations passées : « Tant que je ne le rencontrais pas, je conservais mon rêve<sup>187</sup>. » Ici, la narratrice paraît résumer, mieux, expliquer tout un ensemble d'actions. Annie D ne cherchait pas à provoquer une rencontre avec H, car une partie en elle redoutait toute forme de rejet de sa part. « Cette fois – 28 avril 2015 – », annonce Ernaux dans les dernières pages du récit, « je quitte la colonie pour de bon. Tant que je n'y étais pas entrée de nouveau par l'écriture, pas demeurée des mois et des mois, je n'en étais pas partie<sup>188</sup>. » L'idée d'une réconciliation devient possible lorsqu'est établie une jonction entre les deux versions de la même personne : « Il me semble que j'ai désincarcéré la fille de 58, cassé le sortilège<sup>189</sup> ». Il est alors possible pour l'écrivaine d'affirmer « elle est moi, je suis elle<sup>190</sup> ». Pour le dire autrement, le « je » parvient à s'identifier à un être qu'il tenait à distance et à ne plus le considérer comme étranger.

---

<sup>184</sup> *Ibid.*, p. 79.

<sup>185</sup> *Id.*

<sup>186</sup> *Ibid.*, p. 114.

<sup>187</sup> *Ibid.*, p. 92.

<sup>188</sup> *Ibid.*, p. 78.

<sup>189</sup> *Ibid.*, p. 79.

<sup>190</sup> *Id.*

Pour ce qui est de *L'autre fille*, bien qu'une incertitude flotte jusqu'à la fin, le désir qui a conduit Ernaux à entreprendre le projet restant « opaque<sup>191</sup> », la finalité de cette lettre est néanmoins esquissée : « Peut-être que j'ai voulu m'acquitter d'une dette imaginaire en te donnant à mon tour l'existence que ta mort m'a donnée. Ou bien te faire revivre et remourir pour être quitte de toi, de ton ombre. T'échapper. / Lutter contre la longue vie des morts<sup>192</sup>. » Encore une fois, il n'y a pas de certitude, seulement des suppositions. Le temps de verbe au passé composé indique toutefois que la narratrice émet ces hypothèses au terme du projet. Il s'agit du sens qu'elle en tire à cet instant. Le travail rédactionnel amène l'auteure à s'adresser à son aînée disparue et à s'intéresser à « l'amplitude d'un événement fondateur, originel<sup>193</sup> ». Écrire à sa sœur, donc, loin de la laisser démunie, lui donne l'opportunité de faire sa propre connaissance. En effet, pour qu'ait lieu la fiévreuse comparaison entre l'épistolière et la destinataire, « par le biais d'une série de dichotomies allant de l'ombre à la lumière [...], du vivant au mort<sup>194</sup> » souligne Joseph, Ernaux n'a d'autre choix que de définir chacun des deux sujets. La distinction entre elles pourra advenir à cette seule condition. Au fil des pages, force est de constater que l'auteure parvient à saisir une image de plus en plus détaillée d'elle-même. Durant près de soixante ans, la narratrice est troublée par le fait que le qualificatif « *gentille* » ne lui a pas été attribué. L'introspection se fonde sur l'ultime différence la distinguant de la sœur, à savoir sa survie. Ainsi, la narratrice, en tentant de comprendre les paroles de la mère, en explorant la rancune qu'elle entretenait pour sa sœur, en cherchant une raison à sa combattivité, ne dit rien d'autre qu'elle n'est pas « *gentille* », qu'elle a éprouvé du ressentiment, qu'elle est en vie. Nous nous apercevons alors que non seulement Ernaux parle à sa sœur mais qu'elle parle d'elle-même également. Peut-être dépassée par les concepts insaisissables de la vie et de la mort, l'écart infini<sup>195</sup>, elle essaie à tout prix d'attacher un sens au fait qu'elle a remplacé son aînée : « Je n'écris pas parce que tu es morte. Tu es morte pour que j'écrive, ça fait une grande différence<sup>196</sup>. » La déclaration a un certain poids auprès du lecteur qui connaît la carrière d'écrivaine d'Ernaux. La mort de l'aînée revêt alors un sens profond, puisqu'elle concerne l'origine d'une vocation professionnelle. Le pouvoir transformateur d'un sujet sur l'autre a ainsi diverses façons de se manifester. Durant la rédaction, pour une première fois, en repensant aux clichés de sa sœur, vraisemblablement indisposée par la lumière, Ernaux s'interroge sur son bonheur : « En vertu de la croyance que c'est d'être aimé qui rend heureux, tu l'étais infailliblement. Les saintes sont heureuses. Peut-être que tu ne l'étais pas<sup>197</sup>. » Cet exemple illustre un changement d'opinion. Alors que l'épistolière n'envisageait pas la question du bonheur pertinente, elle en vient à en douter, tout en optant pour une formule hypothétique, qui évince toute conclusion définitive. Plus tard, l'écrivaine spécifie qu'un changement en elle a eu lieu,

---

<sup>191</sup> *Op. cit.*, *L'autre fille*, p. 77.

<sup>192</sup> *Id.*

<sup>193</sup> *Op. cit.*, « Dans l'ombre de l'autre / *L'autre fille* d'Annie Ernaux, NiL éditions, 78 p. », p. 71.

<sup>194</sup> *Id.*

<sup>195</sup> *Op. cit.*, *L'autre fille*, p. 60.

<sup>196</sup> *Ibid.*, p. 35.

<sup>197</sup> *Ibid.*, p. 36.

nécessairement lié au projet d'écriture : « Avant de commencer cette lettre », reconnaît Ernaux, « j'étais dans une forme de tranquillité à l'égard de toi, qui est désormais pulvérisée<sup>198</sup> ». La narratrice admet se trouver dans un état émotif différent, réagir au cheminement d'une réflexion et, par extension, elle reste sensible à la portée d'une figure extérieure, sans pour autant parvenir à être en phase avec elle. Elle déclare, par exemple, éprouver un sentiment terrible à l'idée de considérer le décès de Ginette comme une condition préalable à sa propre naissance : « Honte de sentir en moi ressurgir la croyance, il fallait que tu meures, que tu sois sacrifiée pour que je vienne au monde<sup>199</sup>. » En pensant à sa sœur, la narratrice entame une réflexion introspective sur sa propre existence, sa façon d'être.

Qu'il s'agisse de *Mémoire de fille* ou de *L'autre fille*, nous observons que l'analyse de soi passe avant tout par les figures décisives de H et de Ginette, l'amant qu'elle a tant désiré et la sœur décédée qui la hante. Dans les deux cas, Ernaux se livre à l'exercice de la pensée mouvante, emprunte des avenues imprévues, se donne le temps de creuser une question, de prendre position par rapport à l'Autre. La réflexion qu'elle mène sur sa relation avec le moniteur-chef fait réaliser à la narratrice-personnage l'emprise que H avait sur elle. Ernaux admet avoir pu tourner la page à la fin de sa rédaction, au terme de son aventure mnémonique et critique. La lettre adressée à la sœur aînée, quant à elle, met en scène une attention directement orientée vers l'Autre, une construction du « je » en fonction de quelqu'un d'autre. *L'autre fille* présente un double portrait, celui des sœurs Duchesne que la mort ne réussit pas à séparer tout à fait. L'intérêt que porte Ernaux à chacune de ces figures significantes et l'étude rigoureuse qu'elle entreprend à leur sujet mettent de l'avant ses préoccupations et sa vision d'elle-même au moment des faits. L'entreprise lui permet surtout de mieux déchiffrer un pan de son passé. Après quelques tentatives d'écrire un roman<sup>200</sup> semblable à *Mémoire de fille*, par exemple, Ernaux se rend compte qu'elle ne voulait pas tant traiter de H que de raconter « une manière de ne pas être au monde – de ne pas savoir s'y comporter<sup>201</sup> ».

---

<sup>198</sup> *Ibid.*, p. 53.

<sup>199</sup> *Ibid.*, p. 37.

<sup>200</sup> L'auteure emploie le mot « roman » à propos d'un projet entamé en septembre 1960, mis en parallèle avec *Mémoire de fille*.

<sup>201</sup> *Op. cit.*, *Mémoire de fille*, p. 143-144.

## Conclusion

Pour conclure, la thématique de l'inachèvement identitaire dans *Mémoire de fille* et *L'autre fille*, nous l'avons vu, se trouve au cœur des œuvres, car le phénomène de distanciation identitaire constitue l'obstacle premier dans les récits : la fille de 58 cherche à s'intégrer à un monde fantasmé alors que tout l'en éjecte, étrangère à elle-même ; la narratrice entreprend de pallier cet écart au moyen d'une démarche littéraire, mettant des mots là où les blessures étaient muettes ; l'épistolière dépeint son portrait en s'adressant à une sœur « jamais imaginée réelle<sup>202</sup> », laquelle appartient à un autre espace-temps. Avec *Mémoire de fille*, nous avons abordé une période significative dans la vie de l'auteure, liée à la cruauté des premières fois (premières relations sexuelles et première expérience de la liberté adolescente), tandis qu'avec *L'autre fille* nous avons remonté aux origines de la narratrice-personnage en nous intéressant aux conditions de sa naissance et au sens qu'il était possible d'y prêter.

Dans le premier récit de notre corpus, conformément à notre hypothèse de départ, l'écriture du manuscrit permet à Ernaux de se réappropriier les faits et les sensations grâce à un mouvement de ricochet impliquant H. Elle affirme que, sans l'écriture, elle n'aurait pas réussi à quitter la colonie définitivement, étant restée jusque-là prisonnière d'un souvenir : « Je ne m'étais pas relevée du lit où je me suis allongée nue, frissonnante, bâillonnée aussitôt par un sexe d'homme auquel j'ai voué dès le lendemain un amour fou<sup>203</sup> ». Le travail littéraire, en s'étalant sur quelques mois, offre la possibilité à l'auteure de revenir sur les faits majeurs de cette histoire dans leur entièreté, d'abord, mais surtout à mieux entrevoir la personne qu'elle était à l'époque. Ernaux réussit alors à tourner la page mais aussi à atteindre ce qui ressemble le plus à la vérité. Après avoir décrit sa première relation sexuelle avec H, à laquelle sont joints les détails de leur trajet jusqu'au contenu de leurs brèves conversations, en passant par l'attitude dominatrice du partenaire, elle déclare : « C'est la première fois que je retrace cette nuit du 16 au 17 août 1958 en éprouvant une satisfaction profonde. Il me semble que je ne peux m'approcher davantage de la réalité<sup>204</sup> ». Cette satisfaction, par définition, laisse entendre qu'un besoin a été assouvi, qu'il y a appropriation. La narratrice-personnage, en effet, paraît réussir à résoudre la question de la distanciation en arrivant à une connaissance plus approfondie d'elle-même alors qu'elle était adolescente. D'abord, l'auteure remonte le cours des années afin de se plonger dans l'été de ses dix-huit ans, puis elle tâche de comprendre la provenance et la portée des réactions qu'elle a eues en tant qu'initée à un milieu nouveau et idéalisé. Ce travail apparaît d'autant plus ardu que l'écrivaine l'a longtemps retardé ou reporté : « Depuis vingt ans, je note "58" dans mes projets de livres. C'est le texte toujours manquant. Toujours remis<sup>205</sup>. » Il lui faut alors beaucoup de patience et de détermination pour pallier la distance temporelle séparant

---

<sup>202</sup> *Op. cit.*, *L'autre fille*, p. 52.

<sup>203</sup> *Op. cit.*, *Mémoire de fille*, p. 78.

<sup>204</sup> *Ibid.*, p. 46.

<sup>205</sup> *Ibid.*, p. 17.

le présent du passé ainsi que la distance émotionnelle la rendant étrangère à la jeune femme qu'elle était. Alors qu'elle cherchait à « oublier [...] cette fille »<sup>206</sup>, Ernaux semble, finalement, parvenir au fil de sa rédaction à déterminer que son expérience ne relevait ni de l'horreur ni de la honte<sup>207</sup>. Notons que le rapprochement entre la fille de 58 et la narratrice devient envisageable à la condition de ne rien embellir ou esquiver :

Au fur et à mesure que j'avance, la sorte de simplicité antérieure du récit déposé dans ma mémoire disparaît. Aller jusqu'au bout de 1958, c'est accepter la pulvérisation des interprétations accumulées au cours des années. Ne rien lisser. Je ne construis pas un personnage de fiction. Je déconstruis la fille que j'ai été<sup>208</sup>.

Dans cette volonté de la justesse, chaque trait de caractère ou physique ne sert qu'à constituer une image réaliste sans pour autant la rendre sympathique, par exemple : « elle m'apparaît gauche et empruntée, voire mal embouchée<sup>209</sup> ». Ici, la narratrice n'a nullement tendance à enjoliver les faits pour faire paraître la fille de 58 sous son meilleur jour. Au contraire, il semblerait que pour traduire le plus honnêtement la réalité la narratrice se doit de porter un regard critique, voire sévère, sur le sujet en question. Il s'agirait d'une façon de s'éloigner de la fiction ou de l'idéalisation pour mieux se rapprocher d'une description authentique, quitte à ce que celle-ci traduise le sentiment d'étrangeté vécu par la protagoniste. L'esthétique de la liste, l'usage des phrases nominales et l'écriture minimaliste, par ailleurs, participent à dépeindre le portrait d'une adolescente à l'identité trouble, peu à l'écoute de ses ressentis, l'auteure préférant citer les autres ou privilégier les faits plutôt que d'interpréter. Par ailleurs, l'énonciation à la troisième personne, problématique au départ en amplifiant la distance entre les deux sujets, paraît finalement illustrer la « recherche d'objectivation<sup>210</sup> » qui traverse la pratique ernausienne. La prose de l'auteure, dépourvue de sentimentalisme, comme le souligne Laurence Gélinas, « vise à rendre compte du vécu dans le plus grand dénuement stylistique possible et de la manière la plus neutre qui soit<sup>211</sup> ». Le traitement aseptisé des confidences empêcherait le lecteur de les concevoir comme telles. L'écriture « dépouillée autant que possible d'agressivité et de jugements, [...] ne prenant position ni du côté des juges ni du côté des jugés<sup>212</sup> », annulerait l'expressivité du « je », présume Tu Hanh Nguyen dans son mémoire centré sur *Journal du dehors* et *La Vie extérieure*. En ce sens, *Mémoire de fille* paraît s'inscrire dans la volonté d'Ernaux à représenter un « je » impersonnel. Cependant, le pacte autobiographique étant explicite, il convient aussi d'associer le « je » d'Ernaux à sa parole d'auteure.

L'effacement partiel de la part intime du « je » perdure dans *L'autre fille*, en mettant de l'avant un « tu » envahissant et au cœur d'une comparaison. Celle-ci se révèle essentielle pour permettre à la narratrice de se

---

<sup>206</sup> *Ibid.*, p. 16.

<sup>207</sup> *Ibid.*, p. 46.

<sup>208</sup> *Ibid.*, p. 56.

<sup>209</sup> *Ibid.*, p. 26.

<sup>210</sup> *Op. cit.*, « Témoigner du quotidien : les rapports antinomiques de l'écriture chez Annie Ernaux », f. 69.

<sup>211</sup> *Ibid.*, f. 88.

<sup>212</sup> Tu Hanh Nguyen, « Historicité de l'instant. Étude de la discontinuité narrative chez Annie Ernaux », mémoire de maîtrise en littératures de langue française, Montréal, Université de Montréal, 2007, f. 18.

redéfinir en tant que sujet, soit une seconde enfant. La « lettre intérieure<sup>213</sup> » fournit la chance à Ernaux de revenir sur un instant-charnière de son existence, puis de l'analyser sous tous les angles, en prenant à témoin l'individu responsable du trouble qu'elle ressent. Après tout, « [d]e par sa nature dialogique et forcément éthique », précisent De Viveiros, Irvine et Schwerdtner, « la lettre est toujours liée à un discours sur l'authenticité : lieu de dévoilement, elle est de même souvent perçue comme un espace de vérité où tous les aveux sont permis<sup>214</sup>. » Ernaux admet, par exemple, ne pas trouver un seul sentiment qu'elle aurait pu éprouver à l'égard de Ginette durant son enfance, ni haine ni tendresse<sup>215</sup>, et fait preuve de transparence. Toutefois, l'entreprise présente des risques. L'un d'eux se trouve dans « le passage à l'acte, dans le fait de "répondre", c'est-à-dire dans le désir de prendre le pouvoir sur une vieille histoire<sup>216</sup> », déclarent les co-directrices de *Risques et regrets*. Prendre la parole accordée à l'épistolière la chance de livrer une version personnelle des faits, mais la place également dans une position de vulnérabilité puisque l'écriture ravive des souvenirs et suscite des émotions. Si devant la tombe des parents et de la sœur, Ernaux pense : « à toi, je n'ai jamais rien à dire<sup>217</sup> », ce n'est pas ce que le contenu du texte laisse entendre. Au contraire, Ernaux lui partage le choc qu'a produit chez elle la grande révélation, sa vision de leur lien de parenté et ses conséquences, l'interprétation qu'elle fait de sa « survivance<sup>218</sup> » et le trouble identitaire qu'elle a vécu. De savoir pertinemment que Ginette ne lira pas la missive encourage peut-être Ernaux à ne rien cacher. Pourtant, le silence a été préservé si longtemps sur le secret familial que le dévoilement ne peut se faire sans heurt : « Je ne vivais pas dans leur douleur, je vivais dans ton absence<sup>219</sup>. » « Nous avons maintenu la fiction au-delà de toute vraisemblance<sup>220</sup> », explique la narratrice, consciente que ni elle ni la mère ou le père n'a un jour trouvé la force ou la volonté d'aborder le sujet, et y voit même un avantage : « Il me semble que le silence nous a arrangés, eux et moi<sup>221</sup> ». Cependant, la pensée que la lettre lui permette de payer une « dette imaginaire » envers Ginette, de rapprocher dans un même texte la vie et la mort<sup>222</sup>, n'a rien de banal. Nous pouvons même voir dans cette lettre une tentative pour Ernaux de s'affranchir de sa sœur, la lettre permettant dans ce cas-ci d'écrire à une personne et d'être lue par une autre : « un fond de pensée magique en moi voudrait que, de façon inconcevable, analogique, [la lettre] te parvienne comme m'est parvenue jadis, [...] la nouvelle de ton existence<sup>223</sup> ». D'une façon ou d'une autre, la missive représente un lieu de rencontre où le « je » a la chance de s'exprimer sans impératif de temps. Lors d'un entretien, Ernaux soulignait la prise de parole tardive et appréciable que permettait l'écriture : « C'est

---

<sup>213</sup> *Op. cit.*, *Risques et regrets. Les dangers de l'écriture épistolaire*, p. 14.

<sup>214</sup> *Ibid.*, p. 9.

<sup>215</sup> *Op. cit.*, *L'autre fille*, p. 57.

<sup>216</sup> *Op. cit.*, *Risques et regrets. Les dangers de l'écriture épistolaire*, p. 14.

<sup>217</sup> *Op. cit.*, *L'autre fille*, p. 12.

<sup>218</sup> *Ibid.*, p. 34.

<sup>219</sup> *Ibid.*, p. 78.

<sup>220</sup> *Ibid.*, p. 56.

<sup>221</sup> *Ibid.*, p. 48.

<sup>222</sup> *Ibid.*, p. 21.

<sup>223</sup> *Ibid.*, p. 78.

effectivement l'action merveilleuse de la littérature, de la poésie : de permettre de nommer plus tard ce que l'on a ressenti<sup>224</sup>. » Avec le projet des *Affranchis*, l'auteure a donc eu l'occasion de formuler et parachever une pensée de la façon et au rythme qu'elle le désirait, plus de soixante ans après avoir appris l'existence de Ginette et près de trente-cinq ans de métier dans le milieu littéraire.

Le passage du temps semble permettre à la narratrice des deux œuvres à l'étude de prendre du recul par rapport aux événements de son passé et de prendre conscience de l'importance qu'ont eu certains individus au cours de sa vie. Ceux-ci, en effet, grâce à leur autorité naturelle ou au statut inégalable qu'ils avaient, ont exercé une grande influence sur Annie D : la jeune fille effectue des choix pour plaire à autrui ou le tenir loin de sa vie, développe de nouvelles habitudes alimentaires, accepte outrages et abus, refuse de prononcer le prénom de son aînée des années durant. Le but de la narratrice-personnage est de se rapprocher de ce qu'elle voudrait être, devenir ou rester : une femme désirable ou l'enfant unique de ses parents. Cela nous ramène à la notion d'hétéro-images soumise par Delic puisque la figure de l'Autre demeure centrale dans la pensée, même orientée sur soi : « Il se trouve, en effet, que l'autre, quelle que soit la nature de son implication, joue tant bien que mal un rôle primordial dans le modelage des images de soi, images qui ne sauraient se comprendre et se communiquer que par voie/voix narrative<sup>225</sup>. » Comme nous l'avons vu, la figure de l'Autre, qu'elle prenne les traits de H ou de Ginette, guide actions et réflexions de la narratrice-personnage : l'amant et la sœur, chacun à sa manière, lui renvoient une image négative qui l'incite à se remettre en doute, fragilise ses convictions, la convainc qu'elle n'est pas une assez bonne amante ni une enfant exemplaire. L'ascendant de l'Autre sur la vie de la narratrice est plus qu'important : il détermine un comportement, voire une destinée. *Mémoire de fille* ne s'ouvre-t-il pas sur l'incipit suivant : « Il y a des êtres qui sont submergés par la réalité des autres, leur façon de parler, de croiser les jambes, d'allumer une cigarette. Englué dans la présence des autres<sup>226</sup> » ? L'amant H et Ginette occupent des fonctions décisives dans le développement identitaire de la narratrice. La réflexion sur leur personne et les événements les concernant conduit l'écrivaine à une introspection critique et active.

Le poids de cet Autre crée un filtre ne permettant pas de reconnaître comme faisant partie de soi la fille de 58 et la seconde enfant de ses parents. Tout au long des deux récits, Ernaux tente de résoudre l'énigme qu'elle constitue à ses propres yeux : « Mais à quoi bon écrire si ce n'est pour désenfouir des choses, même une seule [...]»<sup>227</sup>. Le ton de la phrase fait entrevoir la difficulté intrinsèque de l'exercice. Longtemps mise de côté, la lettre, entendue comme l'« inscription de la vie intime<sup>228</sup> », place également l'épistolière sur un terrain miné, puisque « pensée et écrite dans un rapport distancé face à l'autre, elle s'inscrit dans une logique

---

<sup>224</sup> *Op. cit.*, « Annie Ernaux : Le "dur désir d'écrire" », p. 12.

<sup>225</sup> *Op. cit.*, « Tisser le récit de sa vie avec autrui. Images de soi et jeux de mémoire dans *L'Homme effacé* de Michel Quellette », p. 88.

<sup>226</sup> *Op. cit.*, *Mémoire de fille*, p. 11.

<sup>227</sup> *Ibid.*, p. 96.

<sup>228</sup> *Op. cit.*, *Risques et regrets. Les dangers de l'écriture épistolaire*, p. 8.

compromettante de révélation de soi [...]»<sup>229</sup>. » Notons également que la fermeture de la boucle paraît nécessiter un retour physique sur les lieux marquants : dans *Mémoire de fille*, Annie D visite la colonie de vacances où elle a travaillé quatre ans plus tôt<sup>230</sup> ; dans *L'autre fille*, elle foule la demeure familiale vendue depuis à de nouveaux propriétaires. La rencontre symbolique avec des espaces l'ayant vue évoluer lui permet d'attester d'une seconde naissance. Ernaux peut ainsi dire « aux murs gris de la bâtisse » qu'elle n'a plus rien « à voir avec la fille de 58 »<sup>231</sup>, par exemple.

En somme, le projet littéraire, bien que marqué par les doutes, permet à Annie Ernaux de prendre du recul, d'approfondir des interrogations, de se réapproprié dans une certaine mesure son passé, de mieux comprendre le présent et d'achever, d'après notre hypothèse, l'être trouble qu'elle représentait sur deux tableaux de son existence, celui d'une amoureuse introduite à la sexualité et celui d'une enfant. Dans *Le vrai lieu*, Ernaux déclarait ceci : « L'image qui me vient toujours pour l'écriture, c'est celle d'une immersion. De l'immersion dans une réalité qui n'est pas moi. Mais qui est passée par moi<sup>232</sup>. » Cette immersion, rendue possible par l'acte d'écriture, s'accorde au phénomène de distanciation, et s'apparente à la plongée qu'effectue la narratrice dans la vie de H et Ginette afin d'« être » pleinement. Ce détour obligé, en forçant une prise de distance et une analyse plus impartiale, fait de la narratrice son propre objet d'étude. En mettant côte à côte Annie D et les personnages du moniteur-chef et de la sœur défunte, elle peut évaluer l'influence qu'ils ont eue sur sa construction identitaire, sa perception des faits et ses choix futurs. De plus, l'écriture offre à l'auteure le temps nécessaire pour déchiffrer les attitudes, les motivations et les sentiments qu'elle n'avait pas pu décortiquer ou assimiler jadis. Par exemple, lorsqu'elle décrit le moment en 1960 où Annie D prend un train pour Londres, elle doute que la jeune femme ait fait un parallèle entre cette scène et son départ de la gare pour la colonie de S, un an et demi plus tôt : « C'est moi qui, aujourd'hui, en écrivant, rapproche les deux images et constate, avec le souvenir de ces larmes, l'écart entre les deux filles, celle-là, conquérante, [...] et celle-ci, désormais sans orgueil ni avidité<sup>233</sup> ». L'écriture lui a donc donné l'opportunité d'entrevoir dans la situation un enjeu différent *a posteriori*. Parfois inédites, imprévues ou hypothétiques, les observations que soumet le « je » tout au long des récits l'aident à se définir. Bref, en brossant un portrait du moniteur-chef et de l'ainée, en situant les événements dans leur contexte d'origine et en explorant ses propres sentiments de façon rétrospective, la narratrice des deux œuvres peut alors espérer la difficile réconciliation avec celle qu'elle était en 1958, par « le jeu d'une nouvelle syntaxe<sup>234</sup> », faire la paix avec elle-même en étant « quitte<sup>235</sup> » de sa sœur, ainsi que mettre au monde un « moi » plus lucide, par le biais d'une écriture tournée à la fois vers le passé et vers l'Autre. La

---

<sup>229</sup> *Id.*

<sup>230</sup> *Op. cit.*, *Mémoire de fille*, p. 149.

<sup>231</sup> *Id.*

<sup>232</sup> Annie Ernaux, *Le vrai lieu*, Paris, Éditions Gallimard (Coll. La Nouvelle Revue Française), 2014, p. 65.

<sup>233</sup> *Op. cit.*, *Mémoire de fille*, p. 126.

<sup>234</sup> *Ibid.*, p. 58.

<sup>235</sup> *Op. cit.*, *L'autre fille*, p. 78.

rédaction du manuscrit et l'étude approfondie de soi engendrée par la figure de l'Autre, effectivement, permettent à la narratrice de renouer avec la fille de 58, dans *Mémoire de fille*, et de méditer sur sa personne, notamment en abordant sa vocation d'écrivaine dans *L'autre fille*. Ces deux récits avaient donc en commun un parcours identitaire influencé par un être jugé supérieur, par son statut social comme symbolique. Il nous semblait pertinent de les étudier en parallèle puisque la figure d'autrui joue le même rôle d'un récit à l'autre, à savoir celui d'un point de départ à la réflexion introspective. Tantôt, le « je » cherche à plaire à une figure suscitant l'admiration, tantôt il cherche à se comparer, mais demeure sans cesse en réaction par rapport à l'Autre.

H et Ginette, par conséquent, ont été des acteurs significatifs dans les récits et la vie de l'écrivaine. Les liens amoureux et familial rattachant ces individus à la narratrice-personnage expliqueraient la curiosité, sinon l'intérêt qu'elle leur porte. En effet, leur statut particulier auprès d'Annie D suffit à les rendre uniques, signifiants. Bien que son caractère dominateur et son assurance placent le moniteur-chef dans une situation de contrôle, il n'en demeure pas moins que la fille de S a accepté de le suivre et tente d'assouvir plus tard ses propres désirs de reconquête lorsqu'ils se perdent de vue. Elle choisit ainsi de maintenir un lien entre eux, d'abord en se montrant disposée à d'autres relations sexuelles durant le séjour à la colonie, puis en projetant de le séduire lors d'un prochain été. Pour ce qui est de la sœur disparue, sa mort prématurée et le secret qu'ont entretenu les parents à son sujet auraient pu contribuer à ce qu'elle demeure inconnue pour sa cadette. Pourtant, à l'instar de H, Ginette s'est imposée auprès d'Annie D : si cette dernière n'avait jamais envisagé l'existence d'une sœur la précédant et aurait vraisemblablement préféré n'en avoir aucune idée, il serait faux de prétendre qu'elle lui est indifférente. L'auteure choisit, certes, de la passer sous silence au sein de sa production littéraire, mais elle accepte tout autant de lui adresser une lettre dans le cadre du projet des « Affranchis ». Même si Ernaux ne la connaît pas personnellement, déclarant qu'elles n'ont « pas joué, mangé, dormi ensemble<sup>236</sup> », elle ne peut se résoudre à la négliger totalement comme si le fait que Ginette fasse partie de la famille Duchesne empêchait l'épistolière de l'ignorer au même titre qu'une inconnue. L'amant représente un compagnon que la jeune Annie D a voulu proche d'elle tandis que la sœur semblait, par défaut, déjà inscrite dans son histoire familiale : chacun à sa façon, H et Ginette retiennent l'attention d'Annie D puisqu'ils incarnent à ses yeux un idéal ou un modèle. Le « je » d'Ernaux progresse ainsi à la lumière de deux figures extérieures et leur cède une large place dans le récit. Il s'efface parfois derrière d'autres instances, lui qui, dans *Mémoire de fille*, se projette dans le pronom « elle » ou interagit avec la deuxième personne du singulier, dans *L'autre fille*. Nous trouvons intéressant cette tendance chez l'auteure à mettre en scène un « je » que nous qualifierions de désincarné. Dans *Les Années*, les « souvenirs liés au quotidien, à l'enfance, à la famille, à la condition féminine se tournent vers l'expérience humaine générale au lieu de s'attacher au particulier<sup>237</sup> », avance Anne-Julie Royer, dans son mémoire se

---

<sup>236</sup> *Ibid.*, p. 12.

<sup>237</sup> Anne-Julie Royer, « L'écriture de l'autofiction à la troisième personne chez Gabrielle Roy, Marguerite Duras et Annie Ernaux et ses échos dans *Sur la montagne nue* », mémoire de maîtrise en études littéraires, Québec, Université Laval, 2015, f. 81.

consacrant à l'écriture de l'autofiction. Cette même porosité du « je » se trouve dans *Journal du dehors* (1993), au cours duquel, observe Monika Boehringer, « la scriptrice [...] découvre les reflets de son propre "moi" à des gens qui lui sont complètement étrangers<sup>238</sup> ». En d'autres termes, Ernaux parvient à se reconnaître chez des inconnus et même à se dévoiler à travers eux. Ce phénomène d'identification chez des gens anonymes montrerait que le « je » ernausien peut trouver un écho chez des individus n'appartenant ni à son entourage ni à la famille. Remarquons toutefois que même si « le "je" de la scriptrice, instance soustendant tout le texte, se dissimule derrière des voix anonymes<sup>239</sup> », la subjectivité de l'écrivaine transparait dans la sélection des scènes retenues et des citations. La fusion entre une écriture dépersonnalisée et l'énonciation à la troisième personne du singulier, voire à la première du pluriel, ne congédierait donc pas totalement la valeur intimiste du « je ».

---

<sup>238</sup> *Op. cit.*, « Paroles d'autrui, paroles de soi : *Journal du dehors* d'Annie Ernaux », p. 134.

<sup>239</sup> *Ibid.*, p. 135.

# Bibliographie

## Corpus à l'étude

ERNAUX, Annie, *L'autre fille*, Paris, NiL éditions (Coll. Les Affranchis), 2011, 78 p.

ERNAUX, Annie, *Mémoire de fille*, Paris, Éditions Gallimard (Coll. La Nouvelle Revue Française), 2016, 151 p.

## Œuvres d'Annie Ernaux mentionnées

ERNAUX, Annie, *Les armoires vides*, Paris, Gallimard, 1974, 171 p.

ERNAUX, Annie, *Journal du dehors*, Paris, Gallimard, 1993, 106 p.

ERNAUX, Annie, *Ce qu'ils disent ou rien*, Paris, Gallimard, « Folio », [1977] 2008, 153 p.

ERNAUX, Annie, *La femme gelée*, Paris, Gallimard, 1981, 181 p.

ERNAUX, Annie, *La Place*, Paris, Gallimard, 1983, 113 p.

ERNAUX, Annie, *Une femme*, Paris, Gallimard, « Folio », [1988] 2007, 105 p.

ERNAUX, Annie, *Passion simple*, Paris, Gallimard, 1991, 76 p.

ERNAUX, Annie, « *Je ne suis pas sortie de ma nuit* », Paris, Gallimard, 1997, 109 p.

ERNAUX, Annie, *L'Événement*, Paris, Gallimard, 2000, 114 p.

ERNAUX, Annie, *Les Années*, Paris, Gallimard, 2008, 241 p.

ERNAUX, Annie, *Regarde les lumières mon amour*, Paris, Seuil, « Raconter la vie », 2014, 71 p.

ERNAUX, Annie, *Le vrai lieu*, Paris, Éditions Gallimard (Coll. La Nouvelle Revue Française), 2014, 120 p.

## Corpus critique et théorique

ALLIX, Guy et Martine MARGUERITTE, *Autour de La Place avec Annie Ernaux*, CRDP (Coll. Échange réciproque des savoirs et pratiques pédagogiques), 1997, 36 p.

BELLE-ILSE-LÉTOURNEAU, Francine, « L'essai littéraire : un inconnu à plusieurs visages », dans *Études littéraires*, volume 5, n° 1 (1972), p. 47-57.

BENVENISTE, Émile, *Problèmes de linguistique générale*, Paris, Éditions Gallimard, 1966

BERTRAND, Jean-Pierre, Jeanette DEN TOONDER et Madeleine FRÉDÉRIC (dir.), *Écritures de l'intime dans la littérature francophone du Canada (1980-2005)*, Montréal, Éditions Nota bene, Fonds (littérature), 2011, 225 p.

BOEHRINGER, Monika, « Paroles d'autrui, paroles de soi : *Journal du dehors* d'Annie Ernaux », dans *Études françaises*, vol. 36, n° 2 (2000), p. 131-148.

BOISCLAIR, Isabelle et Karine ROSSO (dir.), *Interpellation(s), enjeux de l'écriture au « tu »*, Montréal, Éditions Nota bene, 2018, 236 p.

- CHARPENTIER, Isabelle, « Quelque part entre la littérature, la sociologie et l'histoire, L'œuvre auto-sociobiographique d'Annie Ernaux ou les incertitudes d'une posture improbable », dans *COntEXTES* [en ligne]. <https://journals.openedition.org/contextes/74> [site consulté le 17 décembre 2018].
- DELIC, Emir, « Tisser le récit de sa vie avec autrui. Images de soi et jeux de mémoire dans *L'Homme effacé* de Michel Ouellette », dans *Analyses, revue de critique et de théorie littéraire*, volume 6, n° 1 (2011), p. 64-92.
- DUSSAULT FRENETTE, Catherine, « La fabrique du désir féminin : le dispositif de la contrainte dans la littérature contemporaine des femmes (1990-2015) », thèse de doctorat en études françaises, Sherbrooke, Université de Sherbrooke, 2018, 335 f.
- FERNANDEZ-RÉCATALA, Denis, *Annie Ernaux*, Monaco, Éditions du Rocher (Coll. Domaine français), 1994, 167 p.
- FORT, Pierre-Louis, *Ma mère, la morte*, Paris, Éditions Imago, 2007, 171 p.
- GASPARINI, Philippe, « Autofiction vs autobiographie », dans *Tangence*, n° 97 (2011), p. 11-24.
- GEHRMANN, Suzanne, « La traversée du Moi dans l'écriture autobiographique francophone », dans *Revue de l'Université de Moncton*, vol. 37, n° 1 (2006), p. 67-92.
- GÉLINAS, Laurence, « Témoigner du quotidien : les rapports antinomiques de l'écriture chez Annie Ernaux », mémoire de maîtrise en lettres, Trois-Rivières, Université du Québec à Trois-Rivières, 2015, 131 f.
- GIBEAU, Ariane, « "Je fais pleuvoir mes mots sur toi comme des feux d'artifices". Esthétique de la colère et discours d'accusation dans *Cru* de Nefertari Bélizaire et *Les cascadeurs de l'amour n'ont pas droit au doublage* de Martine Delvaux », dans Isabelle Boisclair et Karine Rosso (dir.), *Interpellation(s), enjeux de l'écriture au « tu »*, Montréal, Éditions Nota bene, 2018, p. 121-141.
- HAVERCROFT, Barbara, « Écriture et sépulture dans *L'autre fille* d'Annie Ernaux », dans *French Forum*, vol. 41, n° 1-2 (2016), p. 5-15.
- JAUBERT, Anna, « De l'écriture de soi à la littérisation, l'enjeu du style », dans Brigitte Diaz et Jürgen Siess (dir.), *L'épistolaire au féminin*, Caen, Presses universitaires de Caen (Coll. Colloques de Cerisy), 2006, p. 137-148.
- JOSEPH, Sandrina, « Dans l'ombre de l'autre / *L'autre fille* d'Annie Ernaux, NiL éditions, 78 p. », dans *Spirale*, n° 239 (2018), p. 70-71.
- KAUFMANN, Jean-Claude, *L'invention de soi. Une théorie de l'identité*, Paris, Hachette Littérature (Coll. Pluriel), 2004, 352 p.
- LAFLAMME, Elsa, « Récit de l'événement et événement du récit chez Annie Ernaux, Hélène Cixous et Maurice Blanchot », thèse de doctorat en littérature de langue française, Montréal, Université de Montréal, 2013, 381 f.
- LE BRETON, David, *L'interactionnisme symbolique*, Paris, Presses universitaires de France (Coll. Quadrige Manuels), [2004] 2008, 256 p.
- LEJEUNE, Philippe, *Le Pacte autobiographique*, Paris, Éditions du Seuil, 1975, 346 p.

MILCENT-LAWSON, Sophie, Michelle LECOLLE et Raymond MICHEL (dir.), *Liste et effet liste dans la littérature*, Paris, Éditions Classiques Garnier (Coll. Rencontres), 2013, 628 p.

NGUYEN, Tu Hanh, « Historicité de l'instant. Étude de la discontinuité narrative chez Annie Ernaux », mémoire de maîtrise en littératures de langue française, Montréal, Université de Montréal à Montréal, 2007, 113 f.

NICOLAS, Sylvie, « Du bris de langage à l'écriture de filiation », dans Isabelle Boisclair et Karine Rosso (dir.), *Interpellation(s), enjeux de l'écriture au « tu »*, Éditions Nota bene, 2018, p. 191-212.

PHUNG, Huu Hai, « L'identité en crise dans les romans d'Isabelle Hausser », thèse de doctorat en littérature française, francophone et comparée, Pessac, Université Bordeaux Montaigne à Bordeaux à Pessac, 2012, 213 f.

POIRIER, Jean, Simone CLAPIER-VALLADON et Paul RAYBAUT, *Les récits de vie, théorie et pratique*, Paris, Presses Universitaires de France, 1983, 213 p.

RICHARD, Jean-Pierre, *L'Univers imaginaire de Mallarmé*, Paris, Éditions du Seuil, 2016, 656 p.

ROYER, Anne-Julie, « L'écriture de l'autofiction à la troisième personne chez Gabrielle Roy, Marguerite Duras et Annie Ernaux et ses échos dans *Sur la montagne nue* », mémoire de maîtrise en études littéraires, Québec, Université Laval, 2015, 97 f.

SAIGAL, Monique, *L'écriture : lien de mère à fille chez Jeanne Hyvrard, Chantal Chawaf, et Annie Ernaux*, Amsterdam, Éditions Rodopi, 2000, 180 p.

SÁNCHEZ HERNÁNDEZ, Ángeles, « La problématique identitaire au tournant du XXI<sup>e</sup> siècle à travers deux romans québécois : *HKPQ* (de M. Plomer) et *La mémoire de l'eau* (de Y. Chen) », dans *Cédille*, Université de Las Palmas de Gran Canaria, n° 9 (2013), p. 475-490.

SAVÉAN, Marie-France, *La Place et Une femme d'Annie Ernaux*, Paris, Éditions Gallimard (Foliothèques), 1994, 225 p.

SCHWERDTNER, Karin, « Les dangers d'écrire *L'autre fille* », dans Karin Schwerdtner et al. (dir.), *Risques et regrets. Les dangers de l'écriture épistolaire*, Montréal, Éditions Nota bene, 2015, p. 231-248.

SPRINGORA, Vanessa, *Le Consentement*, Paris, Éditions Grasset, 2020, 216 p.

## Entretiens

COLLARD, Nathalie, « Annie Ernaux : ce n'est pas simple d'être une femme », dans Livres, *La Presse.ca*, [en ligne]. <http://www.lapresse.ca/arts/livres/201605/17/01-4982487-annie-ernaux-ce-nest-pas-simple-detre-une-femme.php> [Texte consulté le 7 avril 2017].

JEANNET, Frédéric-Yves, *Annie Ernaux. L'écriture comme un couteau*, Paris, Éditions Stock, 2003, 156 p.

SCHWERDTNER, Karin, *Le (beau) risque d'écrire. Entretiens littéraires*, Montréal, Éditions Nota bene, 2017, 232 p.

# Jours de plomb

Aux étoiles du matin  
et plus lasses  
une chandelle redonne

plus basses maintenant  
la nuit fut si longue  
un peu de pénombre

**Jacques Brault**

*Physeter macrocephalus*

Grand cachalot

On nous conduit dans une salle à part, exiguë et d'un beige circonstanciel, tout juste bon à inspirer une molle piété, et là, visiblement, nous sommes invités à suffoquer en toute discrétion. Trois cratères de tailles et de profondeurs différentes décoraient la paroi du fond. Une lampe sur pied, en mal de chaleur, était censée les camoufler, la pauvre. Le bruit des machines, les lamentations et les pas résonnant dans le couloir nous parvenaient toujours. Nous n'étions pas tout à fait reclus, nous devons rester juste assez liés au monde derrière la cloison, par le son, pour que le retour à la réalité ne s'avère pas trop cruel. On nous indique qu'on reviendra, et ça signifie qu'il fallait attendre, qu'il fallait envisager de crever en partie. On referme la porte.

On revient.

Hismée s'est installée dans une chaise en retrait. Maman, elle, s'est assise sur le sofa élimé, ou plutôt sur le bout du coussin, comme pour ne pas s'enfoncer trop loin dans le malheur. Elle se tient arc-boutée, les coudes sur ses genoux, elle pourrait avoir l'air de broder une prière, vraiment, avec ses longs doigts formant un nœud, mais je me souviens trop bien de ce qu'elle s'était dit au départ de notre père, quelque part avant nos neuf ans, ce qu'elle nous avait confié, plus tard, plus vieille. *J'ai refusé de croire en Dieu. Je l'aurais détesté.*

On prend une longue inspiration.

Les mains se dissimulent dans les poches du sarrau faute de ne pouvoir cacher les yeux. La voix est mesurée, sans accélération disgracieuse, quoiqu'exempte de douceur, juste assez ferme et lisse. Une voix de professeur. On nous explique la situation, les manœuvres et les complications, l'enquête prochaine du coroner, la procédure à suivre, dans un langage médical et bureaucratique qu'on sous-titre après une phrase ou deux. On veut rendre le discours crédible tout en prévenant les questions. On ne veut pas devoir répéter. On veut faire son travail proprement. Le cadran de sa montre jette des éclairs blancs ici et là lorsque ses poignets apparaissent et disparaissent dans leur terrier en coton de manière frénétique. On finit par traduire de moins en moins. Il n'y a pas tellement de synonymes à ton décès.

J'entends notre mère remercier le docteur. Elle était comme ça dans l'agonie, maman : tantôt bourreau, tantôt fillette. Elle avait remercié l'ambulancier qui transportait ton corps brisé sur la civière. Ma vue chancelle. Je n'ouvre même pas la bouche.

C'est chez moi, après le départ d'Hismée, après être allé reconduire Léonie à sa maison, après la tisane refroidie sur le comptoir, le regard abyssal, la radio éteinte dans la voiture, c'est échoué sur le lit, tout habillé, tant qu'à ne pas dormir, que je suis forcé d'admettre que je ne respire plus. Depuis. Le râle paraît d'autant plus atroce dans la pénombre. Mes poumons brûlent, mais je ne reconnais pas les souffles saccadés qui partent mourir dans les ténèbres. Le plafond reflète l'intérieur de ma tête.

C'est comme ça que je décide de croire en Dieu, rien que pour le détester.

*Lepidosiren paradoxa*

Anguille dipneuste

Je me réveille sans un soubresaut, juste en ouvrant les yeux, dans un état proche de celui de la veille, le corps étendu sans être détendu, je remue à peine. Je surveille ma respiration. Mon crâne paraît parasité par des milliers de pensées flageolantes, j'ai de la difficulté à en cibler une. Il doit être huit ou neuf du matin. Je ne me réveille pas.

J'ai fini par m'envelopper dans mon couvre-lit. La nuit n'a pas été particulièrement fraîche, mais il semblerait que le réflexe de m'enfourir quelque part ait été trop fort ; le poids de la douillette ne me déplaît pas, quoiqu'il commence à faire chaud. Je la soulève un peu, crée une ouverture.

Légère bouffée d'air.

Sur ma commode, mon portefeuille, des vêtements qu'il faudrait laver, une radio qui n'a communiqué aucune mauvaise nouvelle depuis des lustres, faute d'une prise électrique à proximité. De mon antre, je vois un morceau de fenêtre. J'ai oublié de tirer le rideau, ou je n'y ai pas songé. Il faisait si sombre quand je suis arrivé hier. La lumière blafarde annonce une journée humide, un déluge lumineux, trop de gens à l'extérieur. Une chaleur collante et aucune raison valable d'avoir l'esprit mouillé.

Le vrombissement du réfrigérateur. L'aiguille de l'horloge qui ne prend jamais de pause, n'est-elle pas essoufflée de tourner toujours en rond ? Le voisin au-dessus prend sa douche. La tuyauterie atteste d'une longue virée en mer. Il me semble que ça me ferait du bien, à moi aussi, me faire pleuvoir dessus sans avoir à mettre le pied dehors. Mon corps dédaigne m'obéir. J'essaie de compter les fourmis dans mon bras et les gouttes d'eau qui s'échouent dans la baignoire à l'étage supérieur.

J'aimerais rester terré jusqu'à la prochaine pluie.

*Muraena*

Murène verte

J'ai reçu l'appel à vingt-et-une heure quinze et je n'ai pas trouvé étrange que notre mère me téléphone si tard, bien que ce ne soit pas dans ses habitudes, je l'admets. Ce n'est pas vrai que les jumeaux sont reliés : il n'y a pas eu de pressentiment, de vague intuition ; il n'y a pas eu de frisson avant le temps. J'ai répondu sans me douter de la violence de ce qui suivrait. L'horreur de la nouvelle terrible puisqu'imprévisible, imparable.

C'est sa voix fissurée qui a éveillé les soupçons. *Pierre-Olivier ? C'est ton frère. Il lui est arrivé de quoi, on est en train de le transporter au CHU.*

Je n'ai pas posé de question ; elle n'a pas développé. Les tessonns lui tailladaient sûrement la gorge. Elle a pris le taxi et nous sommes arrivés dans l'entrée de l'hôpital à moins de cinq minutes d'intervalle, son manteau et ma veste dégoulinants à un rythme régulier. Hismée s'informait à la réception, ça m'a saisi. Elle ne se trouvait pas à tes côtés ? N'était pas montée dans l'ambulance avec toi ? Je me suis mis à réfléchir, mais ça ressemblait à des coups de pédales dans le vide. J'ai laissé tomber. Elle a marqué un arrêt en nous apercevant, maman et moi. Elle avait averti Léonie, sauf que notre trio en ces lieux devait la déstabiliser, que nous le voulions ou non, elle avait beau savoir qu'elle avait peur, elle n'avait pas moins peur pour autant. Nous sommes demeurés transis d'effroi une poignée de secondes.

Puis, elle a expliqué. Ton véhicule aurait dévié. Les policiers supposent que l'eau accumulée sur la chaussée aurait provoqué l'aquaplanage. Elle ajoute :

*Il revenait d'un congrès à Montréal.*

Ses bras superposés m'avaient troublé, appuyés contre son ventre, un pont qui ne menait nulle part, une main sous un coude pour le supporter. Je n'ai rien dit. Les mots, ici, semblaient doubler de poids et ils nous écrasaient tous déjà trop bien.

Tu étais presque arrivé chez toi.

Je sursaute à retardement.

Mort dans un accident comme mort pour rien.

*Somniosus microcephalus*

Requin du Groenland

Je me lève quand je sais que je ne peux plus me cacher. Je ne suis pas encore mort, il faut bien que j'assume. Très vite, je refuse d'aller me laver. Je serais capable de me submerger dans la baignoire de façon définitive. Je change de vêtements, me prépare du café, devrais-je téléphone à notre mère ? Au cas où la propension aux noyades soit héréditaire ?

*Oui ?*

Une voix éraillée, qui ne se tient pas debout, et une note d'interrogation, très subtile, pas de celles qui ponctuent une phrase interrogative. Peut-être de la surprise ou une déception. Je crois qu'elle possède un afficheur.

Bon, c'est beau tout ça, mais je dis quoi maintenant ? Je fais comme les personnes qui appellent dans les magasins pour savoir s'ils maintiennent leurs services, le dimanche ou la veille de Noël, celles qui posent leur question malgré que l'on ait décroché le combiné et qui ponctuent leur question idiote d'un rire nerveux ? Êtes-vous ouvert, êtes-vous en vie : quelle différence ? Et après, nous nous souhaitons une agréable journée ? Ma vue s'embrouille.

*Salut, c'est moi.*

Même pas convainquant.

Deux-cents ans d'hiver, là, dans mon trois-et-demi, une pellicule devant mes yeux floue les objets alentour, ou c'est moi qui les déforme rien qu'en posant mon regard dessus. Notre mère, silencieuse, qui ne veut rien gaspiller face à l'évidence, ou qui se retient pour ne pas exprimer sa contrariété, peut-être pendue au bout du fil, à bout du fils. Des points noirs se livrent bataille devant moi.

*Je voulais juste savoir, ben, comment t'allais.*

Les sons bourdonnent, paraissent lointains, fuyants.

Elle se racle la gorge, excellente nouvelle, de l'air y passe encore. Je rive mon attention sur le lustre, comme pour me rappeler où se situe la surface. Je ne vois rien.

Elle marmonne qu'elle se porte bien, qu'elle contacte Hismée cet après-midi au sujet du notaire, qu'elle visite un funérarium demain, me demande si je l'accompagnerai. Je réponds *Oui*. Elle conclut par un *À bientôt* et moi, par un spasme.

*Aurelia aurita*  
Méduse commune

Je mange un restant de restes. Déjà je vais mieux. Tu aurais appelé mon malaise une chute de tension, je trouve que ça ressemblait davantage à un échec existentiel. Perdre contre soi-même, il faut le faire. Perdre contre rien, mais j'exagère. Chaque bouchée semble éclaircir ma vision.

Je rince mon plat de plastique, finis de me préparer, quitte le logement, la chaleur me colle à la peau. Dans le stationnement, ma voiture à quelques pouces d'un voisin mécontent. Bon. Ce soir, je risque d'être moins distrait. Tu ne crèveras qu'une seule fois, non ? Je tourne la clé dans le contact.

Au travail, je me change dans les vestiaires, ne croise aucun collègue, poinçonne, défile d'une zone à l'autre, balaie le carrelage de l'accueil et celui de l'Atrium, l'été, il y a moins de boue sur le plancher, je n'utilise pas la vadrouille, je lave les fenêtres, les tables, les portes vitrées. Parfois, des clients me questionnent sur l'emplacement des comptoirs de restauration ou sur la direction à prendre pour admirer les ours polaires, comme si je n'avais pas suffisamment l'air d'un gars de la maintenance. Gilles arrive à seize heures, me salue, l'index et le majeur sur la tempe, son clin d'œil souriant, et aujourd'hui, ça ne me tente pas, de parler d'un Comics ou d'une théorie foireuse. Je vais à sa rencontre le moins possible.

La fermeture approche. Je lui propose de m'occuper du Pavillon des profondeurs tandis que lui, se chargera du Pavillon des eaux douces et salées. Arman et Marika ont déjà choisi le secteur de la billetterie en avançant que c'est moins sale. Moi, je dis que c'est moins divertissant. En tout cas.

Des renards arctiques aux raies, en passant par les morses, je me suis habitué à tous, sauf aux méduses. À leurs apparences extraterrestres. À leur façon de valser dans le bleu. Certaines espèces parviennent à se régénérer à l'infini, tu m'as raconté. Leur bouche se dissimule sous leurs bras péribuccaux.

Ici, une centaine de ces bêtes m'enveloppent. Près de cent étreintes meurtrières. L'éclairage tamisé simule ma pâle présence parmi leurs ondulations. Je me vois tressaillir. Combien de temps faudrait-il pour périr électrocuté ? Si elles sont éternelles, combien de fois tuent-elles ?

*Monodon monoceros*

Narval

Je cogne à la porte du bout des jointures. C'est comme frapper timidement. J'entre sans attendre de réponse.

*C'est moi, j'annonce.*

Les chaussures rangées le long du mur, le jeté plié sur le divan, le vase au bout du corridor. Je ne sais pas pourquoi, je croyais que le décor serait différent depuis l'autre soir, mais rien n'a changé chez maman. Les objets nous ressemblent. Ils ont le goût de se faire oublier. Le plancher grince sous mes pieds, j'ai beau ne pas chercher à me faire discret, le gémissement des planches m'ennuie.

Maman apparaît en-haut des escaliers. Sa main glisse sur la rampe, et chaque pas produit un craquement qui emplit l'espace. La regarder descendre ainsi, dans un bruit de vieillesse, me gêne. Je me tourne vers la bibliothèque et ça me donne l'occasion de reculer de quelques pas. Elle passe devant moi, sans un mot, et se rend dans la cuisine.

Je croyais qu'elle était prête. Je la suis.

Elle ouvre une porte d'armoire, examine les tasses et les bols, n'en touche aucun, ne cherche rien. Elle recommence avec le garde-manger, le panneau de chêne vernis me cache son visage.

*Il est quelle heure ?*

*Onze heures dix-sept.*

Elle finit par se servir un verre d'eau à même le robinet en récupérant une coupe posée sur le bord de l'évier, prend une gorgée, fixe les chiffres digitaux qu'affiche le four micro-ondes. Je déglutis. Elle déteste l'eau tiède.

Chacun de son côté de l'îlot, nous comptons les secondes en prédisant les minutes de retard que nous emmagasinons. Je la laisse chasser l'absence de poussière sur le comptoir. Je n'essaie même pas de m'approcher, mes jambes refusent le moindre mouvement en sa direction. Nous sommes à trois mètres de nous pardonner le silence et notre envie d'être seul.

*Tu peux aller à l'auto, je te rejoins.*

Sa sacoche pendouille à son épaule, elle a déjà enfilé ses souliers, son maquillage n'exige aucune retouche. Je ne sais pas ce qu'il lui reste tant à préparer, et sans doute qu'elle aussi l'ignorait.

J'acquiesce.

*Octopus vulgaris*  
Pieuvre commune

Les premières contractions avaient commencé en avant-midi. Notre père a tout lâché pour veiller sur Léonie même si elle lui répétait que non, qu'il n'y avait pas à s'inquiéter : elle astiquerait le plancher, coûte que coûte. À genoux sur des serviettes, elle a frotté jusqu'à ce qu'elle ne parvienne plus à bouger, et là, la réflexion sur la céramique l'a peut-être convaincue d'interrompre sa tâche : elle avait beau frotter, elle n'effaçait rien, ni ses traits ruisselants ni les neufs derniers mois. Papa a conduit jusqu'à l'hôpital.

Apparemment, dès que les infirmières l'ont vue débarquer à la réception, elles ont blêmi. Ont convoqué des renforts, dont un anesthésiste, un obstétricien et une pédiatre. Notre père craignait le pire, mais personne ne lui prêtait attention. De toute façon, lui aussi, il était d'accord pour que l'équipe médicale se concentre sur Léonie. Selon les spécialistes, il était préférable de recourir à la césarienne, maman n'en était pas si sûre, mais elle faisait de l'hypertension, et il semblerait que cette condition annulait tout pouvoir décisionnel de sa part, donnait le feu vert à ce qu'on lui taillade le ventre. L'accouchement, d'après les experts, ne devait pas se prolonger outre mesure, au risque de la perdre. Je me suis longtemps figuré un trou béant à la place du nombril.

Lorsque nos parents racontaient cette expérience, ils évitaient de décrire l'opération dans les détails, à moins qu'ils ne les contournent que parce ce nous étions dans les parages. Ils se lançaient dans le récit quand on les interrogeait à ce propos, à nos anniversaires, surtout. On imaginait sûrement que ça les rendait heureux, de se rappeler la victoire de la vie sur la mort. L'histoire se finissait bien, pourquoi ne pas en profiter ?

Toi et moi n'avons aperçu sa cicatrice qu'une fois, par erreur. Notre mère ne portait que d'épais chandails, des longues vestes, des maillots de bain une-pièce. Il ne lui restait que ça, je suppose, abriter ses chairs agrafées sous du tissu. Cette fois-là, elle s'observait dans le miroir de la salle de bain et la porte entrouverte nous avait divulgué sa mine fatiguée et le tentacule serpentant sur sa peau.

Depuis, il m'arrive parfois de croire que la vie veut notre mort.

*Chauliodus*  
Poisson-vipère

Le hall est immaculé. Tous les luminaires brillent. Les tuiles et les murs lisses réfléchissent nos reflets : nous avançons et nous nous voyons aller nulle part. Au fond, la réceptionniste maintient son visage orienté vers l'ordinateur, elle doit compter les pas chuintant sur le carrelage. J'imagine qu'elle s'est pratiquée à ne pas quitter l'écran des yeux trop tôt, qu'il s'agit du critère d'embauche principal, qu'on l'a formée en ce sens. Croiser le regard des clients qui s'approchent oblige à le soutenir jusqu'à la fin, et c'est gênant.

Elle nous adresse un sourire cramoisi assorti au pendentif de son collier.

*Vous avez rendez-vous avec monsieur Desaulniers ? Installez-vous, il va venir vous chercher sous peu.*

Nous n'avons pas le temps de tester l'inconfort des sièges raides, ledit Desaulniers vient se planter devant nous, probablement tanné de nous attendre depuis une quinzaine de minutes. Mais accueillir des gens en deuil, c'est son métier, et il nous serre la pince tour à tour, les sourcils froncés pour montrer à quel point il prend la situation très au sérieux.

*Soyez les bienvenus. Vous n'avez qu'à me suivre.*

Son bureau, à l'image du reste des lieux, baigne dans une surenchère d'éclairage. Les lampes et le lustre diffusent une lumière jaune, que le soleil derrière la fenêtre panoramique n'adoucit en rien. La trace d'une ampoule s'imprime dans ma rétine.

Il commence par nous offrir ses condoléances. Ses lèvres dessinent une sorte de moue explorée. Puis, il se penche sur un formulaire, nous lit ce que nous connaissons déjà sur toi, la cause et la date de ton décès, ta grandeur, puis il enchaîne avec les choix à notre disposition. Comme tu n'avais rien mentionné à ce propos dans ton testament et que Hismée accorde sa bénédiction à notre mère, elle tranche. Elle opte pour l'enterrement. Je retiens un hoquet de surprise, je pensais que tu préférerais l'incinération, mais maman prétend qu'elle ne saurait pas où placer l'urne ; je suis forcé d'admettre qu'elle marque un point.

Desaulniers reprend.

Il y a les cercueils en acajou ou en frêne, en argent ou en bronze, avec ou sans inscriptions ; il y a la couleur du coussin, les capitons et le textile du drap pour l'intérieur, les qualités du modèle le plus vendu ; il y a les décorations florales, l'accompagnement d'une photographie ou de tout autre bien ne t'appartenant déjà plus ; il y a la musique, les signets ou la parution d'un avis de décès dans le

journal ; il y a la période de l'exposition et l'heure des funérailles. Monsieur Desaulniers précise qu'il doit vérifier dans l'agenda. Il glisse son index dodu d'une case à l'autre pour y loger ta mort. Le samedi 11 août semble correspondre à nos besoins.

À mes côtés, maman gesticule dans son fauteuil, tente de s'aérer la gorge en étirant son col. La profusion de lampes allumées n'aide pas. L'une d'elle est braquée sur sa joue. Desaulniers s'imagine peut-être qu'une larme sécherait plus vite dans de telles conditions.

Il imprime une liasse de papier et nous en récite le contenu comme si ce n'était pas ce dont nous venions de parler.

J'essaie de ne pas le dévisager. Je ne jette pas de coup d'œil vers maman. J'essaie d'adopter tes gestes et ton comportement. Aurais-tu placé ta main sur la sienne ? Posé des questions de formalité ? Averti le monsieur que son éclairage excessif ne sert à rien ? Que ça ne nous soulage pas ? Lui aurais-tu demandé s'il nous prenait pour des cons ? Je fixe la boîte de mouchoirs sur le coin du mobilier.

*Veillez signer ici et ici.*

Je me redresse un peu.

Le nom de maman a l'air de frissonner sur la ligne.

*Amblyrhynchus cristatus*  
Iguane marin des Galapagos

Nous n'échangeons aucun mot de tout le trajet du retour. À quoi bon ? Le roman qu'elle ne lit plus en ce moment, l'annonce des vingt degrés à venir, les prochains invités à *Tout le monde en parle* : j'aurais l'air de changer de sujet, de vouloir enjamber tes préparatifs funéraires, et je ne pense pas que ce soit approprié. Dans la même situation, je parie que tu l'aurais assumé, le silence. Je n'allume pas la radio.

Je dois avouer par contre que je ne suis pas fâché d'arriver à la maison de maman. Ne pas se cacher derrière une chanson commerciale, d'accord, mais prolonger la présence d'une mère amputée de son enfant à ses côtés a de quoi gruger les dernières énergies, et je me doute qu'il m'en faudra bientôt. Il n'y a pas de mal à les économiser.

Elle débarque. Le claquement de la portière se refermant semble trancher son *Merci* en deux. Je repars avant que Léonie n'entre à l'intérieur. Ça m'aurait fait quelque chose de ne pas la voir se retourner, ou fermer la porte sur moi. Peu importe.

Chez moi, je m'échoue sur le balcon. Trois mètres et demi carrés, c'est quand même plus petit que mon trois-et-demi, et cela m'apparaît plus encourageant de déprimer dans un espace plus restreint. Je ne saurais expliquer ce sentiment, je suppose qu'il est à mon image, brouillé et dans le champ. Je ne creuse pas. J'observe les gens de mon quartier. Ou plutôt : je fixe devant moi et les gens passent par mon champ de vision, j'en profite pour les épier. Rendez-vous, balade, travail, retour. Des piétons jeunes et moins jeunes, une dame et ses sacs d'épicerie, un labrador qui promène son adolescente, un homme poussant une poussette en patins à roues alignées, un cycliste équipé chez Sport Expert et un cycliste du dimanche, en bermuda et polo, un joggeur, d'autres cyclistes. Le soleil tape fort aujourd'hui. Je n'ai ni écran solaire ni verres fumés, tant pis ; ça ne me déplaît pas, cette exposition à la chaleur. Les minutes passent. Je sens la sueur perler sur mon visage. La descente d'une goutte vers mon œil. Je l'essuie du revers de la main et j'ai l'impression de balayer une larme.

Je rentre.

*Lophius piscatorium*

Baudroie commune

En sortant du salon funéraire, le temps de la marche jusqu'au stationnement, maman m'a demandé de contacter papa. *Pour qu'il sache*, a-t-elle précisé. Il y avait maintenant des années que nous ne nous étions plus échangé de nouvelles, la faute aux deux, j'imagine, et je n'étais pas sûr de détenir son numéro de téléphone.

J'accède à ma boîte de messagerie et fouille dans l'historique des adresses e-mail. Tyler.Pellerin.servicesfinanciers@videotron.ca. Ne reste qu'à me croiser les doigts pour qu'elle soit encore valide. Notre dernière correspondance remonte à 2012. Pas d'objet ; pas d'appât. À l'époque, nos discussions se limitaient à la formalité courtoise, aux grandes lignes que nous ne croiserions plus. Je n'ouvre pas le message. J'en compose un nouveau.

En vérité, j'observe le curseur apparaître et disparaître sur un fond sibérien. Quelle amorce privilégier ? Le salut ou le bonjour ? Dois-je m'enquérir de sa santé ? Je pourrais aller directement au but. Existe-t-il une formulation adéquate pour annoncer ton décès ? Est-ce que j'attends une réponse avant de communiquer les informations liées à ton exposition, ou je balance tout d'un bloc ? J'ouvre des onglets sans même essayer de me faire croire qu'il s'agit plus d'un moyen de m'inspirer que de retarder la rédaction. Ah, pis, au diable, je vais droit à l'essentiel. Ne me relis pas et envoie. Il s'arrangera avec ça.

J'abaisse l'écran de mon ordinateur pour bien clore l'affaire, vais à la cuisine, je n'ai pas encore effleuré la poignée du frigo que mon cellulaire vibre dans la poche arrière de mes pantalons. L'afficheur indique un numéro privé. Sûrement un sondage.

*Ouais ?*

*Mon grand ? C'est ton père.*

La situation me paraît si absurde que je n'embarque pas tout de suite dans le délire. Comment ça, notre père, dans mon combiné ? D'où tenait-il mon numéro ? Il y a longtemps que nous avons renoncé à nous parler de vive voix, ça évitait les interurbains et les silences en temps réel. Que comprenait mon forfait, déjà ?

*J'ai reçu ton courriel.*

Lui aussi préfère commencer par les évidences, il faut croire. Installer une base pas trop branlante. Je le laisse enchaîner.

*Comment cela a-t-il eu lieu ?*

Il n'a pas la même intonation que dans mes souvenirs, l'éraflure qui enveloppait chacun de ses mots s'est approfondie avec le temps, suinte davantage. Mais sa syntaxe impeccable a défié les années, et ce n'est pas ton décès qui bousculera sa langue française. Décrire l'accident et le contexte, rapporter les propos du médecin, déplier des faits, ceux que j'apprivoise de plus en plus, me donne l'impression de réciter un exposé oral appris par cœur, sans le trac de m'humilier devant une classe de pairs blasés. Je ne fais aucune faute de mémoire. Le mutisme de papa pourrait s'apparenter à de l'indifférence, mais je suis de mauvaise foi. Quelques secondes défilent avant qu'il réagisse au terme de mon monologue. Il ne m'applaudit pas. Qualifie le drame de terrible. En effet, en effet. Me demande *Et toi ?* Je ne suis pas mort, donc, je ne vois pas la pertinence de la question.

*Correct, là. Penses-tu venir aux funérailles ?*

Une parenthèse débordante de vide, identique à celle que je redoutais. Un choc électrique m'empale. À quoi servait son coup de fil, si c'était pour que j'évoque les mêmes éléments de mon courriel, à quelques précisions près ? Je m'impatiente :

*Ah, pis c'est pas grave. Merci d'avoir appelé...*

Il m'interrompt, galamment, si la chose est possible, ne hausse pas le ton. *Écoute, je regarderai ce que je peux faire. Je tiens à être présent, crois-moi.*

Puis, une voix féminine au loin, à un océan de distance, quelque part, au-delà de son épaule, une voix claironnante. Rien de très développé, mais je reconnais un accent européen. *Chéri, j'amène Florent pour les commissions.* Puis, un claquement de porte que j'aimerais bien reproduire.

*J'essaie avec les moyens à ma disposition. Bien.*

Lui et moi raccrochons en même temps.

*Carcharodon carcharias*

Grand requin blanc

Nous marchions vers notre maison, et les cristaux de glace nous criblaient de part en part. Nous ne distinguions presque pas la route. J'avais remonté mon cache-cou jusque sur mon nez et j'avais l'impression de sacrifier mes yeux pour rien. Les bordées de neige étaient si hautes, la poudrière, si dense, que nous n'avancions pas, du moins, nous devions fournir le double d'effort pour franchir une distance dérisoire. Les pans de ton foulard battaient au vent. Des rubans écarlates dans une mer hivernale. J'ai songé que si nous nous noyions en chemin, il y aurait ton écharpe pour faciliter la découverte de nos corps par des passants le lendemain. J'ai tâché de ne pas trop m'éloigner de toi.

La neige, lourde et rêche, pinçait les bouts de peau que mes vêtements échouaient à recouvrir, et tes failles aussi, sans doute, mais tu ne te plaignais pas. Je ne pouvais m'empêcher de songer que si nous progressions dans l'autre sens, nous aurions moins cette sensation de nous frotter à du papier sablé, que les rafales dans nos dos ne nous grifferaient pas de la sorte, que l'hiver se tolérait mieux d'un bord et que nous n'étions pas du bon. Avant même d'atteindre la demeure, le sentiment d'aller dans la mauvaise direction.

Dans la cour, le véhicule de notre mère émergeait d'entre les écumes, à la fois récif et épave ; je ne réussissais pas à trancher, même à l'époque. Nous l'avons contourné et sur le perron, tu as ralenti. Au début j'ai cru que c'était par fatigue, mais j'ai eu tort. Nous n'étions pas au bout de notre souffle. Tu as tourné la poignée de porte avec lenteur, je ne comprenais pas ta réticence à te réfugier, mais j'ai calqué mon rythme sur le tien et nous nous sommes glissés dans l'entrée sans un bruit, outre celui de la tempête derrière nous. Là, la noirceur m'a mordu, et j'ai compris ce que tu avais appréhendé.

Aucune ampoule grésillant, juste un son étouffé, étranglé, un son suicidaire. Nous avons monté les marches, sans nous soucier de leurs plaintes, toujours vêtus de nos manteaux mouillés, puis nous avons perçu les sanglots en provenance de la chambre de notre mère, divorcée depuis trois ans, jour pour jour.

D'un commun accord, nous sommes allés dégouliner dehors.

*Hippopotamus amphibius*

Hippopotame

La réception d'un message-texte. Je ne comprends pas qui ce peut bien être : maman ne m'écrit jamais. Comme toi, elle préfère appeler, non pas que cela se produise souvent, mais elle déteste attendre une réponse. Toi, c'était pour l'intonation : tout le monde a le même ton dans les abréviations et les émoticônes, tu disais, alors parfois, nous nous échangeons quelques mots sans bonhomme-sourire ni fautes d'orthographe. Nous ne nous parlions pas longtemps, juste le nécessaire, les nouvelles de base, l'organisation d'une activité pour sa fête ou d'un souper pour Noël, une moyenne de trois minutes trente, comme un renouvellement mensuel de notre statut de frères.

Je garde mes yeux fermés. Une autre sonnerie. À moins qu'il ne s'agisse que d'une notification : Chose qui s'achète un barbecue ou cherche des recommandations pour un restaurant abordable mais branché, l'anniversaire de quelqu'un, un nouveau couple, une autre publication d'article polémique. Je ne bouge pas de sous mes couvertures. Tu m'avais déjà suggéré de désactiver les alertes sonores quand je t'avais mentionné que cela m'énervait, d'entendre les gens exister. La phrase et le soupir m'avaient échappé des lèvres. Je n'avais pas suivi ton conseil, un peu pour me punir, je ne sais pas. Je sors ma main de sous le jeté, tâte en direction de la table basse, submerge l'appareil avec moi, vérifie.

Gilles R. *Allo puis, Comment ca va ?*

Je n'avais pas eu le choix de lui apprendre, l'accident, la préparation des obsèques, le rendez-vous au funérarium avec notre mère, en guise d'explication pour mon absence éventuelle au travail, non pas que nous étions particulièrement proches, sauf que je me doutais que l'information se répandrait un jour ou l'autre de toute façon.

*Oui ces bon – pouce en l'air.*

Là-dessus, il faut bien l'admettre, le texto comporte cette qualité, me permet de répondre oui et de penser non, de donner signe de vie tout en disparaissant sous un mélange de coton et de polyester.

*Actiniaria*  
Anémone de mer

Je m'installe sur le divan, dérive un peu sur Internet, la météo, mon compte bancaire, Facebook, mes courriels, Tinder, je fais vite le tour, j'hésite une dizaine de minutes à commencer une série sur Netflix, c'est sûrement un indice que ça ne me tente pas, je ferme la page, les paysages défilent sur mon fond d'écran, le Grand Canyon, une jungle amazonienne, les gratte-ciel de Dubaï et une mer tropicale que je ne visiterai jamais, un signe qu'il serait temps de fermer mon ordinateur, d'accord, et ensuite ? Je me rends à la cuisine bien que je n'aie rien à y fabriquer, je n'ai pas faim, je fouille néanmoins dans le placard, un réflexe. Sauce tomate, beurre d'arachide, craquelins, nouilles instantanée, thon, croustilles au fromage. J'ai mal refermé le sac. Depuis combien de temps l'ai-je ouvert ? Trois semaines, un mois ? Je le jette à la poubelle. Au moins, je ne me serai pas déplacé ici inutilement. Je retourne dans le salon.

Vingt-deux heures trente-huit. La logique voudrait que j'aie me coucher, mais quelque chose me retient, je n'ai pas sommeil, et je crains que dans mon lit la sensation soit intolérable. Je me sens inutile, certes, mais je suis en mouvement. L'ennui, ça s'ancre vite, et si on ne le change pas de place à une fréquence régulière, il risque de persister.

Quand tu t'es établi à Montréal pour tes études universitaires, j'ai aussi quitté la maison. J'ai été en colocation un an avec un couple de professionnels venus de l'étranger, puis trois ans avec un gars de Baie-Comeau besognant dans un domaine qui m'échappe, les assurances ou la fiscalité. Je t'en ai peu parlé, car il n'y avait pas grand-chose à raconter. Nos rapports étaient cordiaux, ils étaient tous plutôt sérieux, travaillaient beaucoup et repartaient dans leur famille durant les principales célébrations. Dès que je souhaitais avoir la paix, je me réfugiais dans ma chambre, la plus grande du quatre-et-demi, et ça me rassurait d'avoir un endroit que personne ne pouvait pénétrer.

À présent, c'est différent, j'ai l'appart à moi tout seul, mais la sensation de sécurité s'est diluée. Aucune pièce ne semble propice à mon inaction. Ou, peut-être que c'est moi le problème. Il me faudrait un corps et sa sortie de secours.

*Chironex fleckeri*

Cuboméduse australienne

Je m'arrête à l'épicerie. Comme d'habitude, je n'ai pas de liste et je perds mon temps à aller et revenir dans les rayons. Ruffles, Ramen, Nescafé, M. Christie, Kraft, Québon, Pom, Richard's. Je marche, accoudé sur la poignée du chariot. Un monsieur éructe un soupir en effectuant un dépassement à ma gauche. Si le panier avait comporté un klaxon, sûr qu'il s'en serait servi, il secoue sa tête dégarnie, me dévisage comme si j'étais un danger de la route, et je ne trouve rien à faire d'autre que de me voûter davantage. Toi, je suis certain que tu promenais de façon exemplaire, les deux mains sur la barre, que tu surveillais les rabais, achetais local et n'oubliais ni le lait ni les œufs.

Entre les conserves et les vinaigrettes, je ressens un choc électrique le long de mes vertèbres. Les premières notes, merde. Je croyais qu'après Céline Dion, c'était nécessairement Marc Dupré, puis Éric Lapointe, puis Marie-Mai, que Garou s'agençait à merveille avec le refus de la carte de points. Qu'est-ce que Daniel Boucher fabrique ici ? Qu'est-ce qu'il a, à venir gratter sa guitare chez IGA ? L'éclairage javellisant, le carrelage blanc foncé, je déglutis. Mauvais réflexe. J'accélère.

Tant pis pour les charcuteries Olymel et les Cherrios.

Toujours là où l'on s'y attend le moins. La gifle en plein visage. Pas moyen de compléter ses courses en paix : il faut un chansonnier pour rappeler les virées en voiture et ses vitres baissées, le vent inondant notre fourgonnette. Je n'essaie pas de me couvrir les oreilles, le geste ne sert à rien, et une fausse surdité pour enterrer Boucher, ce n'est pas ce que j'appellerais une solution.

Bonjour, oui, non, oui, pas de sacs réutilisables, autant besoin de la facture que d'un coup de pelle dans la face, au revoir.

Les roulettes frétilent sur le plancher. Les portes automatiques coulissent, j'enfouis le coup de pelle dans la poche arrière de mes pantalons et dans le stationnement, je semble respirer mieux.

*Asteria rubens*  
Étoile de mer rouge

À quatre ans, j'avais reçu un jouet à l'effigie de Raphaël, un bonhomme en plastique aux membres amovibles et au visage grimaçant. Toi, tu avais demandé Donatello, bien sûr. L'intello, l'ingénieur, le guerrier au bâton de bois, inventeur d'une foule de gadgets. Je préférais le bagarreur et meilleur combattant de la fratrie. Nous les traînions partout. Dans le jardin, à l'école, dans le stationnement, dans nos chambres, dans notre cabane. Nous ne simulions pas des batailles, ni entre nous ni contre des subalternes de Shredder : non, moi, je le trimballais partout tel un porte-bonheur et je l'utilisais en tant que modèle pour mes dessins. Je lui faisais prendre la pose et je tentais de la reproduire sur papier. Toi, tu le faisais voltiger dans les airs.

Notre père avait marché sur ma figurine par mégarde. Je l'avais laissé traîner au sol, quelque part dans le salon. Un craquement à peine audible. Nous avançons nos devoirs respectifs dans la salle à manger lorsque papa a lâché un juron. Je me suis précipité vers ma tortue ninja, ce ne pouvait être que la mienne, car la tienne se trouvait sur la table. Tu m'avais suivi. *Excuse-moi*, avait bredouillé notre père en me tendant l'accidenté. Une jambe et un bras cassés. *Nous le réparerons en fin de semaine*. J'avais acquiescé sans une parole, déçu d'apprendre que mon jouet serait dans cet état encore une poignée de jours. C'était de ma faute. Nous allions sûrement opter pour la colle chaude et les membres perdraient de leur mobilité. Ta voix pleine d'assurance : *Je crois que j'ai une idée*.

J'avais trouvé surprenant de ta part que tu délaisses tes leçons en même temps que moi. Tu n'aimais pas t'éparpiller, t'interrompre dans une tâche. Mais tu m'avais entraîné à l'étage, tu avais fouillé dans le matériel de bricolage et tu avais déniché de la gommette bleue ainsi qu'une bobine de ruban rouge, utilisée pour les cadeaux de Noël. Comme ça, je pourrais continuer à orienter la jambe et la partie du bras pour une pose. Le ruban masquant la pâte ajoutait une touche rebelle à son équipement. Surtout, elle ne détonnait pas avec la couleur de son bandeau. Nous avons fait un test, et tout fonctionnait.

J'aurais voulu avoir le même souci pour toi.

Saccopharynx  
Grandgousier

Sans préavis, le souvenir d'une tâche ennuyeuse à faire. Je glande un peu, m'attarde sur mon téléphone, puis quand je visite pour la deuxième fois le site de Météomédia, je sais que je suis rendu là. Je fouille dans mes contacts.

*Allô ?*

Il paraît surpris de mon appel. Peut-être est-il déjà en train de parcourir le fichier Excel des horaires et de redouter une absence pour cause de maladie.

*Salut, c'est Pierre-Olivier Pellerin.*

*Pierrot la Lune ! Qu'est-ce que je peux faire pour toi ?*

Combien de fois me l'avait-il fait, celle-là ? J'enjambe son humour de mononcle en répondant le plus rapidement possible :

*C'est à propos de samedi qui vient. Je vais devoir prendre congé.*

*Un rendez-vous chez le docteur ?*

Tiens, je n'y avais pas songé. J'aimerais bien opiner, mais j'ai peur que la nouvelle finisse par s'ébruiter un jour ou l'autre, et j'aurais l'air de quoi, moi, de nier le décès de mon jumeau ?

*Non, pour les funérailles d'un membre de ma famille.*

À peine une pause. *De ta famille proche, oui ? Un employé s'est déjà essayé pour le cousin de sa tante le mois dernier, et dans ces cas-là, tu sais...*

Je l'interromps, parce qu'avec lui, la discussion ne termine jamais. *Ouais, c'est mon frère.*

Silence. Étonnant, car il a plutôt grande gueule. Je regrette de ne pas avoir laissé planer l'idée qu'il s'agisse d'un grand-parent, qu'est-ce qui m'a pris, bordel ?

*Ton frère ?*

Je n'ai jamais compris la manie qu'ont les gens de répéter les derniers mots d'un énoncé plus ou moins problématique. Il n'y a aucun moyen de sembler intelligent dans de telles conditions. Et puis, je confirme ou pas ?

*Pourquoi tu m'as pas appelé plus tôt ?*

Quel rapport ? Ton enterrement n'a lieu que la fin de semaine prochaine. Il confond certainement mon mutisme à un moment d'émotion, car il ajoute :

*Avoir su je t'aurais fait remplacer tes derniers shifts.*

Justement, je préférerais qu'il ne sache pas.

*Pas nécessaire, monsieur. Ça va.*

*Clairement, il ne m'écoute plus. Je l'entends renvoyer quelqu'un de son bureau. Non, attends, je vais téléphoner Bernard Casabone, pour les prochains jours. Tu en profiteras pour te reposer, et nous nous reparlerons, disons, le vingt, pour discuter de ton retour au travail, d'accord ?*

*À quoi me servirait de prendre un répit ? De toute façon, c'est impossible, de suspendre ta mort.*

*Vous avez pas besoin de m'arrêter, je vais bien.*

*Il ne me croit pas. M'offre ses condoléances, me suggère de prendre soin de moi, raccroche. Je lance mon cellulaire sur mon lit avant de m'y écraser aussi.*

*Quelle date, il a mentionné ? Le vingt août. Qu'est-ce que je vais fabriquer d'ici là ? Et pourquoi mes yeux piquent, ce n'est pas le moment.*

*Calvaire.*

*Crocodylus porosus*

Crocodile marin

Je sors du lit avec une pierre dans l'estomac, une sorte de boulet de fonte qui ajoute dix kilos à mon ombre et me tire vers le fond. Mes pensées me fuient, je ne sais pas les retenir ni les cibler. Un soupir fait se soulever mon diaphragme alourdi. Je suis tanné de divaguer, de m'enfoncer pour rien.

Je me prépare du café, question de remplacer le solide derrière mon nombril par du liquide. La majorité de mes tasses traînent sur le comptoir, celles de l'U.S.S. Enterprise, à l'effigie de Wolverine et flanquée du logo de l'Aquarium du Québec, cadeau du job. Toutes de tailles et de laideurs différentes. Je ne m'en achète jamais, car il y a inévitablement un finfaud pour m'en offrir une, à Noël ou à mon anniversaire, convaincu que de choisir le motif ou la couleur suffit à personnaliser l'accessoire. Aujourd'hui ce sera Bart Simpson. Tu ne m'as donné aucune tasse, peut-être avais-tu deviné mon horreur des babioles ou tu n'as jamais manqué d'imagination. Quoi qu'il en soit, je t'en remercie, ça me permet de ne pas la sélectionner et de moins m'en vouloir.

Du lait. Non, je n'en ai plus. Pas de lait. Je m'incruste dans l'angle de mon comptoir, repousse la vaisselle sale, écoute le bourdonnement des électroménagers, celui des travaux dans la rue, me brûle la langue.

L'amas de cailloux persiste. À chaque mouvement, j'ai l'impression de les entendre rouler. Je vais m'échouer dans le divan, tant qu'à sombrer ; je regarde mon cellulaire, mais pas l'heure. Je ne regarde rien.

Tantôt mon amas de roches et moi irons visiter Hismée.

Je ne sais pas c'est quoi le pire : trimballer un risque d'éboulis ou ne pas avoir obtenu ce que je mérite, mes quatre vérités imprimées sous forme de slogan sur un récipient de céramique : *À un frère ingrat.*

## *Cirrepedia*

### Cirripède

Je l'ai rencontrée en cinquième année. Toi et moi n'avions jamais été dans le même groupe de tout notre primaire. Hismée Arsenault-Ferrante a intégré le mien, celui de madame Béatrice, et j'ai pensé très naïvement que pour une rare fois la chance avait été de mon bord, qu'elle m'avait choisi.

Elle débarquait de Drummonville. Ses parents avaient déménagé pour des raisons professionnelles, mais le changement ne l'apaurait pas : elle était déjà du genre à aller vers les personnes, à se faire apprécier. Elle se débrouillait dans presque toutes les matières et se satisfaisait de tout. De mémoire, tous l'approchaient, recherchaient son sourire solaire, adoraient son énergie et son ouverture d'esprit, lui témoignaient de la gentillesse, sinon du respect. La réussite naturelle. Elle expliquait qu'elle aimait les gens, donc qu'on le lui rendait, mais ça ne m'apparaissait pas aussi évident. Je cherchais, la poule ou l'œuf, même à cet âge.

Pendant que tes camarades t'étaient président de la classe, moi, j'échouais le tiers de mes dictées, mais j'avais Hismée qui tentait de me partager des astuces : le réflexe de se demander « mordre » ou « mordu », le rappel qu'une « piqûre » laisse une marque. Le truc dont je me suis tout de suite rappelé, pour éviter qu'elle le répète : on ne meurt qu'une fois, donc « mourir » ne compte qu'un seul « r ».

Elle venait parfois à la maison. Avait été ravie d'apprendre que j'avais un jumeau. Nous complétions nos devoirs dans la salle à manger. J'avais été plutôt étonné de constater à quel point, très tôt, elle a su nous différencier. Les surveillants à la récréation hésitaient encore un peu lorsqu'ils nous interpellaient, le chauffeur de bus ne nous nommait carrément pas. Même notre parenté durant le temps des fêtes nous confondait à la va-vite. Mais pas Hismée. À l'époque, je ne m'étais pas posé la question, sur quel indice se reposait-elle, et les années défilant, il me semblait que c'était trop tard pour l'interroger, ça ou je craignais la réponse. Toute une année, donc, à la côtoyer comme un privilège, et à douze ans, j'avais été embêté de savoir qu'elle soulignerait notre anniversaire à tous les deux.

Aujourd'hui, je comprends qu'il n'y avait pas de secret. L'écart entre nous était flagrant, enfants comme adultes. Le cirripède et la baleine ont beau voyager ensemble, personne ne les confond.

*Thaumoctopus mimicus*

Pieuvre mimétique

Ses yeux quittent le document, ses chiffres et les pourcentages, pour se déposer sur les meubles, les tuiles, la peinture que vous aviez choisie. Quand elle lève le menton, l'éclairage de la lampe suspendue réveille les paillettes d'or dans ses prunelles. Les profondeurs aquatiques ignorent sans doute cette couleur de bois ambré. À cette réflexion, je me racle la gorge. Non, mais quel imbécile.

*Ça va aller ?*

Hismée se tourne vers moi, presque étonnée de me découvrir encore là, ose un pâle sourire, ne sait pas quoi ajouter. Les moulures couronnées, le mur ouest de briques rouges, le haut plafond, le balcon ensoleillé jusqu'à dix-neuf heures. Vous étiez tombés sous le charme de chaque détail dès la première visite. Elle les déteste sûrement aujourd'hui.

Elle m'a demandé mon avis sur la vente du condo, ne sait pas s'il est nécessaire d'engager un agent immobilier, s'il est trop tôt. Vous aviez été heureux ici. À quel moment était-ce envisageable de quitter les lieux, de désertir le navire ? Devait-elle profiter de la fin de l'été pour mettre l'annonce en ligne ? Prier pour les visites, les offres d'achat, alors que tu t'es noyé il y a quelques jours seulement ? Avoir les moyens financiers mais peut-être pas le courage d'affronter une table à cinq chaises vides.

De retour vers l'îlot, je suis frappé par son regard sur moi. Il vacille. Je la sens hésiter, avancer à tâtons vers une idée, ou la fuir et craindre la suite. Je voudrais trouver une solution à son malaise sans avoir à m'avouer son existence, ignorer les remous sous ses cils, disparaître, mais le courage me manque.

Elle s'approche de quelques pas. Je tressaille. Sa main glisse sur le comptoir, doucement. On croirait une ancre qui fouillerait les fonds marins pour ralentir, immobiliser le vaisseau. Une ancre légère. Sa main ne traîne pas derrière elle, mais plutôt à la même hauteur que sa taille. Seule l'extrémité de ses doigts touche la froide surface. Il n'y a pas de volutes de poussière, d'algues dansantes, de sombres clartés sur sa peau ; il n'y a pas d'illusion parfaite. Elle s'arrête enfin, dans une lenteur désincarnée. Baisse le ton.

*... Tu lui ressembles tellement.*

Un éclair parcourt mon échine.

La phrase, cette phrase, je l'entends se percuter sur les parois de ma boîte crânienne, poisson fou de reconnaître le bocal. J'entends la lassitude, une pointe de déception, les heures blanches dans

la nuit et les nuits qui ne finissent pas de finir, la fêlure, le fantôme d'une épouvante, aussi. Parce que c'est ça, un constat impossible, aussi facile à nommer que pénible à entendre. On jurerait qu'elle y a réfléchi toute sa vie, qu'elle y a réfléchi durant toutes nos années à nous côtoyer, mais qu'elle se surprend elle-même, aujourd'hui. Hismée me dit *Tu lui ressembles tellement* comme on admet une défaite, le cœur ballant. Une faible terreur écorche sa voix au dernier mot, elle s'en veut. Elle a prononcé l'évidence sans le souhaiter tout à fait ni même le prévoir. Y flottent l'ennui irréprouvable et l'effort du pardon. Sa phrase n'abrite aucune arrière-pensée, aucune trace de rancune. Elle oscille entre la déclaration affligée et l'aveu désolé, gisant entre nous. Elle est si dénuée de tout mépris qu'elle en devient cruellement inoffensive, d'une bête tristesse, la bombe désarmée qu'on ne peut haïr en retour. Un faux reproche, mais un reproche quand même, et le regret, beaucoup de regrets.

Je n'arrive pas à bouger. Elle a raison. Je n'y peux rien.

J'hésite entre répondre *D'accord* ou *Je sais*.

Je ne réponds pas.

*Ambystoma mexicanum*

Axolotl

Nous nous penchons sur la préparation du repas.

J'admire sa façon de conclure la conversation, si conversation il y avait, par un sourire tiède, poli, puis de se détourner sans un bruissement. D'ouvrir la porte du réfrigérateur comme on ouvre une porte de sortie. La lumière sur ses traits renforce cette image, j'avale de travers. Je jette un coup d'œil à ma montre.

Elle sort la pièce de viande, du veau, je crois.

Je l'observe couper les carottes, en me traitant d'abruti. Le son de cisaillement m'embête, je me sens indiscret. Ce n'est pas moi qui devrais cuisiner ici, flotter dans cet arôme de persil, peler des légumes. Est-ce ce qu'elle se dit la même affaire, et n'ose pas m'en faire part ? Je n'arrive pas à déchiffrer ses pensées. Ou elle joue trop bien la carte de la quiétude, ou je manque de perspicacité, mais le résultat demeure. Elle avait toujours été ainsi, compréhensive et sans jugement. D'une diplomatie à toute épreuve. Mais aujourd'hui, je crains d'échouer à l'épreuve avant d'en saisir les modalités.

Les émanations de l'oignon coupé en dés me picotent les yeux, un classique, je m'éloigne d'un pas de la planche ; Hismée s'en aperçoit.

*Es-tu correct ?*

Durant une fraction de seconde, je pèse le pour et le contre. Comment réagirait-elle si je lui partageais ma hantise, cette sensation d'avoir vieilli sans avoir grandi ? L'adulte qui se sent enfant. Mais où cela nous conduirait-il ? D'évoquer une absurdité, et de trembler chacun de son bord ? Je reviens au positif : *Ouais*. Elle fait mine de me croire malgré qu'elle doute de la sincérité de ma réponse, elle fait mine, je le remarque, car elle hoche la tête très légèrement.

Elle n'insiste pas.

*Biston betularia*  
Phalène du bouleau

Maman et moi arrivons les premiers, bien sûr. *La dernière chance de nous retrouver les trois seuls ensemble*, qu'elle prétend même si elle n'avait pas besoin de se justifier. Dans un tel environnement, bourgogne et beige, je doute que la tentative soit concluante.

Ils ont pensé à tout. Les fauteuils aux motifs sophistiqués. Les lampes sur pied, beaucoup de lampes, toutes allumées, pour s'assurer que les gens pleurent sans pudeur. Un cahier à l'entrée destiné à recueillir les pensées des visiteurs. La moquette qui absorbe le bruit de nos pas, j'avoue que là-dessus, ils n'ont pas eu tort. Il n'y a rien de pire que de s'entendre errer.

Un tableau surplombe ton cercueil et son cortège de fleurs, une sorte de paysage d'automne. C'est idiot, personne n'avait mentionné cette toile lors des préparatifs. Cette liberté dans la décoration me paraît inopportune : et si toi, tu n'avais pas apprécié cette saison, nous aurions fait quoi ? Je m'approche.

Nos traits identiques. Outre le maquillage excessif, on jurerait que c'est moi qui dors là. Tout le monde le soulignera. Même maman marque une seconde d'hésitation en s'approchant de ta fausse dormance. Je fixe mon attention sur un vase pour ne pas voir son coup d'œil dans ma direction.

Le directeur s'enquiert de notre état, de notre satisfaction par rapport aux arrangements, la mâchoire serrée, car il est un professionnel, et il nous souhaite bon courage, et bonne journée. Rappelle qu'il ne se cachera pas loin, au besoin, qu'il y a de l'eau et du café à l'extérieur du local ; nous remercie encore d'avoir fait affaire au Complexe funéraire Desaulniers, ravi que ta mort ait été si rentable. Et il se réfugie dans son bureau tel que convenu, puisque ce n'est pas un menteur.

Hismée nous rejoint juste après. Une robe à coupe simple, sans dentelle ni parure. L'a-t-elle achetée pour l'occasion ? Je ne l'ai jamais vue porter le noir, mais sa silhouette, sa mine et sa posture, sa façon de s'exprimer, tout en sobriété, la rendent crédible, élégante dans le deuil. Rien de comparable à ma chemise et au costard acheté depuis des lustres, une taille trop grande, qui ne tromperont personne.

Puis nos proches et ton entourage s'agglutinent, défilent, se présentent, tes collègues de recherche, ta supérieure, tes voisins, ceux que tu aidais lorsqu'ils avaient des problèmes avec leurs appareils électroniques, des connaissances, encore des partenaires, mon patron, Gilles et sa blonde, la parenté. Je serre la main à tout le monde. Les condoléances, la vie à prendre un jour à la fois, les propositions de sorties illusoires pour maquiller le chagrin, les métaphores douteuses, la moiteur de

leur paume sur nos poignes, l'énumération de tes qualités. J'acquiesce aux commentaires et aux maximes insignifiantes sans ciller. Oncle Michel assure qu'une baleine se mange une bouchée à la fois. Soit il blague, soit il n'a jamais lu *Pinocchio*.

Puis, il apparaît dans l'entrée, ou la sortie, d'un pas ni trop assuré ni trop sage, de ce pas qui l'accuse de se savoir légitime à l'événement sans être pour autant exempt de tout reproche. Il me repère, contourne les gens, une colonne. Un trou noir me creuse le thorax.

*Salut, mon grand.*

Il se retient de m'étreindre, soit par gêne soit par peur que je me dérobe ; il fait bien, car je ne saurais garantir ma réaction. Ses cernes forment des demi-lunes grises sous ses yeux. Lorsque notre mère l'aperçoit, elle se raidit, prend le temps d'achever sa discussion avec un interlocuteur que je ne replace pas, tout en décochant des coups d'œil vers papa, des aiguilles en sa direction. Elle nous rejoint d'une démarche empesée, ses mains tordant un pan de sa jupe. Son sourire crispé fait froid dans le dos.

*Tyler.*

*Bonjour Léonie.*

Des membres de la famille du côté de maman reconnaissent l'ex-mari, se mettent à chuchoter, sa cousine Gisèle secoue la tête de droite à gauche en le dévisageant. Notre père les ignore.

*J'aurais aimé vous revoir dans d'autres circonstances.*

*Il fallait venir avant.*

Encore une fois, il opte pour la meilleure option. Il ne répond pas. Il se rend à ton cercueil, je ne parviens pas à déchiffrer son expression faciale, ou je m'en fous, il me regarde, reporte son attention sur toi, je devine alors qu'il établit notre similitude. Rien d'original. Il reste penché un bon moment sur toi, peut-être aussi sur notre enfance et adolescence qu'il a manquées, sur sa paternité incomplète. Il ne se risque pas non plus à un contact. Il revient ensuite vers moi, maman a rejoint son clan en répétant entre les dents *Ça ne change rien, ça ne change rien*. Je fixe ses pattes d'oie.

*Désolé, je pense qu'il vaudrait mieux que je parte. Je suis sûr que tu comprends.*

Je comprenais, donc, j'ai juste acquiescé. Il ajoute *Prends soin de toi*. Ne dit pas à la prochaine. Je salue sa volonté de nous épargner le mensonge.

Le maître de cérémonie se pointe à onze heures tapantes. Ni notre mère ni moi ne souhaitions prendre la parole. Il valait mieux laisser les experts réciter des hommages sans faute de syntaxe. Peut-être qu'Hismée aurait pu combler ce rôle, mais elle a prétendu que non, des griffures dans la gorge, et

je crois qu'en effet, un inconnu comble tous les critères pour se prononcer sans fausser. Nous transférons nos carcasses dans la pièce attenante. Nous écoutons Jacques Brel se demander pourquoi les hommes s'ennuient ; je ne sais pas pour quelles raisons maman a sélectionné cette chanson.

Ensuite, tout s'enchaîne vite. Le corbillard, le voyage à quelques rues, la sépulture, le choc de contempler des arbres aussi massifs près des pierres tombales, la poignée de terre explosant sur le couvercle de merisier, ses éclaboussures. Les dernières tapes dans le dos, pas assez vigoureuses pour me faire recracher le caillot logé dans mon œsophage. D'autres dictons aux allures de slogans, ou les mêmes.

Enfin, moi, seul dans ma voiture, trois feux de circulation plus loin. Le veston sur le siège du passager. Mon col déboutonné.

Une unique phrase en boucle dans mon crâne.

*Ce sont les meilleurs qui partent en premier.*

*Panthera onca*

Jaguar

Penché sur mes feuilles volantes, mon cahier Canada et mes pattes de mouche, je ne t'avais pas entendu arriver. Combien de temps es-tu resté là, posté derrière moi, à quelques centimètres de mes chagrins d'école ?

*Est-ce que je peux t'aider ?*

Un sursaut et pourtant, le même manège. Cette note dans la pose ou le regard pour que je ne me sente pas envahi, ou dénigré, ou inférieur. J'admira chez toi cette facilité à tendre la suggestion à la façon d'une perche afin qu'elle ne paraisse cacher ni une critique ni de la pitié. Cette formulation qui faisait presque croire à une faveur. J'ai accepté pour la énième fois.

Tu t'es installé à côté de moi, tu as jeté un coup à mes calculs et à la question mathématique, puis tu m'as demandé ce que j'avais compris. Pas ce que je n'avais pas compris, non. Quel chemin j'avais déjà parcouru. Ça m'a marqué. Ensuite, tu as testé mes connaissances, m'as invité à reformuler les diverses parties du problème, m'as laissé me tromper, et recommencer, et pester. Mais j'ai achevé l'exercice, et tu m'as tapoté l'épaule.

Les jours suivants, j'ai cherché à apprendre si une évaluation exigeant quelque habilité en dessin te guettait. Un exposé oral requérant un support visuel ; un journal de bord devant comporter des illustrations. J'aurais alors l'occasion de t'offrir moi aussi du soutien et cette opportunité m'a été donnée par un de tes projets en univers social. La construction d'un monument historique en matières recyclées, voilà qui tombait dans mes cordes : le bonus, les éléments secondaires, ceux qui comptent entre trois et cinq pourcent dans la note finale. Je me suis formalisé de tes travaux, mais c'est toi qui as sollicité mes conseils et mon talent pour que ton Sphinx dégage toute la prestance qu'il était possible de reproduire.

Je n'avais pas non plus une créativité débordante. D'ailleurs, Alexandre, un de tes amis avait plus d'imagination que moi dans ce domaine. Je ne savais pas, à l'époque, si tu me demandais de l'aide étant donné que nous habitions ensemble, pour le caractère pratique, ou par un souci de valorisation. Tu étais un gars de principe, même gamin, et cela aurait été ton genre de veiller à mon estime personnelle.

J'ignore quel est le pire. Le pragmatisme ou ta bienveillance, à moins que ce soit de me poser la question. Tu t'efforçais à me faire croire que nous nous égalions, mais le dire te rendait déjà meilleur que moi, en un certain sens.

Tôt, j'ai su qu'il me serait difficile de te rendre la pareille, de m'acquitter de la dette. Chaque année, l'écart se creusait entre nous. L'image paraît dramatique, présentée ainsi. Ce n'était pas un gouffre, peut-être un terrain, quelques arpents de neige, et en ce sens, avec ta mort, la facture est gelée, le déficit, perpétuel. Il n'y a pas d'autres mots.

À jamais condamné à valoir cinq pourcent.

*Orycteropus afer*  
Oryctérope du Cap

Je m'installe devant le téléviseur avec mes biscuits aux pépites de chocolat.

Le narrateur a, sans grande surprise, une voix grave et solennelle. J'imagine qu'il s'agit d'un atout préalable à l'embauche. Pour *La Marche de l'empereur*, dans la version internationale, Morgan Freeman tenait ce rôle, par exemple.

Ce soir, il est question d'un animal au dos arqué plus ou moins connu. La qualité de l'image me stupéfait chaque fois. Les textures, les couleurs, la profondeur de champ, les plans panoramiques. Tu ne visionnais pas autant de documentaires que moi, mais dans le cadre de tes travaux de recherche, il t'arrivait d'en consulter. Lorsque nous discutons de certaines espèces, de l'oiseau jardinier capable de construire et de décorer un abri pour séduire la femelle ou du lion mâle qui n'hésite pas à tuer les petits de sa partenaire nouvellement conquise dans le but de privilégier sa descendance ; des mœurs des cygnes, castors et gibons, tous fidèles en amour ou de l'azuré de serpolet qui, à l'état de chenille, se laisse adopter par les fourmis avant de se nourrir des larves et de remonter à la surface sous sa forme adulte de papillon ; de caractéristiques particulières, comme de la glande sous les yeux du poisson-phare contenant des bactéries bioluminescentes l'aidant à s'orienter dans les profondeurs abyssales, je sentais un mur s'affaisser entre nous. Notre passion commune m'amenait, le temps de notre discussion, à te voir différemment ou, pour être plus précis, à négliger nos différences.

Je regarde évoluer l'oryctérope en terres africaines, un mammifère au physique ingrat, d'un brun terreux. La queue semblable à celle du kangourou, le groin d'un cochon et le museau d'un fourmilier. L'adulte peut mesurer jusqu'à un mètre et demi. Je ne m'attendais pas à cette grosseur. De ses pattes, chacune un croisement entre un sabot et une griffe, il gratte le sol. Puisqu'il est un grand consommateur de termites, il permet de réguler leur expansion.

Plus tard, on indique qu'il s'agit du seul représentant de l'ordre des tubulidentés, les autres membres s'étant éteints. Vraiment ? Je ne peux m'empêcher de grimacer. La voix hors-champ se lance déjà dans le mode de reproduction, mais je suis encore accroché au dernier renseignement. Une espèce toute seule au monde, c'est triste, non ? Personne dans l'équipe de production, chez les scénaristes ou le scripteur, n'a jugé adéquat de s'étendre sur le sujet ? Je ne parle pas d'une séquence d'une demi-heure non plus, sauf que je ne me résous pas à une mention aussi anecdotique.

J'ouvre mon portable et Wikipédia m'apprend que dans les *Aventures de Tintin*, le capitaine Haddock utilise le nom « oryctérope » en tant qu'insulte. On ne mentionne ni le contexte ni à quels personnages il s'adresse.

C'est idiot, mais j'ai du mal à me concentrer sur le reste de l'épisode.

Pauvre bête.

## *Canis latran*

### Coyote

Maman a mis la maison familiale en vente deux ans après le divorce et ça m'avait fait quelque chose qu'une baraque si impressionnante, quoiqu'usée, perde contre le départ d'un être humain, que toutes ses années de loyaux services ne suffisent plus. Franchement, ce n'était pas de sa faute si un homme avait quitté le navire. Sauf que notre mère prétendait ne plus avoir les moyens de l'entretenir, ni les forces ni l'envie. Il y avait trop de vides à colmater, et elle ne pouvait quand même pas saboter l'ensemble des rénovations pour effacer toute trace de son ex-mari. Le déménagement semblait la solution la plus raisonnable dans les circonstances.

Nous avons tenté de l'aider du mieux que nous pouvions, dans le ménage, la préparation des repas, le tri de nos biens. Nous prêtions un soin particulier à l'organisation de nos chambres en prévision des visites. En temps normal, elles étaient bien rangées, puisqu'on nous encourageait à faire nos lits chaque matin et à maintenir un certain ordre, mais toi, tu te ramassais au fur et à mesure avant même qu'on te le demande. Quand maman, un matin, nous a remercié en passant devant le cadre de porte, j'ai ressenti un ennui, à peine perceptible, rien de grave, l'équivalent d'un pincement à la poitrine. Inutile de le nier. Ta manière d'agir et tes préférences correspondaient naturellement à la norme.

L'offre d'achat, les négociations, la signature et la finalisation de la vente sont survenues assez tôt. Heureusement, car notre mère commençait à claquer de plus en plus fort les portes d'armoire et leurs nouvelles moulures, par temps d'impatience.

Nous avons emballé des objets anodins, la literie, les bouquins. Elle avait peur que nous échappions les accessoires plus fragiles, tandis que nous, nous redoutions qu'elle les casse, mais nous avons obéi. Plusieurs mois, donc, à nous déplacer entre le carton et le papier-bulles, à marcher sur des œufs. Maman regrettait le terrier ancestral, sa maison léguée de génération en génération, mais elle était contente de partir.

Quand nous avons finalement déserté les lieux, elle ne s'est pas retournée.

*Macropus giganteus*  
Kangourou géant

Au secondaire, on nous appelait sans grande originalité les jumeaux Pellerin. Notre style vestimentaire rendait notre distinction plus aisée pour notre entourage et le personnel, mais il arrivait encore qu'on nous confonde à la va-vite dans les zones communes, à la cafétéria, à l'agora, moins à la bibliothèque, car je la fréquentais rarement. Nous avons partagé peu de groupes. Le plus pénible n'était pas de nous trouver dans la même classe : les enseignants se gardaient une gêne à comparer nos travaux devant nous. Non, le plus embêtant était de suivre un cours donné par un prof t'ayant déjà évalué.

Une de ces fois-là, durant la lecture de la liste de présences, madame Simone Bégin a marqué une brève pause en remarquant notre nom. Son enthousiasme perceptible dans le haussement des sourcils et dans le coup d'œil par-dessus la feuille de papier. Une expression un peu surprise en constatant notre physique identique, puis la rumeur sur les traits, un mélange confus de curiosité et de satisfaction, sans rire. Probablement ravie à l'idée que je partage tes connaissances littéraires et ton talent en dissertation. Ses attentes gigantesques visibles dans ses prunelles et les parenthèses encadrant son sourire. Je ne t'en ai jamais parlé, comment aurais-je pu décrire la scène, et qu'aurions-nous pu y changer ? Je me méfiais de ta réaction, tu aurais très bien pu comprendre mon agacement, me comprendre dans ma lassitude, tu m'aurais dit être navré, et il y avait des limites à s'humilier. Pire : cela me deviendrait difficile de continuer à t'en vouloir ensuite.

Notre nom de famille trompeur. Bien sûr, je n'y pouvais rien et madame Bégin, à l'instar de ses homologues, a fini par déchanter dès le premier trimestre. Elle n'était pas idiote non plus, pourquoi s'acharner ? Quand j'ai obtenu une note étonnement élevée plus tard dans l'année, elle m'a félicité, m'a demandé si tu m'avais aidé chez nous. J'ai répondu oui, car je n'avais pas le goût de m'obstiner.

Je n'obtenais pas non plus des moyennes affligeantes, je passais chacun de mes cours, mais l'écart entre nos parcours scolaires persistait. J'aurais préféré être complètement nul. Cela m'aurait évité, il me semble, de donner de faux espoirs aux gens.

*Thalarctos maritimus*  
Crotale diamantin de l'Ouest

Je l'avoue, j'y ai songé une fois ou deux.

Ce n'était pas dans un contexte particulier, ni à une heure lourde de signification. Je ne me rappelle même plus du lieu. Était-ce chez moi ? Je sais seulement que cela fait quelques années et que je n'en ai parlé à personne. Confier cette pensée ne m'aurait mené nulle part, voire, m'aurait trahi au passage. J'assume mon imbécilité, mais je crois que les autres n'auraient pas été prêts à s'y résoudre.

J'ai tenté d'imaginer ma vie sans toi, le temps d'un éclair, d'un soubresaut. Et si je n'avais pas eu de frère ? Et si je n'avais pas été le jumeau de quelqu'un ? Et si j'avais conservé la même personnalité ? Un truc du genre, rien à voir avec une analyse étoffée : juste l'hypothèse. Te faire disparaître sans que tu aies à périr. Quand, où, pourquoi, je ne saurais le garantir. Je n'ai pas le sentiment que la réflexion m'ait soulagé ou m'ait apporté une quelconque satisfaction. S'apparentait-elle seulement à un vœu ?

Mon souffle se bloque dans ma gorge et je cesse de bouger. Je dois lutter contre ma paralysie pour porter ma main à mon col de chandail, un réflexe puéril. Je m'appuie contre la table, mais mes jambes n'avancent pas davantage. Inspirer, expirer, ni trop vite ni trop fort. Quand il faut se concentrer à respirer comme du monde, ce doit être signe qu'on ne vaut pas grand-chose.

Quelques minutes s'écoulent, contentes de s'enfuir loin de mon asphyxie. Qu'est-ce que je donnerais pour prendre congé de moi, désertier le temps d'une balade de santé, me sauver de mes réflexions ridicules et de mes membres engourdis.

Maintenant que tu es décédé, je me rends compte que je ne sais rien de plus. De notre relation et de la manière dont je te percevais. Si je me sens plus léger ou plus coupable.

J'ai juste l'impression d'avoir appelé ta mort.

*Enhydra lutra*

Loutre de mer

Nous nous étions levés dans la rose lumière de l'aube, juste avant que ton alarme ne retentisse. La fraîcheur nous laissait présager une journée radieuse, une sorte de bombe à venir, une déflagration de couleurs, de chaleur, d'abondance. Tu avais enfilé un coton ouaté et moi, un chandail supplémentaire, en attendant.

Par un accord tacite, tu t'étais occupé des bagages et du repas pendant que je défaisais la tente. La déconstruire nous faisait une drôle d'impression. Il était facile de songer à cette cabane dans les arbres que papa avait dû préalablement démolir pour abattre le chêne malade. L'abri sans défense. J'avais accéléré la cadence. La toile affaissée transformait notre refuge en un éboulement ou en un cheval mort, et le froissement de sa charpente désarticulée se mêlait au chant des wawarons. Quand j'ai eu fini de l'enfourer dans l'enveloppe protectrice, j'ai senti nos épaules se détendre. Il faisait mauve lorsque nous avons hissé les sacs et la glacière dans le coffre du camion. Nous avons descendu et mené les kayaks sur la plage un par un, tout en prenant grand soin de contourner les racines saillantes près du quai. Nous nous sommes éloignés de la berge alors que le feu se propageait tout autour.

Nous avons pagayé en silence, et vers midi, un peu avant le chalet des Ouellette, nous nous sommes rapprochés l'un de l'autre, en fait, tu avais cessé d'avancer et le gonflement chaloupant de l'eau te faisait tranquillement glisser sur le côté. Je te rejoignais tandis qu'en manœuvrant ta rame, tu parvenais à placer ton embarcation parallèle à la mienne. Nous nous sommes tendu l'extrémité de notre pagaie respective de manière à jeter des ponts entre nous. Posées sur les bords, elles tenaient presque toutes seules. Nous pouvions grignoter sandwiches, légumes, fromage et amandes sans avoir à nous préoccuper de la dérive naturelle.

Le soleil plombait sur nos têtes nues. Je me souviens de la brise, du ciel dévêtu, de nos frères jumeaux sur l'eau. Nos gilets de sauvetage épaississaient nos silhouettes et rendaient caduque toute tentative d'élégance. Nos reflets ne nous ressemblaient pas. Je me souviens de leur avoir souri.

Une fois par année, la proximité ne nous demandait aucun effort, ça méritait un sourire.

*Atelopos*  
Grenouille Arlequin

C'est la couleur pimpante de son chemisier qui m'a alerté d'abord, un éclat corail, entre les rangées de pâtes dentifrices et de rince-bouches. Nous nous figeons une fraction de seconde. Elle se détend un peu, ramène ses bras contre sa poitrine dans un geste bien à elle, puis me salue d'un souffle. Le contraste entre les teintes vives qu'elle privilégiait et sa peau de jais m'a toujours fasciné. J'imagine que ça ne se dit pas. Je ne m'autorise qu'une syllabe, de peur de me commettre :

*Hé...*

Elle esquisse un faible sourire, si pâle qu'il semble à peine perceptible sur son visage d'ardoise. Ses doigts s'enfouissent dans les plis de ses manches. Couve-t-elle un ouragan ? J'ouvre la bouche, mais elle me prend de court.

*J'ai appris pour Caleb. Quelle horreur. Je suis tellement désolée.*

Merde. De quelle façon ? Maman avait-elle choisi de publier une mention dans le journal ? Ou des connaissances communes l'ont informée ? Sarah paraît hésiter, puis me demande, navrée de la réponse avant même de l'entendre : *Comment ça va ?*

Dois-je me montrer sincère ? Qu'aimerait-elle entendre ? Puisqu'il n'y a rien là, finalement. Tu es mort et je n'ai pas changé.

*Euh, ça va. Et toi ?*

Je ne reconnais aucun de ses vêtements. Ni sa blouse ni ses *jeans*. Seul son chignon imparfait laisse friser quelques mèches sur sa nuque à la manière d'autrefois. Une chose est sûre, elle adore encore les tons ardents. Le vert jade, le magenta, le cyan et le jaune orangé composaient sa garde-robe. Notre dernier soir, elle portait du fuchsia, et j'avais trouvé cette nuance plutôt audacieuse dans les circonstances. Le naufrage flamboyant.

*C'est idiot, je travaillais à Ottawa le jour des funérailles. J'ai voulu te téléphoner mais je suis tombée sur la boîte vocale d'un autre. J'aurais dû t'écrire, excuse-moi.*

En changeant de cellulaire, quelques semaines après notre séparation, j'avais obtenu un nouveau numéro de téléphone, et je n'avais évidemment pas songé à l'avertir. Comment aurais-je pu prévoir que nous serions poussés l'un vers l'autre à notre insu ?

Un commis se glisse à l'extrémité de l'allée pour aligner des brosses à dents presque aussi technologiques que des Transformers et des boîtes de soie dentaire aux vertus miraculeuses, à en croire les slogans. Sarah ne bouge pas. Je lui jure que ce n'est pas grave, que je comprends, je la

remercie pour ses condoléances. Pour une rare fois, je trouve ma réponse juste et je suis à peu près sûr que mon expression faciale correspond au discours. Nous pouvons en rester là.

Pourtant, ses yeux se remplissent de pluie. Où ai-je encore gaffé ?

*Je n'en reviens toujours pas...*

Il me faut trois points de suspension pour comprendre qu'elle fait référence à toi, que son air désolé t'est destiné. Elle essuie un début de larme du bout de l'index. Décidément, sa virée à la pharmacie ne lui laisse aucun répit.

Elle m'invite à la contacter au besoin, me dit de prendre soin de moi, rajoute *Au revoir*, et ça me rappelle les mots qu'elle m'avait adressé au pas de notre logement lorsqu'elle était partie, ne tolérant plus mon impatience, mon manque de combativité et mon mutisme. Je sors du Brunet. Et là, enfin, sous un crachin d'octobre, je ne l'entends plus déplorer ton sort.

Je me demande si elle a pleuré pour nous.

*Atta colombica*  
Fourmi coupe-feuilles

Un autre réveil qui me tire de nulle part, qui me laisse les yeux ouverts mais le corps engourdi. Je déteste cet instant de torpeur, le réveil inutile. Je dis ça comme ça, en cherchant encore l'expression adéquate, en sachant qu'elle m'échappe, ou qu'elle n'existe pas. Je n'ai sûrement pas le droit de formuler une telle pensée, laisse faire.

J'entreprends de sortir du lit, mes membres bougent à peine, mon dos ne s'arque pas, je ne sais pas pourquoi, mais je n'en suis pas surpris. Un spasme à la poitrine me fait m'étrangler dans un rire misérable. Incapable de me lever, de soulever mon propre poids, et cela ne m'étonne même plus. Une chance que personne n'est présent pour assister à ce spectacle. Je me suis trompé : ce n'est pas mon réveil qui ne sert à rien, c'est moi.

Je ne réessaie pas tout de suite.

Combien de temps peut-on rester couché sans être endormi ? Je veux dire : demeurer à une place ou dans une position, en être conscient, de l'inertie, et conserver sa pose ? Il me semble qu'on doit se lasser de vivre mal. On fait quoi pendant ce temps ? On réfléchit, on se remémore des anecdotes, on réapprend à respirer, on compte des moutons de téflon ? Certains prétendraient qu'ils méditent ou qu'ils savourent le présent, je n'y crois pas, ça ne veut rien dire, dégager son esprit, et pour quoi faire ?

Je me demande si tu en comptais, toi aussi, des matins fatigués, des raisons de traîner une pesanteur excédentaire. J'imagine que oui, mais je ne parviens pas à mettre le doigt sur un exemple, je suppose que l'on s'en moque, mais je cherche pareil, car j'ignore encore m'arrêter quand il le faut. Je voudrais songer à autre chose, te foutre la paix de temps en temps, me délester de ton fantôme par la même occasion, ou de ton ombre, pas longtemps, sauf que je n'y arrive pas, et que c'est sans doute mieux ainsi.

T'abandonner tout seul dans ta mort, cela n'aurait pas de bon sens.

*Zalophus californianus*

Otarie de Californie

Il fait gris à présent.

Le robinet est réparé depuis un bon moment, mais je n'ai pas su quitter poliment.

La silhouette de maman se perd dans les dix-sept heures automnales. L'après-midi s'est assombri sans que nous en ayons conscience. Léonie n'a pas bougé. Je ne sais pas ce qu'elle regarde. Elle ne regarde rien. Elle porte parfois cette attention droit devant, une attention de plâtre, fissurée, pantelante ; on jurerait qu'elle se concentre, de toute son âme, qu'elle cherche, ou qu'elle trouve et que ça ne sert à rien. Nous n'étions jamais vraiment parvenus à nous expliquer cette présence absente dont il nous arrivait d'être témoins. Le malaise prenait fin aussi abruptement qu'il naissait, il suffisait que le temps passe. Toi, tu étais bon pour la patience sans attente.

Au premier sanglot, je ne comprends pas. Ses épaules se soulèvent et s'abattent avec frénésie. Contenus de force sous le diaphragme, les hoquets se forment, jusqu'au moment où la digue flanche. Ils jaillissent dans un vacarme mouillé. Je reste planté là, abruti. Elle se raidit une fraction de seconde. Mes oreilles bourdonnent. La mer pleure, et je suis un abruti.

*Désolée...*

Le mot sourd.

Son buste se met à se balancer légèrement de l'avant vers l'arrière. Je me penche un peu vers elle, le parchemin de sa peau me saisit. Elle retire sa main. Je ne peux m'empêcher de fixer la fuite sous ma paume. L'impossible détour, semble dire son corps voûté.

Sa phrase saute. À la manière d'un disque défectueux, des bonds qui ne s'envolent pas ; chaque syllabe s'écrase, multiplie les blessures. Je les entends frissonner.

*Je... suis dé... so... lée...*

*Mais non, c'est correct.*

Un pardon rouillé. Dégoûtant.

Je me lève.

Les rideaux valsent au-dessus de l'évier. Je referme la fenêtre, plus rien ne souffle. Ni la bouilloire ni l'octobre en décomposition. Je sais que le geste n'évitera pas à notre mère de frémir, mais je la referme pareil, la fenêtre. Pour bouger, par lâcheté, parce qu'il commençait à faire froid dans la cuisine de toute façon. Ça et parce que je suis con. Mais tourner la manivelle ne dure que trois secondes, et il faut bien revenir à la chaise vide. On se redresse de quelques degrés en se tenant le

ventre, le mécanisme s'enraille, on grince. J'ignore si je m'arrête devant son immobilité ou parce que je réalise avoir omis de coiffer la théière d'un filtre. L'aveu paraît interrompre l'infusion.

*C'est juste que... La plainte mêle la déclaration et le gémissement. J'ai peur d'oublier sa voix. J'ai peur de ne plus pouvoir la reconnaître... la reconnaître, merde ! Je... je sais que c'est absurde, mais mon enfant... Je ne peux pas oublier sa voix.*

Elle triture le mouchoir, hésitant à le chiffonner ou à le déchiqueter.

Le liquide déversé en filet produit un son clair qui détonne derrière les reniflements. J'observe le carrousel des pétales à la surface de l'eau. Mon enfant, mon enfant. Je dépose les tasses sur la table, ou plutôt sur les sous-verres ; elles tintent au contact de la céramique. Mon enfant. Les éclats de fruit semblent me montrer le chemin. Je répète.

*C'est correct, maman.*

*Salamandra salamandra*

Salamandre tachetée

Il aura fallu que tu décèdes pour que je pense davantage à toi. Non pas que je me moquais de toi. Tu apparaissais à l'occasion dans un coin de ma tête, lorsque venait le moment de régler une situation, dès qu'un objet, une attitude, une préférence me rappelaient ta personnalité ou tes goûts.

Non, je veux dire, penser à toi, à ton existence, en connaissant sa finalité. Je ne peux plus t'imaginer directeur de ton centre vétérinaire, père d'une marmaille turbulente, propriétaire d'une maison en banlieue, à moins que vous soyez restés au centre-ville, Hismée et toi. Un tremblement de cœur semblable à un remord. Il n'y a pas de suite te concernant, de prochain épisode. Je me demande quelles ont été tes dernières réflexions lors de ton accident. Force est de constater que je n'y songe pas souvent, à ce dérapage. Selon le coroner, il a dû se produire à une vitesse fulgurante. Peut-être n'as-tu pas eu le temps de réfléchir, de t'inquiéter. Craindre l'impact et soupeser les conséquences. As-tu envisagé, une seconde, que tu n'en réchapperais pas ? J'espère que tu n'as pas souffert. Je crois que le choc a été trop rude, ou suffisamment rude, c'est selon. Je crois que ça a été instantané.

Me signalerais-tu qu'il est trop tard ? Pour me soucier de ton parcours. De tes douleurs. De notre gémellité rompue. Ah, et non, toi, tu appartenais à la classe des gentils, ceux qui tolèrent, pardonnent, hochent la tête avec compréhension, jamais tu n'aurais voulu me faire sentir coupable. *Toi et moi, nous sommes frères*, m'as-tu déjà déclaré dans une carte. Nous fêtons nos vingt-deux ans. *Je serai toujours là pour toi*. L'ai-je conservée ? Ma poitrine se serre, je tords mon gilet entre mes doigts, tente de vaincre le froissement par un autre froissement, compte les battements de cœur.

En théorie, faute d'un présent dont tu es exclu, nous ne le sommes plus, frères.

Je me masse les tempes.

Parler à un mort, est-ce que c'est se parler tout seul ?

*Loxodonta*

Éléphant

Hormis un dégât de liqueur dans la zone des hippocampes et une fontaine défectueuse, la journée s'est déroulée sans encombre ni incidents majeurs. Un gamin a effarouché une raie, étalé de l'eau partout sur le plancher, créé une frayeur chez ses parents et s'est mérité un sermon de la part du guide, mais puisque cela nous arrive trois fois par semaine, des gamins incapables de suivre les consignes, nous ne prenons même plus la peine de le mentionner lors de la séance de défoulement collectif, mes collègues et moi.

Dans le vestiaire, nous enfournons bruyamment nos souliers dans le fond de nos casiers, comme pour mettre un point final à notre journée, faisons claquer les portes métalliques et les cadenas émettent leurs cliquetis habituels lorsque nous les refermons, presque à l'unisson. La conversation passe par une sempiternelle critique des clients malpropres qui ne jettent pas leurs déchets dans les poubelles à la prochaine partie des Canadiens, en se transformant, pour une raison qui m'échappe, à un lynchage des films *Star Wars* les plus récents. J'avoue que j'apprécie un peu moins l'humour que l'on a injecté dans ces opus, mais je me contente de hocher vaguement la tête. Puis, je balance mon sac sur l'épaule et pousse la porte.

Avant même que je souhaite la bonne soirée, Gilles, dans l'embrasure, coupe mon élan :

*Hé, nous accompagnes-tu au Cactus ?*

À croire qu'il a attendu à la dernière seconde. Ça me donne moins de temps de pondre une excuse, de feindre l'oubli ou de repousser le verdict à plus tard et de décliner en prétextant une fatigue soudaine.

*Allez, t'as dit tantôt que t'avais rien de prévu.*

Merde. Pendant que nous vidions le recyclage. Une question aux allures inoffensives dont je ne me suis pas méfié. Avoir su.

*Ben...*

*Juste une petite bière ! Ou de l'Amarula, tiens.*

Décidément, il se souvient de tout, le maudit. De ce que je peux marmonner en démantelant une boîte de carton comme d'un commentaire anodin sur mes préférences en alcool, il y a de cela des années. Arman et Marika guettent distraitement ma réponse, tous deux plongés dans le fil d'actualité de leurs réseaux sociaux. Gilles n'a pas cillé.

Je ne sais pas si c'est un détail dans sa posture ou dans le timbre de sa voix, dans la forme de son sourire ou dans sa mine en général, mais je ne peux nier qu'il me donne le goût de dire oui.

Je finis par me laisser convaincre.

Il sourit.

*Eudorcas thomsonii*  
Gazelle de Thomson

Pourquoi les ai-je suivis ? Il me semble risible d'aller jaser dans un endroit où nous ne nous entendons pas. D'un autre côté, c'est peut-être la raison pour laquelle ils m'ont offert cette activité et celle, du même coup, qui m'a poussé à accepter. Une sortie qui n'implique pas d'engagement particulier : un maximum d'effet pour un minimum d'effort.

Nous nous installons à une table dans le fond, tentons de lire la carte du menu malgré la pénombre striée de quelques taches de couleurs fluorescentes et élevons la voix pour commander. J'opte pour une bière. Un café alcoolisé à cette heure-ci ne me semble pas la meilleure option. Puis, j'aurais peur que l'ambiance et le vacarme m'amènent à ne pas le savourer à sa juste valeur.

Nous parlons de tout et de rien et répétons nos phrases une fois sur trois pour essayer d'enterrer les succès de l'été. Parfois j'acquiesce à un commentaire que je n'ai pas bien saisi. Je fais mine de rigoler quand les autres s'esclaffent. Vers vingt-trois heures, Arman nous quitte, suivi de près par Marika, qui se lève tôt demain. Le nom du cours sportif m'a échappé. Zumba ou yoga : la chanson remixée de « *Love Me Like You Do* » a créé de l'interférence. Je surveille le signal de départ chez Gilles, mais il ne semble pas enclin à lever les voiles. Il contemple plutôt le décor pour la centième fois, pianote sur la surface collante au rythme de la musique. Mince. J'aurais dû prendre l'initiative avant que me précèdent nos collègues : comment, à présent, annoncer mon départ en sachant que je mets officiellement fin à la soirée ?

*Je vous apporte autre chose ?*

La serveuse s'est approchée sans que je ne la remarque. Prière que mon sursaut soit passé inaperçu. Je décoche un coup d'œil vers Gilles dont la dernière gorgée, qui implique le renversement de la bouteille à la verticale et de la tête vers l'arrière, m'empêche de recueillir son opinion.

*Ouais, la même sorte, s'te plaît.*

*Excuse-moi ?*

Elle se baisse davantage, je me redresse et j'ai l'air de me confier aux multiples anneaux ornant son oreille. Se peut-il que de si petits bijoux renvoient autant d'éclats ?

Puis, elle se retourne vers Gilles. Une pinte de Gaia. Quand elle s'éloigne, louvoyant avec adresse entre les clients et les tables, je n'ai aucun mal à imaginer le pourboire qu'elle peut gagner en un quart de travail. Jeune, agile, souriante, énergique, rousse. Combien de fois lui a-t-on fait le coup de commander une bière « pareille comme elle » ?

*Pis ? J'ai pas pensé à te demander comment t'allais.*

Qu'est-ce qu'il raconte ? Ben oui, plus tôt, quand nous nous sommes croisés dans la salle de pause.

*Euh, pas pire, pas pire.*

*Ça doit pas être facile, avec ta mère. Pis ton père en France.*

Où s'en va-t-il, lui ?

*En tout cas, t'es bon. À job, t'es ben efficace. Si j'étais à ta place, je sais pas si je garderais le moral comme tu fais.*

Le moral, le moral. Il ne faut pas exagérer non plus : depuis quand a-t-il intégré une équipe de motivateurs ? L'employée du bar revient puis disparaît dans le même mouvement. Je m'empare de mon verre aussitôt. Que dois-je répondre ? Qu'il se trompe ? Que je fais de mon mieux, merci ? Que tu aurais été encore plus exemplaire que moi ?

*Bof, y'a rien là.*

*Arrête, tu dis tout l'temps ça.*

Je n'ai pas le temps de répliquer ni de m'interroger sur le sens de ses paroles, car il hausse les épaules, geste censé clore et renouveler la conversation.

*J crois que t'es d'son goût ! Même son intonation et son expression faciale ont changé. Elle arrête pas de t'regarder.*

Soit sa boisson est plus forte que prévu, soit Beyoncé a déformé sa phrase. Je lève les yeux du goulot. La serveuse, en effet, observe parfois dans ma direction.

*Te l'avais dit !*

*Pis ? C'est pas une demande de mariage.*

*Come on ! C'est pas un tic nerveux !*

Est-ce que je le lui explique ? Que de tirer des conclusions ainsi ne mène nulle part. Que les histoires sans signification et sans conséquence n'existent pas, malgré tout ce que nous pouvons prétendre. Qu'il faut se méfier des apparences et des bonnes intentions. D'ailleurs, même si son intérêt était sincère, il ne peut être fondé : elle ne me connaît pas. Elle risquerait d'être déçue.

En réprimant un soupir :

*Ils font tous ça, les barmaids pis les serveurs. En criant presque. Ils font semblant. Tu connais la game. À part de ça, elle tient peut-être un pari avec une chum de fille, ou ben elle cherche un rebound*

*depuis sa rupture. De toute façon, il y aurait ici au moins dix autres gars avec qui elle pourrait passer un meilleur moment.*

*Ayoye ! Tu te compliques-tu tout l'temps la vie de même ?*

Me niaise-t-il ? Il rit, la main refermée sur l'anse de son bock, le buste légèrement penché vers moi. Ses épaules tressautent.

*Faut pas te prendre la tête comme ça, mon vieux !*

Le reproche, s'il s'agit d'un reproche, accompagné de joues rosies et d'un large sourire devient difficile à contester. Je voudrais riposter, mais aucune réponse raisonnable ne me traverse l'esprit. C'est lui qui ne se montre pas assez prudent, non ? Comment le lui apprendre sans verser dans la mesquinerie ? Mes oreilles bourdonnent et plus une goutte ne rentre.

Le plus simple ? Je fais mine d'approuver.

*Camelus dromedarius*

Dromadaire

Je propose à maman de la rejoindre à treize heures, elle me suggère de venir plutôt à quatorze heures, ne me donne pas d'excuse, d'explication. J'accepte. Il n'y a rien d'autre à ajouter et elle raccroche la première.

Je perds mon temps à me demander si je commence le ménage ou lance une brassée de lavage, si je niaise sur mon cellulaire ou lave la pile de vaisselle dans la cuisine, je touche un peu à tout, ne finis rien. Je sors, merde, la température s'avère plus basse que prévu. Je remonte, cherche une veste, n'importe laquelle, tombe sur celle du Cégep, tu en avais une pareille, je fouille encore.

Quand j'arrive chez notre mère, elle est déjà accroupie près d'un buisson, en train de tailler les branches. Les mèches rebelles de sa natte épousent la forme du vent. Elle se relève. Ni elle ni moi n'exécute un pas significatif vers l'autre, à sa main gantée pendouille le sécateur et je me dis qu'il s'agit d'un prétexte idéal, que tout cela serait trop dangereux, l'étreinte ponctuée d'une lame dans le dos. Je la félicite mentalement. Ce n'est pas rien, nous épargner le câlin et la blessure.

*Tu aurais dû m'attendre avant de débiter.* Elle réplique *Oui, ce n'est pas grave*, tandis que son corps entier contredit sa réponse. Je n'insiste pas. Je m'empare d'une paire de pinces tranchantes, nous nous mettons au travail, la broussaille et les brindilles émettent un son sec à chacune de nos manœuvres, et je dois avouer que ce bruit de feuillage nous sied bien. Nous arrachons, sectionnons, empilons, raclons, sans un mot. La brouette, la pelle, nos vêtements tachés par la terre. Nous ressemblons à des pilleurs de tombes. Je me mords la lèvre inférieure. Nous ficelons le dernier cèdre de la cour. Tout s'est bien passé.

Puis un léger sanglot. Je me raidis.

Ses cils sont particulièrement longs. Ça ne m'avait jamais frappé. Je ne sais pas si c'est la rosée qui y perle, apparue sans avertissement, ou sa façon de serrer le nœud qui me tord les entrailles, mais comme elle s'empresse de ranger les outils, me plantant là avec notre prisonnier, je m'obstine à fixer le cordon et l'absence de boucle.

*Acinonyx jubatus*

Guépard

Elle va ranger la brouette dans la remise, au fond de la cour. Serait-ce le moment propice pour décamper ? M'envoie-t-elle un signe, s'agit-il d'une requête ? La quitter comme on offre un cadeau. Je suis incapable de détacher mes yeux de la corde rêche.

Un vacarme retentit, un mélange de ferrailles et de bois craqué. Je me lève aussitôt, accours vers le cabanon. La porte grince au vent.

*Maman ?*

Appuyée sur la table extérieure, entre la tondeuse et les chaises patio imbriquées l'une dans l'autre, elle me présente un dos partiellement voûté mais aucune blessure physique. Sa main chasse une toile d'araignée invisible, m'assure qu'elle se porte bien. Les instruments de jardinage se sont répandus parmi des éclats de céramique, et le corps de l'accidenté gît au pied de l'étagère fautive. Une tablette semble avoir cédé sous le poids du matériel. Les poteaux de l'abri tempo sont tombés en une sorte de rideau métallique, un éventail de fer, quelques-uns maintenus dans une position diagonale, ni debout ni couchés, une position qui fout la trouille. Je les ramasse et les entasse à la verticale dans le coin. Je me penche pour récolter les fragments de poterie et j'aperçois une caisse de lait renversée sur le côté. Léonie est sûrement montée dessus, puis a perdu l'équilibre.

Elle renifle derrière moi. Qu'aurais-tu fait ? Je fouille dans mes poches de pantalon, déniche un mouchoir fripé mais propre. *Tiens.*

Le mascara a teinté ses larmes. Deux ruisseaux noirs encadrent sa bouche. Elle les éponge, ne se cache plus : après tout, j'ai vu les rigoles d'eau.

Je finis de caser les outils dans leur panier. Je jette les débris dans la poubelle. Puis, elle croise ses bras sur sa poitrine, me remercie. J'essaie de me souvenir comment elle se comportait avec toi.

J'hallucine ou maman paraît toujours avoir froid en ma présence ? Nous retournons dehors, histoire de frissonner pour une raison moins bête.

*Dolomedes*

Dolomède

Le petit-fils des voisins se pratique au hockey cosom dans le stationnement ; il projette la balle orange dans le filet, la récupère dans une ondulation du bâton qui m'a tout le temps paru trop élégante pour l'activité, tire encore et encore. En me remarquant, il s'arrête, me salue d'un mouvement du menton, son bonnet lui tombe sur les yeux. Je ne le croise pas souvent. Ses parents habitent à Trois-Rivières, si je me souviens bien. Il avait été surpris d'apprendre que son père a notre âge, que nous jouions parfois ensemble. À l'époque, vous aviez formé une équipe pour le concours de science en première secondaire. Je ne me rappelle plus si vous aviez remporté un prix ou une mention. Sans doute.

Voulais-tu des enfants ? Je crois que oui, tu aurais été doué, la patience, les mots justes, tu aurais pris ton congé parental. Ce n'est pas un sujet que nous abordions, mais il me semble que cela allait de soi, ton talent au bonheur.

*Tu me la renvoies, s'te plaît ?*

Je sursaute, non, je charrie. La main sur la poignée de porte. Je regarde par terre. La sphère fluo à mes pieds, couleur nucléaire. Je la pousse dans sa direction, ne la regarde pas rouler, il y a des limites quand même, à stagner comme un imbécile. Je démarre.

*Merci !*

J'apprécie bien Jamal. Particulièrement depuis qu'il m'a confié l'été dernier que son héros favori était nul autre que l'homme-araignée. On a du goût ou on n'en a pas. *Pour quelle raison ? J'avais voulu savoir. Parce qu'il vole presque, s'était-il justifié, sérieux. Superman et Iron-man volent pour de vrai, eux, n'avais-je pas pu me retenir de soulever. Il avait fait une moue. Ouais, mais Spider-Man vole presque, lui.*

Puisse-t-il rester constant toujours.

*Helix aspersa maxima*

Gros-gris

En troisième année du primaire, j'avais préparé un exposé oral sur les escargots. Mes camarades privilégiaient les loups et les lions, les chevaux et les tigres, mais ça m'ennuyait que des animaux rejets demeurent des rejets, et la maîtresse accordait des points pour l'originalité.

Tu m'avais félicité pour mon choix et tu m'avais aidé à trouver des informations à la bibliothèque publique. À l'époque, j'avais déjà horreur des cotes, un fouillis de chiffres et de lettres impossible à décoder. Nous avons demandé l'assistance d'un commis. J'ai raflé les six ouvrages sur le sujet ; toi, ton projet portait sur un pays d'Amérique. Nous avons donc renouvelé notre recherche et sollicité le même employé. Nous avons feuilleté les ouvrages à une des tables pour sélectionner les plus pertinents. Nous ne voulions pas trimballer l'ensemble des documents. Transporter une maison sur son dos, c'est légitime, mais des bouquins susceptibles de répéter des renseignements, alors là, non, il fallait faire preuve de jugement.

Chez nous, toi et moi nous sommes mis au boulot et je crois que tu t'intéressais davantage au Gros-gris qu'au Pérou, sa tolérance à la pollution, sa forme, sa coquille, surtout. Tous ces éléments te captivaient, et de nature productive, tu réussissais à avancer ton travail tout en m'épaulant dans le mien. Tu adorais synthétiser, cibler l'essentiel, formuler dans tes mots, rassembler les points, expliquer. Tu aurais été un enseignant doué, je pense. Je ne me souviens pas si je t'ai déjà fait le compliment. Très probable que non. Je suis aussi un mauvais élève. J'aurais aimé m'exprimer aussi bien que toi, je n'aurais pas voulu œuvrer en éducation, sauf que mettre les gens à l'aise, ça compte quand même.

Tu avais aussi cette habilité à t'adapter : peu de situations te déstabilisaient, peu de personnalités te dérangent. Du moins, c'est ce que tu montrais, et ça demeure impressionnant, cette impassibilité, l'impression de confort durable. Partout où tu allais, tu avais des repères et recevais un accueil affable. Sinon tu t'ajustais. Ne semblais jamais de trop.

Ce devait être bon de toujours se sentir comme chez soi.

*Varanus komodoensis*

Varan de Komodo

Je consulte rarement ma boîte courriel. Les rabais dans divers magasins, mon relevé bancaire, ma facture d'hydro, les notifications Facebook, tout ça me saoule. Je retarde les visites de mon compte autant que je peux. Je finis tout le temps par l'ouvrir en dernier recours, quand j'ai navigué sur le web depuis trop longtemps et que je ne sais plus sur quel site Internet m'attarder. Je m'apprête à supprimer mes deux-cent quarante-trois courriels d'un coup lorsqu'en parcourant distraitement la sélection je remarque le nom de papa parmi les destinataires. Je le relis pour être sûr, décoche la case. Il n'y a toujours pas d'objet.

Quand il a largué les amarres, nous a quittés, maman et nous, quand il a signé les formulaires de divorce, la pension, le contrat d'hypothèque, j'ai su qu'il nous avait rayés de sa vie et il me semblait qu'il n'y avait pas grand-chose à dire. Je ne me souviens pas avoir éclaté en sanglots comme tu l'avais fait une fois dans ta chambre, glissé entre le mur et ton lit, ton cœur contre tes genoux. Je n'ai pas éprouvé ton désarroi ni ta colère, pas au moment du départ. Pourtant, partager votre chagrin avec notre mère et toi aurait sans doute contribué à nous rapprocher, à créer un noyau d'âmes solidaires, mais je n'arrivais pas à en vouloir à notre père de prendre une pause ailleurs. Peut-être que je l'admirais un peu d'oser expérimenter un nouveau rôle. Toutefois, c'est quelques mois plus tard, aux alentours du temps des Fêtes, que j'ai commencé à ressentir quelque rancœur. Ce n'était pas qu'il soit parti, le problème : c'était la durée de son absence. C'était qu'il ne revienne pas. Moins la morsure que l'infection par le temps. Le venin sous forme d'années évadées.

Je tente de parcourir le texte en démontrant de la bonne foi, je mets ma suspicion de côté, n'anticipe rien. Lire, et rien d'autre.

Il espère que je me porte bien, que maman est bien entourée, s'informe au sujet d'Hismée, rappelle l'horreur de la situation, regrette de ne pas avoir pris de nouvelles plus tôt, m'assure que je peux lui téléphoner en tout temps.

Il n'évoque ni sa conjointe ni son fils.

C'est mieux que rien.

## *Sus scrofa*

### Sanglier

C'est bizarre, il m'arrive de penser à quelque banalité : le robinet de la cuisine qui fuit, les oignons à acheter la prochaine fois à l'épicerie, mon rasage que je néglige depuis quatre jours, le repas à me préparer pour le travail, toi. Une pensée recrachée du néant. Pris au dépourvu, je ne parviens pas à l'approfondir et comme l'hôte qui reçoit un invité inattendu, il me manque l'imagination et le don d'improviser. Tu le sais, hein, que je n'ai jamais été très habile pour accueillir les gens chez moi. Certains individus ont le tour : des grignotines à partager dans le garde-manger en tout temps, un état des lieux acceptable ne comprenant ni ronds de poussière ni vaisselle souillée. Ils savent même adopter le bon ton, et prétendre, sans fausse note, qu'ils n'avaient rien de prévu de toute manière.

Parfois, donc, je songe à toi, par accident, et je m'en veux, car je ne possède pas ce qu'il faut pour que l'idée chemine, croît. Elle se dérobe avant de s'établir. Un coup dans le ventre à la perspective d'un cimetière de songes mort-nés. Mais cela ne t'affecte pas. Toi, défunt, sans qu'il ne s'agisse d'un défaut. Imperméable à la boue.

Je me doute que tout ça n'a aucun sens, je veux dire, pourquoi encore nous mettre côte à côte, qu'y a-t-il à gagner, au juste, à découvrir ou à retenir ? Je ne n'ai pas été toi, je ne sais même pas si j'ai été moi. J'aimerais penser à toi sans tomber dans le piège des regrets ou de l'abattement, penser à toi sans m'en mordre les doigts, ciller ou appréhender la suite, sans un vague à l'âme, mais j'en demande trop. Je perds mon temps à poursuivre l'odieux manège. Forcément, j'avais tendance à te considérer comme un rival alors que je ne t'en voulais pas personnellement : ce n'était pas de ta faute, quand même, si je traînais de la patte, et ce n'est pas toi que je voulais vaincre mais mon envie de te vaincre. De toute façon, quelle plaie cela aurait été, de t'avoir pour adversaire. Tu détestais les conflits et il n'y a rien de pire que de lutter contre quelqu'un qui daigne se battre. Je ne sais pas comment définir ce sentiment, une impression de relancer, ou du moins de maintenir la compétition alors que les conditions ne le permettent pas.

Personne ne rivalise contre les morts.

*Xestobium rufovillosum*

Grande vrillette

Maman m'appelle pour un problème avec son routeur. Elle est sans doute désespérée. D'habitude, c'est toi qu'elle téléphonait pour ce genre de pépin. J'essaie de lui donner les instructions à distance, puis de décrire le fil et l'entrée, mais je crois qu'elle confond l'appareil avec le modem, et ma pause achève.

*Je passerai à la fin de mon shift.*

Elle me répond *D'accord*, et je trouve que c'est une façon de remercier plutôt particulière, mais il ne faut pas trop en demander non plus. Après l'incident du cabanon et des larmes charbonneuses, j'avoue qu'elle se débrouille bien. Elle doit agir comme avec un pansement. Il est préférable d'arracher tout de suite le diachylon pour passer à une autre étape, briser le mauvais sort. Ma personne comme un malaise à surmonter.

J'effectue un détour au Subway avant de m'arrêter chez notre mère et je mange mon sous-marin durant le trajet. J'ai trop faim pour attendre d'arriver à l'appartement. Ça et je ne tiens pas à souper en présence de Léonie.

Le défilé de cèdres que nous avons bâillonnés me fait une drôle d'impression. J'ignore s'il s'agit de l'éclairage déclinant ou de leur ballotement dans l'air mouillé d'automne, mais je les trouve plus misérables que la dernière fois, peux-tu croire ?

*Merci d'être venu.*

L'expression m'étonne. Je sais qu'elle réfère à mon déplacement, mais on dirait qu'elle sous-entend l'accomplissement d'un acte, que tout est déjà terminé. Je réplique *De rien*, parce qu'il serait idiot de s'enliser dans une question de syntaxe. D'ici, je perçois la pendule de son horloge se balancer d'un bord puis de l'autre.

Maman me mène à son ordinateur. Ni la radio ni le téléviseur n'est allumé. Ne règne que le bruit de mes doigts sur le clavier, et j'avoue que j'ouvre d'inutiles fenêtres via la barre de recherche dans les paramètres pour repousser le moment où il faudra quitter le portable et nous entendre mal exister ensemble.

Lorsque j'ai fait le tour des onglets pertinents, nous nous dirigeons vers le salon et je lui présente la différence entre le modem et le routeur. Combien de fois en as-tu renouvelé l'exposé ? Comprendait-elle mieux lorsque tu le lui expliquais ? Ou comptait-elle sur ton aide à répétition pour ne pas s'efforcer de mémoriser les fonctions ?

*Un truc : tu peux déconnecter ce fil une trentaine de secondes puis le reconnecter. Quand les voyants lumineux arrêtent de clignoter, va vérifier ton réseau. D'habitude, ça fonctionne du premier coup.*

Elle hoche vaguement la tête. Tente-t-elle, ce soir, de se concentrer ? Si oui, est-ce par souci de ne pas perdre au même jeu ou pour limiter mes visites chez elle ? Nous faisons un test et tout semble réglé. Je me détends un peu.

*Des questions ?*

Non. Que la pendule oscillante. Comment maman fait-elle pour endurer ce son ? Ça n'a pas de sens, d'entendre le temps passer. Il y a de quoi vieillir plus vite, je le sens.

*S'il y a autre chose, fais-moi signe, que je lui offre.*

Au revoir, bonne soirée, je quitte sans m'éterniser.

Sur la galerie, je retrouve le cortège d'arbres ficelés. J'ai du vent plein la peau. Je me dépêche à m'engouffrer dans mon véhicule en essayant de me convaincre que je fuis les bourrasques, mais je ne me crois pas.

*Hystrix cristata*

Porc-épic

Une poussière de novembre. Le paysage vieillit.

Je ne sais pas si je t'ai déjà dit *Je t'aime*. Au-delà de notre enfance, je parle, des cartes de vœux ringardes, section Frère, des euphémismes et de l'automatisme. Je ne suis pas tactile et toi non plus, tu ne l'étais pas. Nous nous soumettions aux accolades réservées, au strict nécessaire. Ce n'était pas uniquement de la faute aux affres de la socialisation voulant que les hommes s'étouffent avec leurs sentiments. Non, il y avait un peu de notre éducation, de nos parents peu expressifs, un peu de moi.

Est-ce que je t'aimais ?

Je ne t'ai jamais souhaité de malchance. Ni durant nos études ni à ton travail. Lorsque papa nous a quittés, maman et nous, j'ai fini par cumuler davantage de colère que toi. Il ne prenait pas ses responsabilités, il larguait sa femme sans préavis, écœuré de la routine, du boulot, du mariage, du quartier et de la ville, puis du pays. C'est juste que nous en faisons partie, ce n'était pas méchant, mais c'était un con, tant pis. Toi, tu essayais déjà de te maîtriser, sauf que, je le voyais bien, tu avais de la peine. Je comprends que ce devait être difficile pour toi, être à ce point exceptionnel et perdre ton père malgré tout. Je ne m'attendais pas à ça, ton désarroi. Ton succès, bien qu'envahissant, constituait un point de repère, et pour moi qui déteste les imprévus, j'avoue que ça me rassurait, de le discerner en permanence. Je n'espérais pas que tu tombes.

Pas même avec Hismée.

Je ne me suis pas réjoui de votre union. Personne ne se réjouit de perdre, mais je savais que tu méritais quelqu'un de bien, et elle aussi. Donc, le dossier était réglé.

J'ai une épine dans la gorge. Une, puis deux gorgées d'eau n'arrivent pas à la déloger. Je reste planté devant la fenêtre. Les flocons s'avèrent si petits qu'ils en ont perdu leur blancheur.

L'arnaque.

*Oroplatus fimbriatus*  
Gecko à queue foliacée

Hismée me propose de venir prendre un verre en fin de journée. J'ai beau me concentrer, je ne parviens pas à identifier la note dans sa voix. M'invite-t-elle parce qu'elle a des ennuis ? Lui est-il arrivé quelque chose au boulot, avec ses parents, au sujet du condo ? Pourquoi avoir songé à moi ? Au nombre de collègues et d'amis qu'elle pourrait appeler, pour quelle raison arrêter son choix sur moi ? J'acquiesce, le ton un peu bête, c'est toujours la même affaire, quand on me prend par surprise. Je n'ai pas la chance de m'excuser, j'ai déjà raccroché. Bordel.

J'enchaîne les commissions jusqu'à dix-sept heures trente, je n'en avais pas trop le goût, mais puisque je savais que je finirais par sortir, je me suis dit pourquoi pas, et il me semble que ça m'aurait gavé de rester à l'appart en attendant. L'air froid de dehors pénètre jusqu'aux os. Le duvet blanc d'hier n'est pas resté, ne s'attarde que l'humidité.

Dans la rue, je n'aperçois pas la Nissan d'Hismée. Peut-être l'a-t-elle garée dans le stationnement sous-terrain, à la place de ta voiture. D'ailleurs, qu'est-il arrivé à ton véhicule ? Ça ne s'enterre pas, que je sache, des autos. Je traverse le hall et le corridor prestement. Toc, toc.

Un ensemble monochrome. C'est l'une des premières fois que je la vois habillée ainsi. Un brun cannelle, riche, semblable à celui de ses iris. J'avoue que ça me déstabilise, autant de bronze. Son tricot ample qui la fait paraître encore plus menue. Nous échangeons quelques banalités en nous dirigeant vers le comptoir de la cuisine. Elle débouche une bouteille de vin tandis que je décapsule ma bière. Le bruit pétille entre nous, me fait penser aux pépites d'or dans ses yeux, et je commence à en avoir marre, de m'enfarger dans une couleur.

Nos lampées entrecoupées de quelques nouvelles, l'agent immobilier, son projet actuel au travail, la météo prévue cette semaine, les dernières informations sur la construction du tramway. Nous ne parlons pas de toi et je pressens son amertume. Il n'y aura plus jamais rien de nouveau à ton propos. Penser à toi nous plongera nécessairement dans le passé. Je prolonge ma gorgée.

Quand elle s'intéresse à moi, je me montre peu loquace. Que pourrais-je lui raconter ? Mes journées se suivent et crèvent de la même façon, pourquoi en faire un plat ?

*Et Léonie, comment va-t-elle ?*

J'ai de la difficulté à me prononcer à mon sujet, comment estimer l'état de notre mère ? Survivre suffit-il à répondre de manière optimiste ? Elle se débat sans doute avec la perspective de

guérir d'un fils décédé. Hismée ne cherche pas à m'embarrasser, j'en mettrais ma main au feu. Elle veut juste savoir comment se porte maman.

*Ben, tu la connais.*

Elle me sert un sourire volatil. A-t-elle compris ce que je sous-entendais ? A-t-elle compris que je n'en savais rien ? Qu'être en ma compagnie, c'est comme se trouver dans un cul de sac ? Nous errons parmi nos pensées respectives. Je fixe l'étiquette de ma boisson, écoute l'aiguille boiter. Dix-huit heures douze. Va-t-elle m'offrir de souper chez vous ? Songe-t-elle à la question ? Est-ce qu'il me faudra dire oui ? Si non, qui de nous deux devrait aborder l'éventualité du départ ? Moi, sûrement. Veut-elle que je parte sans oser me l'indiquer ? La gentillesse comporte ses failles, laisse des trous. Le silence s'épaissit. Il ne nous dérangeait pas, avant. Nous pouvions passer plusieurs minutes sans prononcer quoi que ce soit, mais là, c'est différent. Hismée et moi nous taisons, car les mots nous manquent. Un vide qui comporte ta silhouette et ton nom. Cette idée aussi que de venir choir dans ta cuisine.

Se demande-t-elle pourquoi je ne te pleure pas davantage ? Ce serait légitime, dans le fond, qu'elle m'en veuille, ou du moins, qu'elle s'interroge. Moi-même je ne m'explique pas mon comportement. Coup d'œil vers l'horloge, par principe.

*Si ça te fait rien, je vais y aller.*

Une légère surprise sur ses traits. Merde. Encore dans le champ. J'empoigne mon gilet, la remercie, elle me raccompagne, bonne soirée, oui, à bientôt. Tique encore une fois devant sa tunique, ou ses yeux. Pour ce que ça change.

*Cordylosaurus subtessellatus*

Scinque à queue bleue

Si au secondaire, Hismée a fréquenté une autre école que la nôtre, nous nous sommes retrouvés au Cégep, où je l'ai perdue entre les calculs différentiels et les cours de chimie, là où votre programme commun vous réunissait sur une base régulière. Nous continuions à nous organiser quelques activités, des sorties au Clap ou au restaurant, des séances d'étude, mais déjà je sentais que nous parlions de moins en moins le même langage. Elle avait plus de travaux que moi, rectification : consacrait plus de temps à chacun de ses projets, et il ne me restait qu'à faire semblant de lire mon roman obligatoire. Nos différents domaines d'étude, notre horaire incompatible, son emploi à temps partiel à la bibliothèque de la ville nous ont éloignés un peu. Ce n'était pas dramatique, il fallait s'y attendre, elle et moi, je ne pouvais m'empêcher de le croire, nous avions déjà défié le hasard. Sauf qu'elle, elle prétendait que ce n'était que temporaire, que nous resterions, et je cite, *amis malgré tout*.

À vingt ans, vous avez commencé à sortir ensemble. Et ce, même si tu avais déménagé à Montréal pour t'inscrire à l'Université McGill, qu'elle était la seule à posséder une voiture, que des colloques et un stage à l'étranger vous forçaient à contorsionner vos horaires pour vous voir. Comme si, en dépit des mille et un obstacles, votre relation demeurait naturelle. Inévitable. La facilité avec laquelle Hismée et moi parvenions à nous fixer rendez-vous, au Café Krieghoff ou au Cora, s'avérait presque outrageuse.

Un soir qu'elle nous avait invités à souper à son appart, lors de ton passage pour la Fête du travail, pendant que tu nettoyait la table dans la pièce adjacente, elle m'avait déclarée : *Tu vois, je te l'avais dit. Nous avons réussi*. Je m'en souviens. Du brin de triomphe dans la voix, du sourire sur ses traits. Du savon jusqu'aux coudes. Sous le jet, la sauce spaghetti ne se délogeait que par filaments. Quelques crins, trois ou quatre, ondulant parmi les bulles. J'effleurais la vaisselle du bout de mon chiffon. Je ne voulais pas me presser. Je ne frottais pas tout à fait et l'eau continuait à s'écouler faiblement, si timidement qu'elle ne transportait avec elle que des buées carmin.

Ça m'avait fait tout drôle, sa sincérité, alors que tu te trouvais à quelques mètres, en train de secouer la nappe sur le balcon. Vous deux, en couple, puis moi, ce n'était pas ce que j'appelais un succès, mais je m'étais résigné depuis longtemps. J'avais lâché prise, à l'image de ceux qui s'amputent un membre pour survivre. Je n'ai pas trouvé l'énergie de démentir son commentaire, là, à ses côtés, tandis que son ravissement m'éclaboussait. Contrairement à toi, je n'avais jamais eu le courage de lui

avouer l'affection que j'éprouvais pour elle : j'avais renoncé à m'imaginer une histoire entre elle et moi avant d'avoir réussi à identifier mes sentiments à son égard, et je devenais responsable de la situation.

Je me demande si elle s'est posé la question, une fois, et seulement une, si l'idée lui a effleuré l'esprit, c'est plus fort que moi, et je tressaille. Si l'histoire s'était déroulé différemment, si j'avais fait preuve de courage avant toi et si l'attirance que j'éprouvais pour elle avait été réciproque, quelles auraient été les répercussions de ta mort ? Y a-t-elle songé, une fraction de seconde, dans la blancheur d'une nuit interminable, que si elle m'avait préféré à toi, elle ne serait pas veuve aujourd'hui ?

Surtout, penserait-elle qu'elle aurait été perdante sur tous les plans ?

Qu'il y aurait une erreur, même avec moi vivant ?

## *Lycaon pictus*

### Lycaon

Nous avons fréquenté le terrain de jeux de nos neuf à onze ans. Nous nous y rendions à vélo, nous y retrouvions certains visages connus de l'école et nous avons mangé d'innombrables sandwiches au jambon et collectionné autant de coups de soleil.

Ni l'un ni l'autre n'excellait dans les sports, et ce n'était pas grave puisque nous devions nous amuser, apparemment, que l'essentiel était de participer. Nous n'avions pas l'esprit de compétition. Certes, je ne réussissais pas toujours à éviter la comparaison entre nous et la pointe d'amertume en découlant bien malgré moi, peut-être parce qu'il fallait sans cesse du drame, des raisons pour me désoler, des déceptions, une foule de déceptions, quitte à les provoquer pour mieux souffrir, mais ce n'était pas volontaire. Une certitude : nous ne carburions pas à la pression exercée par nos pairs. Pourtant, nous ne rechignons pas, nous nous plions à toutes les activités proposées par les moniteurs, nous ne détestions pas cela non plus, mais nous ne parvenions jamais à atteindre le degré d'excitation des autres face à un ballon ou à une boulette de papier.

Une fois, ils avaient organisé un tournoi qui a duré une semaine complète, la dernière de l'été, et ils avaient divisé chaque groupe d'âge en deux. Le grand prix se résumait à une tape dans le dos et peut-être à un bâton supplémentaire de Mr Freeze. La gloire.

Cette année-là, nous avons donc été d'une certaine façon l'un contre l'autre durant cinq longues journées durant lesquelles nous ne choisissons pas les épreuves. J'avoue que je me suis donné à fond, pas au début, parce qu'il ne fallait pas virer fou, mais à partir du mercredi, pile au milieu de la compétition, comme ça, alors que je portais un nouveau regard sur la situation. Je pouvais m'investir, gagner ou perdre contre toi, sans qu'il y ait de conséquences réelles.

Enfin.

Après un rallie interminable, des parties de balle molle, de soccer, de hockey cosmique et de Loup-Garou, après la chasse au trésor, un concours de danse des plus humiliants et l'écriture d'une chanson débile, il y a eu le tir à la corde. Cette épreuve ne me déplaisait pas, elle ne requérait aucun talent précis, aucun niveau d'agilité ou de coordination particulier : il fallait juste être plus tenaces que les autres. Onze contre onze.

Mathias Duhamel était de votre côté, mais du nôtre, nous avions Juan Gauthier et Félicia Lussier-Bisson. Six, sept minutes à tirer, le bruit de grains de sable sous nos semelles. Aucune musique. Juste les encouragements de Véronique Lebossé et de Djibril Tidjani, alias Sakura et

Garfield, drôlement passionnés. J'avoue que moi-même j'ignorais la sensation de brûlure au creux de mes paumes. Mes coéquipiers et moi avions un léger avantage.

Puis Mathias a exécuté un faux mouvement. Je pense qu'il a mal forcé, car il a poussé un petit cri avant de relâcher sa prise. Il se tenait l'épaule droite. Un coup de sifflet pour interrompre le jeu, nous avons maintenu notre position, avec le foulard jaune plus près de nous, le temps de consulter le membre endolori. Le verdict a suscité des râlements d'exaspération de votre bord. Étant donné que Mathias ne pourrait rejoindre la partie et que par conséquent, les équipes devenaient inégales en terme numérique, mes partenaires et moi avons été sacrés vainqueurs par forfait.

Je n'ai pas partagé la joie de mes camarades. La partie nulle ne m'aurait pas davantage satisfait, mais cette conclusion en queue de poisson me laissait un goût âpre en bouche, une note de frustration, différente de celle de ton équipe, une frustration tiède, je dirais.

Je m'étais trompé. L'issue de cette partie signifiait davantage à mes yeux que ce que j'avais voulu me faire croire. Une victoire, même à un jeu, m'aurait soulagé. Or, si vous aviez perdu à cause d'une malchance, nous triomphions par hasard, et ce n'était plus convaincant.

Toi et moi, c'est pareil sans doute. J'ai gagné par dépit.

*Euchoreutes naso*

Gerboise à longues oreilles

Minuit cinquante-six. J'ai oublié comment dormir, aucune position ne me satisfait, j'essaie de réfléchir mais rien ne m'intéresse. Je voudrais bien affirmer que je pense à toi, mais dans mon état, je n'en suis pas certain. Mes idées naissent boiteuses, expirent en cours de route, et ce serait con de te tuer une deuxième fois.

Les voisins d'en haut rentrent, peut-être d'une soirée entre copains ou du cinéma. Ils enlèvent leurs chaussures, dézipent leurs manteaux, commentent les ragots de leur cercle d'amis ou le film, je ne saurais le garantir. Leur chat miaule. Tout le monde se déplace vers la cuisine, se sert à boire, aux tintements, je dirais de la bière en bouteille. Je me tourne sur le côté, faute de ne pouvoir tourner une page. Ils trinquent. Je ferme les yeux, en vain. Une chaise racle le plancher, un jet du robinet réveille la tuyauterie, ils parlent, soit des dernières nouvelles dans leur entourage, soit du scénario. Je sais, je sais, il faudrait que j'en revienne. Je fixe le plafond. L'opacité vole les textures avale le luminaire et les pales du ventilateur. Je ne regarde nulle part.

Plus jeune, tu avais peur du noir, pas une frousse terrible, mais un inconfort à la perspective de t'aventurer dans les endroits obscurs : le corridor menant à la salle de bain ; le boisé derrière la maison, le soir ; le sous-sol. Parfois, maman nous envoyait en-bas chercher des cannages, nos habits d'hiver ou la planche à repasser. Tu acceptais en grimaçant. L'interrupteur, pour une raison bizarre, se trouvait tout au fond, près du réservoir de la balayeuse centrale, lequel produisait un ronronnement constant me réveillant des fois la nuit. Tu disais que n'importe quoi pouvait se terrer dans la pénombre, Chucky ou la fille du *Cercle*, et c'était vrai, mais il me semblait que cela fonctionnait aussi dans l'autre sens, Iron-Man ou Astro Boy, donc j'étais rassuré. T'avais-je partagé mon truc ?

Plus personne ne circule au deuxième étage. Quelle plaie. Le sommeil m'a pris en grippe.

Une heure quarante-deux du matin, et rien à faire.

*Eunectes murinus*

Anaconda vert

Le plus difficile à encaisser, à ce qu'on prétend, ce sont les premières célébrations après un décès. Premier Noël, première fête du défunt, premier anniversaire de mariage sans le partenaire, premier retour sur un lieu symbolique visité jadis, *etcetera*, et si c'est ça, je me demande pourquoi il faut patienter. Je préférerais m'en débarrasser tout de suite, avaler l'ensemble de ces embarras afin de commencer dès maintenant la pénible digestion, me recroqueviller dans un coin, puis m'endormir, repu.

Évidemment, tu me dirais que c'est impossible, car je n'ai pas de contrôle sur le temps, que je ne peux rien accélérer, ou abréger, que l'on meurt à petit feu. Ou non, tu ne le formulerais pas ainsi, mais la conclusion reviendrait au même : tu déclarerais que je n'aurais pas la panse assez grosse pour tout contenir, et j'imagine que tu aurais raison, ta mort plus imposante que ma vie.

Qu'avait prétendu oncle Michel aux funérailles, déjà ? Qu'on vient à bout d'une baleine une bouchée à la fois ? Il avait souhaité me reconforter ou prononcer quelque chose, coûte que coûte. Je me demande de quel film il a tiré cette phrase, s'il y croit pour vrai, si quelqu'un espère réellement que ce soit vrai. Combien de temps en bouffe-t-on, de la baleine, dans ces conditions ? Cinq ans, dix ans ? Vais-je avoir le cœur au bord des lèvres toutes ces années ? Pensons-y deux minutes. Personne ne peut survivre à ce régime aussi longtemps. Il vaut mieux tout gober au risque d'y passer, de cette façon, on crève ou on survit, mais on connaît le verdict.

Toi, aurais-tu adopté cette méthode ? Si j'étais décédé à ta place ? Ou entrerait-elle en contradiction avec ton sens des responsabilités ? Tu ne remettais jamais à plus tard une corvée ou un travail à abattre. Tu avais tant de projets, d'engagements et d'activités prévues à ton horaire : il valait mieux pour toi accomplir tes tâches au fur et à mesure afin de ne pas faire face à une mauvaise surprise. Dans cette optique, est-ce que t'en remettre au temps qui passe t'aurait aidé ? À me pleurer, à retrouver la paix ? Tu étais si raisonnable.

Peut-être n'aurais-tu pas été en deuil de moi.

*Acerodon jubatus*

Renard volant des Philippines

Hismée arrive vers dix-sept heures. Quelques flocons finissent de fondre dans ses cheveux. Elle a cogné avant d'entrer. Aurais-je dû la laisser se dévêtir tranquille, lui donner la chance d'appivoiser les lieux sans toi, seule dans le vestibule ? Je suis là, à la regarder enlever ses bottes, d'aucune utilité. Elle a déposé ses plats et la bouteille de mousseux au sol, s'appuie sur la paroi. Je m'avance pour la bise, mais elle n'a pas terminé de retirer son manteau, je retourne à ma position de départ, inutile et gênant. Est-il trop tard pour lui foutre la paix, ou aurais-je l'air de l'abandonner à son sort ? Est-ce le moment de commenter la météo ? Qu'est-ce que je préfère, moi ?

*Salut, s'approche-t-elle, les pommettes rougies par le froid. Comment vas-tu ?*

*Ben correct, toi ?*

Maman surgit à ma gauche, s'essuie les paumes sur son tablier, s'exclame *Te voilà*, sans doute ravie d'une nouvelle compagnie, de côtoyer un visage différent de celui de son fils manquant, et je comprends trop bien son soulagement. Je ne lui en veux pas. Elle serre sa bru contre elle, l'émoi frémissant sur sa lèvre inférieure, et je me dis que le secret se trouve là : il doit être agréable de ne pas être l'enfant de notre mère ces temps-ci.

*Joyeux Noël*, lâche Hismée, sur la tonalité adéquate, sincère sans se montrer mielleuse ou enthousiaste à l'excès.

Je tressaille.

Si tu avais été parmi nous, elle n'aurait pas eu à déployer autant d'efforts, non pas que je t'accuse d'avoir péri dans un accident, ou que je t'en fais porter la responsabilité, ce n'était pas de ta faute, tu n'as pas eu le choix, mais nous non plus, et nous sommes trois à apprendre à nous remettre de la gifle. Ce n'est pas la bonne personne qui est morte.

Nous nous dirigeons dans la cuisine. Maman s'informe du réveillon d'Hismée. Nous concoctons les amuse-gueules, surveillons le pâté de viande au four, ne buvons presque pas. Il y a des limites à faire semblant. Je tranche le pain, remue le potage dans la casserole. Les filles déplient la nappe blanche, disposent les couverts et dans toute cette molle agitation, je ne sais pas quoi ajouter à la conversation.

Nous nous installons pour manger. J'écoute le cliquetis de nos ustensiles mais pas la musique, quoique nous ayons convenu à l'unisson de ne pas faire jouer des cantiques de Noël. Le vent mugit contre les vitres.

Comment se déroulait la soirée auparavant ? Nous n'avons jamais été friands de jeux de société ni des cadeaux sous le sapin. De quoi discussions-nous ? Après les anecdotes de bureau, les derniers films visionnés, les séries Netflix ou les projets de vacances, que reste-t-il ? Nous n'étions pas très habiles pour les festivités, les soupers de famille. Placoter, rigoler, brasser nos maigres connaissances culturelles pour remporter un point.

Léonie se lève pour se rendre à la salle de bain, c'est ce qu'elle prétend ; peut-être qu'elle va reprendre son souffle en cachette. L'apnée à l'air libre, c'est pénible.

J'éponge les gouttes de sauce dans mon assiette à l'aide de ma miche. J'ai l'impression d'essayer des larmes ou un truc du genre, j'arrête.

*Toujours à la même place, observe Hismée à voix basse.*

Quelques secondes défilent avant que je comprenne à quoi elle fait allusion. Une vieille remarque. En effet, j'ai l'habitude de me poster le plus près d'une porte ou dans un angle assorti à la sortie, dans les espaces publics comme à l'appartement, dans une maison, aussi. Je baisse les yeux sur mon siège, puis les lève en direction du corridor, où la patère se découpe à peine dans l'obscurité. Je sais que notre amie a raison, que je me trouve à l'extrémité de la table, prêt à déguerpir au moindre imprévu.

Telle une chauve-souris, avais-tu noté, une fois, je ne sais plus laquelle. La comparaison m'avait paru plutôt juste. Elle dort la tête à l'envers, accrochée en hauteur, pour qu'en cas de danger, elle puisse relâcher sa grippe, ouvrir ses ailes et s'enfuir en volant. La chute en guise d'élan.

Hismée n'attend pas de réponse de ma part. Je suis d'accord avec elle, avec vous. Je me détends un peu.

*Crocuta crocuta*

Hyène tachetée

La voix blême, maman m'annonce que nous irons à Trois-Rivières, pour la célébration du Nouvel An avec ses cousins et son frère. J'accepte, car il n'y a rien à négocier ni à décider de plus. Nous convenons du moment auquel je passerai chez elle, et je frémis à l'idée d'une heure et demie de route avec elle, à l'idée qu'elle déglutit elle-même à cette éventualité. Tu ne serais pas fier de nous.

Lorsque j'arrive devant la maison, elle patiente sur la galerie, emmitouflée dans son manteau moucheté. Par la fenêtre, je n'aperçois plus le sapin. Quand l'a-t-elle défait ? Hier, ce matin, ou le lendemain du souper avec Hismée ? Quelle étape était la plus désagréable ? Le décorer ou le dévêtir ? L'acheter pour personne d'autre qu'elle, ou le larguer sur le bord du chemin ? Ne pas emballer un paquet à ton intention ? Elle vient, dépose son cadeau d'hôte près de mon alcool, sur la banquette arrière, s'assoit à mes côtés ; nous échangeons quelques nouvelles, puis elle allume la radio. Nous roulons en maudissant les concours et les sondages. Connaître la plus grande surprise qu'a eue Bertrand de Val-Bélair, ça nous saoule tous les deux. Mais je n'ose pas sélectionner un album ni une liste à jouer de mon iPod, et comme nous avons fait le tour des éléments marquants de l'actualité, nous écoutons Marie-Pier de Sherbrooke raconter son voyage aux Îles Bahamas pour Noël.

Dans la rue, plus nous nous éloignons de la résidence en quête d'une place de stationnement, plus l'appréhension prend de l'expansion au niveau de mon torse. Dans quoi nous embarquons-nous ? Jocelyn et son épouse Atzuko nous accueillent avec émotion. Voici pour vous, non, ça nous fait plaisir, le trajet s'est déroulé sans souci, oui, nous prenons soin de nous, toute une tempête, la semaine dernière. L'ambiance festive et les trois degrés de trop au thermostat m'étourdissent déjà un peu : je n'ose pas me mettre à la place de notre mère, quoiqu'elle s'en tire plutôt bien. Nous faisons le tour rapide des lieux pour saluer tout le monde, répéter le refrain, puis elle retrouve Michel dans le salon et s'intègre au groupe.

Je pourrais les rejoindre. Ça ne me tente pas plus qu'il faut, mais je dois choisir une gang. Je réponds à quelques questions ici et là, pars m'ouvrir une bière et à mi-chemin du retour, me plante près du buffet. Crème Fouettée, le chien, a aussi eu cette idée. Rien ne m'oblige à retourner me mêler aux conversations portant sur les meilleurs terrains de camping ou les fluctuations à la bourse. Je suis pas mal sûr que maman ne tient pas à ma présence et je partage ses craintes.

Le problème se présente annuellement : où aller et avec qui discuter ? Éloi, Flore et Camille sont sympathiques, je m'entends bien avec leurs amoureux respectifs, mais nous partageons peu de

points communs : ils parlent d'hypothèque, de banlieues, de garderies et de leur ligue de volley-ball. Je ne change aucune couche et ne suis aucune série sur Crave. Nos grands-parents s'entretiennent avec Aurélien, un ami de la famille, les enfants courent dans les escaliers, Michel m'adresse un clin d'œil, je fais mine de recevoir un appel ; je m'éloigne du boucan et des vapeurs de brocolis trop cuits, me dirige dans le premier recoin que j'aperçois, aboutis dans la salle de bain.

Là, je m'asperge le visage, le geste est tellement quêtaine que j'en ai un haut le cœur. Non, je charrie : ce sont les relents de la tartinade d'œufs et du chou bouilli, plat fétiche de mamie Pauline, qui me parviennent. D'accord, et ensuite ? Au-delà des tranches d'âge, je n'ai pas d'affinité avec les gens. Les sujets de conversation ne me concernent pas ou m'ennuient ; surtout, je n'ai pas le goût de faire semblant. De t'imiter.

Après les bouchées, le souper, puis les jeux de société et de socialisation, le duel des gars contre les filles, toujours de mauvais goût, les devinettes, les défis ridicules, les mises en situation, Passe-moi un sapin et Trivial Pursuit. Nous jouons à « Si tu avais le choix entre ceci et cela ». Préférerais-tu changer un élément du passé ou garantir quelque chose de l'avenir ? C'est une bonne question. Est-ce que je te secourrais ? Mais comment ?

Je regarde l'heure souvent.

*Canis lupus familiaris*

Chien domestique

Les groupes se reforment peu à peu, convergent en majorité vers le salon, approchent des chaises pliantes, oncle Michel va baisser la musique. Certains contestent encore les points à la blague, d'autres se moquent des imitations et des réponses données, tous retournent à intervalle régulier vers les plateaux de fromage et de pains farcis, et ce, même si aucun d'entre eux ne doit avoir encore faim après l'orgie de plats classiques et d'amuse-gueules. Un réflexe, je suppose.

Au milieu de ces îlots de plus en plus statiques, un seul corps en perpétuel mouvement, truffe en l'air, le baromètre de sa queue tanguant sans arrêt. Je suis ébloui par la facilité avec laquelle le cabot, un bichon maltais au pelage immaculé, se laisse attiré par les mains les plus offrandes. Butine ici et là, collecte les gestes affectueux, rafle une pluie de compliments et capte l'attention, même auprès des plus récalcitrants, qui cèdent à une caresse perdue. Ni trop jappeur ni trop volumineux : la mascotte idéale pour combler un trou dans la conversation, distraire les gamins et attendrir les grands-parents. Jeu numéro quatre, question douze : à quel animal ressembles-tu le plus ? Certainement pas le chien. Je n'en ai ni la popularité ni l'imbécilité heureuse.

Alors que j'hésite à prendre une autre consommation et que je me dirige déjà vers le réfrigérateur secondaire situé dans la pièce-débaras, je crois percevoir des éclats de voix derrière la porte entrouverte. Notre mère et sa cousine Gisèle. Cherchent-elles quelque chose ?

*En tout cas, on est vraiment contents que vous soyez venus. Non, non, prends-la, j'en ai plus besoin*

Le son clair d'une fermeture-éclair et le claquement de couvercles de plastique qu'on retire.

*Tu sais ce qu'on dit, hein ? Une tradition, c'est une tradition.*

*Pis comment est-ce que ça se passe entre vous ? Dans le sens, vous vous en sortez ?*

Une respiration en guise de pause. *En vérité, quand il est là, je sais pas comment agir. Les mots, les gestes, ça se mêle dans ma tête. Il a l'air de s'en rendre compte, mais je suis pas capable de faire autrement. Si c'est pas épouvantable.*

Quel aspect dans le discours me sidère le plus ? L'intonation finale de sa dernière phrase, monotone et traînante, ou sa façon d'enchaîner :

*Moi, je préfère les Tupperware. Moins lourds et moins fragiles.*

En reculant, j'accroche une boule de ouate qui couine à peine. Zut ! Crème Fouettée ne paraît pas davantage offensé et me contourne. File droit vers la salle du fond. Trop tard pour le rattraper. Tant pis. Le temps de tourner les talons :

*... Tout le monde aime les carrés aux dattes, as-tu fait la recette de Ricardo ? Onh, qui va là !  
Un petit coquin en quête de nourriture ?*

Un bruit sourd. Peut-être un genou à terre.

*J'ai toujours adoré les chiens, pas toi ?*

*Tolypeutes tricinctus*

Tatou à trois bandes

La neige s'est alourdie d'eau et crible ma fenêtre. J'aime bien ce son, il me rappelle celui de la pluie ou de pépites d'or.

À court d'options, je me couche. La journée au boulot m'a vidé, avec ses soi-disant retrouvailles, sa succession d'anecdotes du temps des Fêtes, l'exhibition des cadeaux, un thermos ou une bébelle électronique, la bonne humeur gonflée à l'excès.

Je tâte le pied de ma lampe de chevet en quête de l'interrupteur. La lumière se referme sur elle-même, s'avale tout rond ; et il ne me reste que la pénombre bleuie du soir et les grains de glace contre la vitre. Je couve sûrement un rhume : ma gorge me brûle et une maigre douleur pulse à ma tempe. Avec de la chance, ça passera. Je tire la couverture.

Je ne sais pas pourquoi, je me mets en boule, la position n'a rien de glorieux. Un frisson me traverse de part en part. Je ne saurais l'imputer à la température glaciale de dehors ou à mon envie de me recroqueviller sur moi-même. Le froid ne s'estompe pas, agrippé à mon squelette, comme emprisonné sous ma peau. Est-ce possible ? Je me déplie, mais, déjà, je me sens à découvert. Au diable, je remonte mes jambes contre mon torse. Plus misérable que moi, tu crèves.

Des fois, je suis frappé par mon existence : je suis moi et pas quelqu'un d'autre, pas Gilles, pas maman, même pas toi. C'est curieux, quand j'y pense, que de naître de la même mère, presque en même temps. Tu étais mon aîné de treize minutes et des poussières, mais nous étions « identiques » : nous partageons le même bagage génétique et la même éducation. Y as-tu déjà pensé ? J'aurais pu être toi, ou ne pas exister. J'aurais pu ne pas être moi, et personne n'aurait trimbalé mes faiblesses.

Combien d'individus n'existeront jamais ? À qui faut-il s'en plaindre ? Je ne connais pas grand-chose aux lois de l'univers, aux probabilités. Est-ce même une question scientifique ? Mon crâne m'élançe.

Mon Dieu, dites-moi que vous n'existez pas.

*Thalarctos maritimus*

Ours polaire

Toute la nuit, la neige a tombé, elle paraît enterrer le quartier en entier.

Je démarre la cafetière, m'habille, m'empare de la pelle de plastique. Je donne un coup brutal pour ouvrir la porte d'entrée que bloque une accumulation de neige sur la galerie. Son ouverture trace une aile d'ange dans la couche immaculée. Je me dépêche à me frayer un chemin jusqu'à mon stationnement. Dans ces conditions, j'ai toujours trouvé que j'avais l'air d'un explorateur traversant un marais, à progresser aussi laborieusement dans une matière opaque, à croire qu'une bête pourrait surgir n'importe quand devant moi. Le soleil m'éblouit. J'aurais dû prendre mes verres fumés. Je dégivre les vitres, entretient les essuie-glaces, dégage les poignées. Le véhicule se trouve complètement enseveli, et ça me touche un brin, cette impression de libérer un animal du froid. Qu'est-ce que je dis là, moi ? J'accélère.

Qui m'avait déjà parlé de la véritable apparence de la neige ? Toi, sans doute, ou un professeur de l'école primaire. La neige ne serait pas blanche : ce serait une illusion, le résultat d'une réfraction cumulative des couleurs. Comme le pelage de l'ours polaire, lequel ne possède pas les cellules relatives à la pigmentation. J'avais écouté un reportage dans lequel on expliquait que les poils seraient transparents ; la lumière réfléchié donnerait son aspect immaculé.

Ça m'avait troublé plus jeune, cette information. Rien de dramatique : une fêlure à la poitrine, côté cœur. Je me suis senti floué. Je jugeais le qualificatif inexact, j'ai cherché davantage pour en sélectionner un autre, plus apte à traduire mon ressenti. Je me sentais encore floué. Le terme persistait. Je l'ai détesté, je l'ai refusé, tout cela n'avait pas d'allure, un fait ne pouvait pas trahir, mais voilà. Je me surprends à froncer les sourcils.

Si l'ours polaire n'est pas blanc, que peut-on croire pour vrai ?

*Gyapetus barbatus*

Gyapète barbu

Le genou, puis la paume à plat.

Le pire, ce n'est pas de s'étendre à terre en constatant qu'on a perdu, que les jambes n'en peuvent plus, d'avancer, du poids à soutenir ou de la gravité. Non, c'est de me douter que cette position ne dure pas indéfiniment. Qu'il s'agisse de l'inconfort provoqué par la dureté du plancher ; de l'obligation inévitable de manger, boire, pisser ; du fait que je ne suis quand même pas le personnage d'une fiction capable de se laisser mourir, une raison ou autre me poussera forcément à m'arracher du sol. Le pire, c'est de savoir que je vais me relever.

Dans dix minutes, dans cinq heures, peu importe : je me replongerai dans le cours normal des choses. Ça me tue de me rendre compte que je ne veux pas assez. Ou plutôt : que mon manque de volonté ne suffit pas. Il y aura bien une fringale, une migraine, l'alarme de mon téléphone, une douleur à la colonne vertébrale, pour m'obliger à me réanimer.

Ma respiration s'accélère. Bordel. J'essaie de la maîtriser : inspirer, expirer. Il me faut des essais et des erreurs, quelques secondes pour dompter mon rythme cardiaque. Même dans cette activité je suis nul, à croire que j'ai l'existence défectueuse. J'attends que le temps passe.

Le robinet goutte.

Je n'aurais pas dû me coucher ici. Le bruit m'agace déjà.

Tant qu'à suffoquer à l'horizontal, autant me remettre debout tout de suite. Fermer la champelure correctement. Vérifier ma facture de cellulaire. Me préparer un repas pour demain midi. Finir ma toilette. Sauf que je reste là, crucifié à même mon ombre, à me demander si on naît imbécile ou si on le devient.

Ne m'en veux pas, mais j'espère qu'on ne revient pas à la vie. Je veux dire : toi, tu mériterais de te réincarner, ne serait-ce que pour avoir une nouvelle chance. D'un autre côté, aurais-tu peur ? Ce doit être affreux de mourir plusieurs fois.

*Ephemera*  
Éphémère

La sonnerie du portique retentit. Un voisin qui a oublié ses clés ? Un livreur de pizza qui a poussé la première touche au hasard ? Je traverse le corridor et appuie sur le bouton déverrouillant la porte principale, retourne à la cuisine. Toc, toc. Pff, je n'en ai pas commandé, d'extra large, peppéroni-fromage. Toc ! Toc ! Calvaire. J'ouvre et sa silhouette, à quelques pouces de mon entrée, m'apparaît à ce point saugrenue que je fige. Que fabrique-t-il ici ?

*Allô.*

*Salut, vieille branche ! Content que tu sois là.*

Hein, chez moi ? Où voudrait-il que je me trouve aujourd'hui ? Deux sacs de croustilles, une caisse de six, un coffret sous les aisselles, un sourire sur les lèvres, non pas moqueur ni même malicieux : un sourire d'enfant, naïf. L'ensemble du portrait me rend perplexe. Je me place sur le côté. Gilles entre mais, comme toi, ne se déchausse pas tout de suite, en attente de ma permission, laquelle venait toujours avec quelque réticence. Merde, quelle expression j'affiche en ce moment ?

*La voix enrouée. Ça va bien ?*

*Ouais, et toi ?*

Il enlève ses bottes. Son avant-bras contre le mur, les bouteilles teintent en hauteur. Il me brandit sa sélection : la trilogie des X-Men, celle de Bryan Singer avec les effets spéciaux douteux et les costumes qui ont mal vieilli. Les couleurs métalliques jettent des éclairs entre nous, un bleu froid et brillant comme dehors.

*J'espère que t'as pas de plans, parce que j'en ai pour toi !*

Visiblement. Je dois avoir l'air pitoyable sans bon sens pour qu'il sacrifie sa journée de congé pour moi en laissant Aïcha seule avec les marmots. J'avais pourtant fait un effort cette semaine au travail. Qu'est-ce que je dis ? Qu'il n'est pas obligé, sérieux, de perdre son temps avec moi ? Que je suis correct, je rentre demain, qu'il n'y a pas de souci ? Que j'avais des projets, en priant qu'il ne me demande pas de les lui décrire ?

J'avoue que le bordel autour de moi ne plaide pas en ma faveur. De la vaisselle sale abandonnée un peu partout, sur la table basse, la table de chevet, la table de la cuisine, les moutons de poussière à nos pieds à la grandeur du logis, à croire que j'en fais un élevage, une odeur de renfermée et autres clichés. Certes, mon appart ne respire pas l'ordre et les produits nettoyants le reste de l'année, mais la négligence des derniers mois est flagrante.

Je dois penser stratégie : il existe sûrement un moyen de le virer de bord sans paraître suspect. Si je me montre trop brusque, il va probablement craindre que je lui cache quelque chose, que je fais du déni, par exemple, ou que je cherche à me morfondre en solitaire, effondré sur le canapé ; il risque de croire que je frôle la dépression, et qui sait ce qu'il pourrait raconter aux collègues demain ? Tout le monde s'imaginera que je digère mal ton décès, se rappellera que tu es mort, aura pitié de moi. Vite, une réponse.

*C'est vrai que ça fait longtemps.*

Pas bon : ça ressemble à du renforcement positif. Et de fait, il se dirige vers le salon, déplace nonchalamment une pile de couvertures sur le divan, qui craque sous son poids, ouvre un boîtier. Difficile de rebrousser chemin. Son triomphe modeste, de ceux qui ne dégoulinent pas d'orgueil, illumine toute la pièce. Et voilà, la sensation vague que j'avais éprouvée la dernière fois, lors de la sortie au Cactus. Le gars porte une casquette à l'intérieur, affiche un début de calvitie, trimballe une bedaine de fin trentaine, mâchouille ses mots, mais il a la même posture que la tienne, à cet instant précis sur mon sofa : celle que tu adoptais quand tu m'attendais sans me brusquer. Vraisemblablement heureux d'être avec moi. Difficile à croire.

Je le rejoins.

Nous enchaînons les aventures de Logan et de sa bande les unes après les autres en parlant tout le long. Nous nous attaquons même au troisième film, réalisé par Brett Ratner, malgré ses défauts évidents. Nous grignotons les Lays et buvons de la Belgian Moon. Vers dix-sept heures, juste avant l'assassinat du professeur Xavier par le Phénix dans la maison familiale de Jean, Gilles me convainc de commander du Thai Express. À la fin, les mutants ont gagné contre la Confrérie et nous, quelques livres en trop, j'en suis sûr.

Un coup d'œil vers son cellulaire.

*J'veis y aller, moi. Ma blonde m'a fait promettre que j'm'occuperais du bain des petits.*

Il récupère ses DVD, me lègue les dernières bières, déplore le montage dans la séquence du Golden Gate Bridge : alors que l'impressionnant plan du pont arraché à la côte par Magneto se déroule en fin de journée, la pénombre domine complètement dans le plan suivant, au moment où le vilain et ses sbires mettent pieds sur l'île d'Alcatraz. Aussi la bataille finale a-t-elle lieu de nuit. Un mauvais raccord, genre.

*T'as pas remarqué ? Tantôt il faisait clair, tantôt il faisait noir.*

Maintenant qu'il le souligne, j'admets à mon tour que c'est dommage, d'autant plus que la scène demeurerait l'une des seules réussites de cet opus.

Nous nous disons à mardi. Et tandis qu'il se penche vers le sac de vidanges, je me sens pris d'un irrésistible frisson. L'idée achève à peine de s'implanter dans mon esprit que Gilles referme la porte derrière lui et il ne me reste plus qu'à subir le retour au calme, subit, abrupt. Se peut-il que je me moquais de la version ratée des personnages de Psylocke et du Fléau il y a quelques minutes à peine ?

J'ai beau essayer de ne pas y songer, le silence soudain me rappelle ce soir d'août, aussi mal ficelé que la séquence du Golden Gate Bridge. Toi, quelque part sur l'autoroute Felix-Leclerc. Tantôt vivant, tantôt mort.

Une erreur, là aussi.

*Chroicocephalus ridibundus*

Mouette rieuse

Chaque année, la même rengaine. Je fourrage dans mes dossiers en quête de mes papiers liés à mes impôts durant tout un avant-midi. Je ne les range jamais au même endroit, trop lâche lorsque je reçois mon courrier pour retourner chaque fois dans ma garde-robe, et je finis, à la mi-mars, assis au milieu d'une mare de factures et de vieux relevés. Là-dedans aussi, je devrais procéder à un tri. Ton système de classement devait sûrement contenir des sous-sections et des séparateurs. Au diable. Je perds toujours un temps fou, car je suis porté à vérifier mes autres porte-documents. Mes talons de paie, un avis de confirmation pour mon téléviseur datant de 2014, une garantie prolongée, un bulletin. Un poème de Jules Lemaître que j'ai appris au complet en français de cinquième secondaire.

*Par les couchants sereins et calmes, les mouettes  
Vont mêlant sur la mer leur vol entrecroisé  
Tels des gris souvenirs pleins de douceurs secrètes  
Voltigeant dans un cœur souffrant, mais apaisé  
L'une, dans les clartés rouges et violettes  
D'un coucher de soleil, fend le ciel embrasé  
Une autre comme un trait, plonge dans les eaux muettes  
Ou se suspend au flot lentement balancé  
Nul oiseau vagabond n'a de plus longues ailes  
De plus libres destins, ni d'amours plus fidèles  
Pour le pays des flots noirs, cuivrés, bleus ou verts  
Et j'aime leurs ébats, car les mouettes grises  
Que berce la marée et qu'enivrent les brises  
Sont les grands papillons qui butinent les mers.*

Hum... À part savoir que ma mémoire est apte à emmagasiner trois-quatre vers ridicules, cela ne m'avance pas du tout, de relire un texte ennuyant. Sinon prendre une pause de chiffres obscurs, et de toi. En ce sens, ce n'est pas mauvais.

*Falco peregrinus*

Faucon pèlerin

Les boîtes s'empilent le long du mur dans le corridor. Une valise, deux sacs à poubelle, la lampe à abat-jour, un meuble de travail démonté, des bacs en plastique.

*Attention aux caisses, à terre, m'avertit-elle.*

Elle me fait la bise, m'assure que je peux garder mes chaussures. Je l'interroge sur la progression de son ménage et de la mise en boîte. Elle m'avoue que l'ampleur de la tâche la décourage un peu : il lui en reste beaucoup à emballer. Elle doit conserver les accessoires et les mobiliers les plus pratiques jusqu'au dernier moment, mais avec son emploi, elle ne peut que se consacrer à sa besogne les soirs et les fins de semaine. Au moins, ses parents lui ont donné quelques coups de pouce au début du mois. Elle complète son résumé en balayant les lieux d'un regard âpre, un regard porté vers le bas, comme alourdi. Puis, elle me demande comment je vais et je lui parle d'un incident banal au boulot, d'une famille de touristes confondant les mots *phoque* et *fuck*. Hismée échappe un sourire friable, usagé. Un sourire malgré tout. L'anecdote s'est déroulée l'été passé, mais c'est que vite de même, je ne trouve rien de récent à raconter et elle l'ignore. En réalité, elle n'a pas besoin de savoir que mes soirées traînent en longueur, ou que je visionne encore des documentaires animaliers, ou qu'il m'arrive parfois de rire de désespoir à l'idée d'un suicide par le temps.

*Tu as l'air de bien aller.*

J'ai manqué un bout ou quoi ? Mais non. Pas d'ironie, ni dans le ton ni dans sa pose, et aucune trace d'envie. Ses mains se nouent et se dénouent sans me pointer la sortie. Ce n'était pas une critique, au contraire : elle semble ravie pour moi, ou contente, oui, ce doit être ça. Je ne sais pas ce qui lui permet de dire cela. Mes cernes ne tiennent-ils pas un autre discours ? Je ne compte plus les blanches heures. Je ne la contredis pas.

Nous nous rendons dans le bureau, presque intact. Elle n'a que décroché les cadres et vos diplômes, puis fait rouler le fauteuil sur roulettes dans le coin.

Nous fouillons dans la bibliothèque murale, chacun de son côté.

Elle m'a proposé de vérifier s'il y a de tes ouvrages que je souhaiterais apporter. Je croyais qu'elle aurait déjà retiré ceux auxquels elle tenait, mais non, les étagères semblent complètes. Un hoquet dans la cage thoracique. Comment allons-nous procéder ? Je veux dire, pour éviter les malaises ou les malentendus, si nous désirons les deux le même objet ? Je m'en fais sûrement pour rien. N'empêche : c'est gênant d'être nostalgique en présence d'un autre.

La série complète d'*Harry Potter*. Je ne pensais pas que tu l'avais conservée. Il s'agit des anciennes éditions. *Le Seigneur des anneaux*, un roman de Glenway Wescott que je ne connais pas, une compilation des plus belles affiches de films des vingtième et vingt-et-unième siècles. Les *Gaston Lagaffe* et les *Philémon*, le bouquin sur les œuvres de Miyazaki que je t'avais offert en 2018, là, de face, peut-être pour bien mettre en valeur l'image de couverture. Un frisson. Le papillon adhésif faisant office de cartes de vœux, toujours présent sous le titre. Inutile de lire la note.

Tes encyclopédies, une anthologie des espèces marines, un dictionnaire, des manuels de biologie, les poissons, les mammifères, les reptiles, les amphibiens, les volatiles, tout est classé sur les tablettes. Tes livres de médecine vétérinaire.

*Oups, c'est vrai...* Elle ouvre une armoire, s'accroupit, s'empare d'un cartable gigantesque, on dirait qu'elle pianote au travers des chemises. *Si ses études t'intéressent, elles sont ici.*

Est-ce que tes études m'intéressent ? Si elle a jugé que oui, sans doute devrais-je y jeter un coup d'œil, question qu'elle ne se soit pas affairée pour rien. Je m'approche et elle retourne au fond de la pièce, feuillette une bande-dessinée. Mes épaules s'abaissent. Je consulte un dossier, un tableau et des statistiques concernant le vol des cigognes. Dans un cahier anneaux, un article pour *Québec Oiseaux*, datant de 2010. Trois minutes dans tes illustres projets, est-ce suffisant ? Ou je paraîtrais sans-cœur de ne pas survoler ta thèse de doctorat ?

Puis, un pressentiment. Une immobilité soudaine, éternisée, à ma gauche. Je me détourne à demi, car je ne suis pas courageux. Hismée tient un roman graphique au bout d'un bras ballant et une page dans l'autre main. Vient-elle de l'arracher ? Je ne distingue qu'un verso vierge. Elle m'aperçoit en train de l'observer, fait quelques pas vers moi, s'imagine probablement que je suis curieux. Le suis-je, curieux ? Je replonge dans les fiches scientifiques, mais il est trop tard. Elle me montre sa découverte.

Notre dessin réalisé en première année du secondaire. Falcon-Boy, le super-héros que nous avons inventé pour un concours scolaire. Tu avais rédigé la description de sa personnalité et de ses atouts tandis je m'étais chargé de l'illustration.

Le personnage possédait la capacité de faire apparaître une paire d'ailes mouchetées dans son dos, détenait une vision hors du commun, atteignait une vitesse de cent-soixante kilomètre-heure en plein vol et ses gants imitaient des serres. Bref, la totale. Parce que nous voulions que ses origines mêlent la tragédie et le sens du devoir au même titre que les débuts d'un Batman ou d'un Daredevil, nous l'avions fait orphelin, après un accident nébuleux, et défenseur des innocents dans la grande ville

de Québec, ni plus ni moins. Nous avons remporté le premier prix, une carte-cadeau de la librairie Pantoute. Je ne me rappelle plus ce que nous avons acheté. Nous avons célébré notre victoire tous les trois au Dairy's Queen.

Difficile de déchiffrer l'expression d'Hismée. Cherche-t-elle à se souvenir de ce que nous nous étions procuré grâce à l'argent ? Lit-elle le texte ou considère-t-elle ta calligraphie ? Regrette-t-elle de ne pas être seule ou mon manque de réaction ? Je retiens mon souffle.

En me le tendant avec douceur. *Veux-tu le garder ?*

Honnêtement, je ne pense pas être la bonne personne pour secourir qui que ce soit.

Je me racle la gorge en faisant non de la tête. Elle ramène son attention sur le portrait, semble en mémoriser chaque détail puis, le plie en quatre avant de le glisser dans la poche de son cardigan. Ah bon.

Nous retournons à notre tâche, bercés par le bruissement des feuilles de papier.

Au fond je suis soulagé que quelqu'un le garde, le dessin. Toi et moi avons entrepris peu de projets ensemble. Avons rarement été deux à remporter une victoire en même temps. Je peux bien l'apprécier.

*Archilochus colubris*  
Colibri à gorge rubis

En même temps :

*T'aimerais-tu que je mette de la musique ?*

*J'ai jasé un peu avec ta mère hier.*

Deux secondes en suspens pour déterminer quel sujet obtient la priorité, mais un nombre incalculable de battements d'ailes pour maintenir l'équilibre. Si le verdict se révèle évident, nous cherchons quand même par quel bout reprendre le fil. Puisque Hismée a commencé, elle continue.

*Elle voulait ma recette d'agneau mijoté et prendre de mes nouvelles. Elle change pas, hein ? La reine des détours.*

Je réussis juste à soulever un coin de ma bouche. Pour un sourire se voulant complice ou approbateur, on repassera. Mes doigts papillonnent à travers les chemises pour la quatrième fois.

*Écoute, reprend-t-elle, j'ai remarqué la tension qu'il y a entre vous. La manière dont elle te répond... bref. Je voulais savoir comment tu te sentais par rapport à ça.*

Je fixe les vignettes. Recherches. Projet pilote 2017. Articles. Autres. Devrais-je éprouver du soulagement à l'idée que quelqu'un se soit aperçu des éclats de verre sur lesquels nous marchons, maman et moi ? Me sentir moins seul face à notre mère ? Je n'ai raconté à personne la discussion que j'ai surprise au Nouvel-An. Je suppose que j'ai mes torts aussi.

*Si t'es pas à l'aise...*

*Je crois juste qu'elle trouve ça dur.*

Est-ce que ça se peut, avancer et reculer dans un même mouvement ? Hismée me considère. Ne baisse ni yeux ni les bras.

*On peut mettre de la musique, oui.*

*Geococcyx californianus*

Grand géocoucou

J'aurais voulu mourir à ta place. Je le dis sans amertume ni porté par une vague de pitié. Je le dis parce que je le crois, et sans doute car je suis un peu égoïste. Inverser notre sort m'aurait permis de ne pas subir ta disparition, de ne pas m'interroger sur la façon de me comporter : je n'aurais été conscient de rien, et vous auriez accompli tout le boulot, si boulot il y avait, pour surmonter la situation. Je trouve dommage que l'infortune tombe sur toi, toi qui possédais le plus de potentiel, qui avais déjà fait tes preuves, qui aurais eu le courage et le jugement pour réagir à mon décès de manière acceptable, voire louable.

Je ne sais pas ce qui m'a pris : le mouvement m'a précédé, je n'avais aucun moyen de le prévoir, de le calculer. Plus tôt, mon bras le long de mon corps puis la seconde suivante, en arc devant moi. Je n'ai jamais lancé d'objet dans un geste défouloir, je veux dire, dans le but de le briser, je n'ai pas l'habitude ni la meilleure technique. Tout va trop vite. Au lieu de projeter mon verre contre le sol, je l'envoie contre le mur. Erreur de débutant. L'explosion se produit trop près de mon visage, un éclat atterrit près de mon œil. Bordel ! J'applique aussitôt ma main sur la blessure en me précipitant vers la salle de bain. Le sel accentue la sensation de brûlure. Mais quel cave ! J'arrache un long ruban de papier hygiénique que je chiffonne en boule et essuie la trace écarlate dégoulinant sur ma pommette. La douleur ne s'avère pas fulgurante ; la plaie ne sera pas profonde. Pourtant, je tamponne longtemps. Je m'asperge la figure et garde les yeux fermés encore quelques secondes. J'aimerais pouvoir vérifier les dégâts sans avoir à me regarder. Les gouttes tintent dans le lavabo. Trois, quatre, cinq. Je prends une respiration et me risque.

Une trace rouge vif incrustée à la commissure de mon œil à la façon d'une larme de sang, rien de dramatique. Ça me confère juste une allure bizarre, une vision écorchée. Je m'attarde sur nos traits, mes cernes, mes sourcils froncés. Je plisse les yeux, non pas pour faire la focalisation mais pour frémir autrement. Avec lenteur, je m'approche du miroir, baisse la tête. Mon front s'y appuie tout seul comme s'il lui était destiné. De cet angle, je ne nous vois plus.

Prends ma parole de vivant comme tu veux, les morts ont la belle vie.

*Chaetura pelagica*

Marinet ramoneur

Déjà : la pesanteur des lieux. Un bruit différent de celui de la ville. Les ombres souveraines. Aucune voiture dans le stationnement, je m'y attendais, mais ça me soulage de ne rencontrer personne. J'arrête le moteur. La neige crisse sous mes semelles. Il n'y a pas eu de tombée significative depuis ma dernière visite, ce ne sera pas long. Je m'arme de la pelle, redonne quelque forme au sentier jusqu'au perron, puis le dégage lui aussi. En vingt minutes, tout est fini.

Le chalet du voisin paraît vide. Combien sont inoccupés pendant l'hiver ? Certains résidents habitent ici à l'année longue, mais les autres, les familles comme la nôtre, ne reviennent que de temps en temps pour l'entretien partiel du terrain. Le déneigeur qui passe à l'occasion doit s'ennuyer durant sa ronde du lac à déblayer des cours désertées, non ? Un secteur fantôme.

Je fouille dans ma poche de manteau sans me rendre compte, ou plutôt, je fourre ma main dans le compartiment et la referme sur le trousseau dans un geste invisible. Je ne suis pas rentré à l'intérieur de toute la saison. Je n'ai pas l'habitude de rester longtemps dans le coin. J'ai ma gourde dans la voiture. Je n'ai même pas froid. Pourquoi m'attarder sur le paillason, dans ce cas ?

J'insère la clé dans la serrure en ayant l'impression de commettre un délit. Ce sentiment n'a pas de sens, mais le nœud dans mon estomac se serre. Les gonds grincent. Je reste dans le cadre de porte. Quelques flocons charriés par une bourrasque dégringolent sur le plancher. Il vaut mieux refermer. J'active l'interrupteur et demeure une seconde dans la pénombre de l'électricité engourdie.

Aucun changement. C'était prévisible, puisque ni maman ni moi ne sommes venus ici ces derniers mois, sauf que le constater m'ébranle un peu. Le passé intouchable. Quelle est la dernière fois où nous avons passé du temps ici, toi et moi ? Un an et demi, deux ans ? Pour le kayak ou la réparation du chauffe-eau ? Pour la vente du pédalo ou la coupe du grand pin ? L'éclairage poussiéreux confère à l'environnement des allures de spectre. À moins qu'il s'agisse des effets de ma lassitude. Cette tendance que j'ai à tout enterrer vivant.

L'humidité rend la température plus basse que dehors. Un frisson sillonne mon dos. Je risque quelques pas. Les planches gémissent. Le salon, les chambres à gauche, la salle de bain, le sous-sol. Il n'y a pas un mètre carré que tu n'as pas foulé sous ce toit. La gorge sèche. Qu'est-ce qui m'a pris de venir ici ? De nouveau, un tressaillement. Je pourrais allumer un feu, mais ce serait sans doute le signe que je prévois rester et je n'en suis pas certain. Cela ne m'empêche pas d'examiner les cadres disposés sans originalité sur le manteau de la cheminée. Toi à vélo et moi sur ma planche à roulettes.

Nous trois sur le quai. Puis, plus vieux, lors d'un souper de Noël. Cette année-là, notre mère avait voulu secouer la tradition. Une astuce pigée dans l'un de ses magazines, je suppose. Hismée apparaît à tes côtés dans une robe vert forêt. Je reconnais le divan, les armoires de cuisine en arrière-plan, le papier-peint. Nous étions juste là, près de la fenêtre. Nous sommes encore identiques, à quelques détails près : nos vêtements, ma barbe d'une poignée de jours, à peine discernable par le grain de l'image, ta main autour de la taille d'Hismée. Notre sourire. Je ferme un œil, et ça ne paraît pas, la différence. Je veux dire : il y a maman, toi et ta fiancée. L'ensemble demeure harmonieux, crédible.

Mes genoux ploient tout seuls, avec lenteur, comme si cela allait de soi. L'âtre ne contient aucune bûche. Elles auraient moisie depuis l'automne. Je me glisse dans le foyer. Assis sur une pellicule de cendre, un canal reliant mon crâne à l'air libre, je ne suis pas embêté par ma position. Au contraire, il me semble respirer mieux, à l'abri des souvenirs.

Un espace vierge de ta présence. Je ne l'espérais plus.

*Sterna paradisaea*

Sterne arctique

Premier anniversaire depuis ton décès. Ça me fait drôle de vieillir sans toi.

Il y a huit mois que tu es parti, le temps que la sterne arctique achève sa migration. Dehors, la neige ne sait plus où s'entasser. J'ai du mal à détacher mes yeux de sa chute diagonale, de sa disparition dans le blanc. Tu ne reviendras pas de voyage.

Mon cellulaire ne cesse de claironner aux notifications. Des gens du travail, Gilles, les amies de maman, la parenté, même de vagues connaissances du secondaire me souhaitent une joyeuse fête malgré ton départ prématuré. Je n'invente rien. *Même si Caleb nous manque, j'espère que tu profiteras de ta journée et prendras soin de toi.* Une tante de notre mère. Je vais attendre à ce soir pour publier des remerciements généraux. Puis, un frisson. Dois-je rédiger un message pour souligner ton absence ? Évoquer un vide, tes qualités, un souvenir ou ton legs, le tout avec une photographie tirée de notre enfance et un filtre des plus douteux ? Que penseront les gens si je passe sous silence ta disparition ? Paraîtrais-je ingrat de ne faire aucune mention sur le sujet ?

Qu'a fait Hismée ? Je jette un coup d'œil à son mur Facebook. Pour l'instant, elle n'a rien écrit sur toi. Ni à moi. Nous nous voyons ce soir chez notre mère. Un Noël numéro deux. Sans doute se contentera-t-elle de me partager ses vœux en personne. Comme toi, elle ne raffole pas des réseaux sociaux.

Je me prépare un café, me douche. J'aurais dû faire l'inverse. L'eau chaude atténue les effets de la caféine. Je me rends compte que je frotte un peu trop activement. Je reste là, à fixer les plaques rouges, en me demandant ce que j'essayais d'effacer, mon corps ou les derniers mois, un bruit de déluge plein les oreilles.

Je n'ai pas pensé à échanger un quart de travail avec un collègue. Cela aurait été si simple, peu de personnes au boulot connaissent ma date de naissance, au-delà du rappel ostentatoire de Facebook : quelqu'un aurait sûrement accepté ma proposition sans se poser de questions et cela m'aurait offert un prétexte parfait pour décliner l'invitation de ma mère. Quoiqu'elle aurait préparé un souper le lendemain ou un soir prochain et la conclusion aurait été la même. Les vœux de *Bonne fête* artificiels et prémâchés, l'activité censée me faire plaisir, une attention, normalement divisée en deux, cette fois, toute entière sur ma personne.

Je ne sais pas ce qui prendra le plus de place, ce soir : ma vingt-huitième année de plus ou tes vingt-huit ans sans lendemain ?

*Branta canadensis*  
Bernache du Canada

Maman a proposé d'aller au restaurant, sûrement l'expérience du souper de Noël l'a dissuadée de nous inviter chez elle, je la comprends, et puis, c'est toujours à l'hôte de nettoyer le reste de la vaisselle le lendemain, de refaire un ménage, de fréquenter les pièces où se sont imprégnés les malaises.

Nous nous stationnons en face de Pizzéria Napolitaine. La place vient de se libérer, on ne se fera pas trop mouiller, se réjouit notre mère. Par la fenêtre, derrière un rideau de neige fondante, j'entrevois Hismée, déjà attablée, sondant le menu. Le tableau m'émeut. Maman insiste pour payer le parcomètre.

*Doux anniversaire*, me souhaite Hismée en se levant. La serveuse entre deux âges répète le vœu avec un enthousiasme impressionnant pour une inconnue. Quel talent, il faut bien le souligner, cette capacité de feindre une telle joie.

Nous nous installons. Le redoux des derniers jours, sa fin imminente, l'achat d'un studio en basse-ville, quelques photos sur son téléphone intelligent, le brocoli en spécial chez IGA, le billet de Richard Martineau dans le Journal de Québec, un roman poignant sur le génocide au Rwanda, la cérémonie des Oscar que ni l'une ni l'autre ne compte visionner. Est-ce de nous retrouver dans un endroit public qui détend l'atmosphère ? Le brouhaha ambiant en trame de fond et l'agitation extérieure à notre cercle restreint comblent les silences. On nous ressert du vin. J'observe la goutte descendre le long de goulot. À la fin, Élisabeth N. surgit d'entre les tables en brandissant une tranche de mille-feuilles surmontée de feux de Bengale, cadeau de la maison. Sûr que l'initiative vient d'elle-même, je m'efforce de la remercier chaleureusement. Mon merci chute à nos pieds, non sans avoir tenté un décollage réussi. Elle accueille la tentative sans perdre son sourire.

Je partage le dessert avec Hismée et maman. Elles s'abstiennent de tout commentaire.

*Gaviar immer*  
Plongeon huard

La sonnerie stridente d'un texto. Hismée. *Oublié de te donner ton cadeau. Je te l'apporte chez toi ?*

À ma droite, maman me dévisage. Elle déteste que je manipule mon cellulaire en conduisant et, après la perte d'un fils dans un accident de la route, je me dis qu'elle a raison d'afficher ainsi son désaccord. Quel idiot. Je répondrai quand elle aura débarqué. Devant la maison, pourtant, elle demeure assise, le regard droit devant, comme hypnotisée par l'oscillation des essuie-glaces. Puis, le cliquetis de la ceinture de sécurité tinte et met fin à la pause. J'observe maman ouvrir la portière et pivoter sur le siège pour extirper ses longues jambes du véhicule. La pluie n'a pas cessé de tomber. J'aurais cru que notre mère se serait dépêchée à quitter l'auto pour se réfugier sur le perron, mais au contraire, elle semble repousser le moment où les gouttes de pluie alourdiront sa mise en plis. C'est une stratégie qui en vaut une autre. Ses bras repliés derrière elle, en appui sur le coussin et le dossier, forment des ailes triangulaires. Lorsqu'enfin, elle se donne un élan pour s'arracher du siège, elle me fait penser au canard et à son envol maladroit à la surface d'un lac. Puis, elle me souhaite à nouveau une joyeuse fête.

Je rédige et envoie une poignée de fautes d'orthographe à Hismée, puis je repars. Elle est stationnée dans la rue en face de mon immeuble d'appartements quand j'arrive. Elle m'accueille sous un parapluie à l'effigie des tournesols d'une peinture célèbre et m'explique : *Désolée, je l'avais laissé dans le char.*

Un paquet bariolé de papier collant et de bonhommes de neige. Son déménagement a visiblement réduit ses choix de papiers d'emballage. De toute façon, elle n'a jamais caché son manque de talent manuel. Je suis obligé de perforer les nombreuses strates pour réussir à développer la boîte. J'admets que je suis curieux. Hismée n'oublie rien, d'habitude.

Un oiseau en peluche. Doux, à la tête noire et au collier rayé.

*C'est fou comme au Banjo, ils ont variété d'espèces incroyable.*

Je ne réplique pas.

Alors, elle s'en souvenait. De ce jour au chalet durant lequel nous avons nourri les familles de huards un après-midi complet. Nous avons onze ans et la moitié d'un sac de pain rassis à émietter. Nous avons aussi observé les nuages, taquiner les araignées au bord du quai, mangé tout une

pastèque, donné des noms à chacun des cannetons. Durant cette époque bénie où elle venait encore chez-nous que pour me visiter, moi.

Tu étais absent, cette journée-là.

Quelle coïncidence qu'elle m'offre ce toutou alors que je venais d'apercevoir notre mère battre de l'aile quelques minutes plus tôt ! Pourtant, si hasard il y a dans cette double référence au canard en un court laps de temps, il n'y en a aucun dans le choix de cette peluche.

Toi et moi avions souvent reçu le même cadeau. Parfois, un détail les différenciait : une couleur lorsque nous étions plus jeunes ; le nom de l'entreprise ou de la boutique chez qui dépenser le bon d'achat, plus vieux. Bien sûr, nous n'étions pas les seuls enfants d'une fratrie à se voir offrir un présent similaire, mais alors qu'il s'agit d'habitude du lot des gamins, l'âge adulte chez nous n'avait rien rectifié de ce côté-là.

Pour une rare fois, donc, un présent sur mesure à mon intention, qui n'avait rien à voir avec toi, avec une paresse ou la facilité ; qui ne tenait pas en compte notre gémellité et encore moins notre lien familial, que l'on n'a pas acheté en pair. Qui ne nécessite aucune carte de vœux en sous-texte.

La toile au-dessus de nos têtes rend la lumière du lampadaire encore plus jaune qu'elle ne l'est déjà. Je voudrais remercier Hismée, mais les mots refusent de migrer de ma gorge à l'air libre. Lui communiquer ma gratitude, le soulagement. Rien ne sort.

*Ce n'est pas grave*, me disent ses yeux.

*Zenaida macroura*

Tourterelle triste

C'est toi qui l'as remarquée en premier.

À sept ans, je n'avais pas compris tout de suite. J'avais cru qu'il s'agissait d'une poignée de feuilles mortes ou d'un déchet. Je n'avais pas tout à fait tort. C'était un bout de nature qui flottait sur l'eau. Tu l'avais repêché à l'aide de la perche. Les gouttes traçaient à la surface un itinéraire pointillé mourant au fur et à mesure qu'il naissait. J'avais songé à maman, elle n'aurait certainement pas été d'accord avec l'opération. Elle aurait évoqué l'imprudence de l'acte : tu t'étais quand même hissé sur le bord de la structure, couché sur le ventre tandis que j'agrippais ton chandail pour éviter que tu ne bascules vers l'avant. Cela aurait été plus sécuritaire d'utiliser l'échelle, mais elle était cadenassée.

Je n'ai pas aimé remarquer la masse alourdir le filet, se loger en son creux. Et toi non plus, j'en suis sûr. Tu conservais une mine sérieuse, absorbé dans ta tâche, mais je le devinais : tu n'as pas dû apprécier voir l'inanimé.

Nous l'avons enterrée. Son corps intact, mais noyé, à l'ombre des tulipes.

Je me souviens encore de tes mains en forme de coupe pour prendre la terre et la saupoudrer au-dessus de la dépouille. Tu ne te contentais pas de repousser la bûche en direction du trou, non, tu créais le nuage et le déluge. Nous ne nous en sommes pas reparlé, je soupçonne qu'il n'y avait pas grand-chose à ajouter. J'ignore si je me sentais soulagé ou pas d'avoir partagé cette expérience, le faux sauvetage, je veux dire.

J'ai pleuré seulement le lendemain matin.

Devant une mélancolie s'incarnant dans des rondes incessantes près de l'eau. L'oiseau a erré autour de notre piscine tout l'avant-midi, et j'ai eu pitié de la bête, d'elle qui restait, et qui ne comprenait pas. Qui vivait la mort plus que la défunte.

J'ai pleuré l'autre tourterelle triste.

*Greta oto*

Greta oto

Je me sers du café et m'installe dans l'angle du comptoir. Dès que mes lèvres entrent en contact avec le liquide, je sens mes muscles se détendre, la magie opérer. Je pourrais m'asseoir à la table ou dans le salon. M'asseoir là où il convient normalement de s'asseoir, au lieu de rester incrusté entre le four micro-onde et le réfrigérateur, mais je ne bouge pas. J'allonge ma gorgée, question que mon idiotie soit plus facile à avaler.

Le soleil est déjà haut. Aucun nuage à l'horizon. Le bleu céruléen du ciel s'étend à l'infini. Pas de doute, la température s'annonce frisquette dehors. Une dernière moquerie de la part d'avril. J'appuie mon coude sur la surface de mélanine, approche mon visage de la fenêtre. La chaleur des rayons sur ma peau me réconforte. Le principe de la vitre m'a toujours impressionné : elle laisse passer la lumière tout en protégeant du froid. Là, dans ma cuisine, aux alentours des dix heures matinales, je triomphe des écumes de l'hiver, sans grand souci et sans mérite.

La transparence t'intriguait aussi, plus jeune. L'eau et la glace, les matériaux tels que le plastique. Il y a quelque chose de fascinant à regarder à travers une matière, qu'elle soit solide ou pas. Au bureau de maman, des panneaux en verre dans le hall décoraient l'espace d'accueil. Un jour, nous avions cheminé chacun de son côté, séparé par la cloison, et j'avais été stupéfait de cet effet de miroir alors que la paroi ne réfléchissait rien.

J'observe notre reflet auréolé de lumière. Superposé aux bâtiments de ma rue et aux quelques arbres dénudés. Soutenir mon regard plus qu'une poignée de secondes. Ne pas flancher, ne pas capituler. Je n'avais jamais prêté attention à la difficulté de me voir dans une surface réfléchissante, de considérer l'entièreté de mon visage, non pas des parties comme je le fais lorsque je me rase la barbe, mais au complet. Comment peut-on passer des heures à se mirer devant une glace ? Au-delà des questions de la beauté ou de l'ego ? Se voir exister, ça flanque la trouille.

Mais Gilles dirait sûrement que je me tracasse pour rien. Toi aussi, sans doute.

Je reviens à l'essentiel. Mon café, le répit ; le soleil et son indulgence.

*Ardea herodias*

Grand Héron

Elle et moi avons choisi la marina de Cap-Rouge, puisque cela allait de soi.

Pour sa plage et ses herbes graciles ployant sous la brise. Les voiliers ne m'émouvaient jamais autant que lorsqu'ils reposaient sur la vase. Des goélands endormis.

Nous nous sommes fixé rendez-vous à quatorze heures et quart : la poignée de minutes en plus paraît donner une chance à tout le monde.

J'arrive à quatorze heures vingt-deux, après dix-sept minutes à compter les véhicules dans le stationnement de douze places, à frotter une tache de café sur le porte-gobelet, à vérifier et revérifier la météo. Je préférerais que sa silhouette m'apparaisse à l'ombre du poste d'observation plutôt que traversant l'allée de buissons en fleurs. Je suis un idiot qui s'assume.

Elle et moi nous mettons en route sans nous saluer. Hismée prétendait que se dire salut provient des artifices de la société, qu'on n'avait pas besoin de saluer quelqu'un quand on passait du temps avec cette personne, alors je lui dis salut dans ma tête au cas où nous ne resterions ni l'un ni l'autre.

Nous restons.

Nous marchons.

Je ne sais pas sur quoi porter mon attention. Sur les propriétés à vendre, toujours les mêmes, la poussière de la voie et les grains de sable barbouillant le bitume défraîchi ou les piétons qui nous ressemblent, j'ai l'impression, puisqu'ils se baladent. J'espère que nous avons l'air de nous balader, nous aussi. Sans surprise, la zone résidentielle constitue l'étape la plus insipide du trajet. J'ai toujours eu la sensation d'empiéter sur les terrains, de me promener dans le salon d'inconnus. Je trouve surtout curieux qu'un salon puisse se situer aussi près du rivage. *La poule aux œufs d'or* dans une marée haute, ça me semble importun, que veux-tu que je te dise ?

Tout près de l'auberge, un chien rebelle nous interrompt en se faulant, lui et sa laisse raboteuse, entre nous. Son maître s'empresse de nous expédier ses excuses via un porte-voix créé par ses mains. Je réponds *C'est pas grave* mais en oubliant de hausser le ton. Nous avons l'occasion de nous accroupir pour balayer l'abondante fourrure de l'animal. Le museau quémande nos caresses. Hismée dessine des tourbillons dans le pelage. Pour le cabot et les arabesques, je demeurerais ici mille ans, un genou dans le gravier. L'homme en sueur arrive au moment où elle et moi nous levons d'un bond. Trois râles, deux aboiements et un rire poli plus tard, nous repartons.

Devant la barrière interdisant le passage aux cyclistes, nous décidons de rebrousser chemin bien que nous ne circulations pas à vélo. Cette fois, nous descendons jusqu'à la grève. La brise nous berce. Je dis ça de même, sans savoir exactement ce que ça signifie en vérité, que la brise nous berce, mais je le jurerais, elle nous console.

Hismée le repère la première, d'un air serein. Juché sur ses échasses, le cou souple, son bec fouillant les eaux. Ton oiseau préféré. Nous poursuivons. Je la devine légère et ça me soulage. Peut-être que je suis aussi content, mais je ne voudrais pas m'emporter.

Le mois de mai à son apogée. Le ciel dépourvu de nuages, le vent dénudé de fraîcheur. Sur les flots s'éparpillaient des éclats opalescents à la manière de bouts de papier orphelins.

De retour au quai, nous avons soif. Je lui propose d'acheter une bouteille d'eau trop chère, à la manière de toutes les bouteilles d'eau, et de la partager, juste pour avoir quelque chose à nous échanger du bout des doigts faute de n'avoir rien à prononcer du bout des lèvres. Elle accepte et je bois ses paroles différemment. Nous nous postons à la terrasse du restaurant, accoudés sur la rampe.

Ensuite, nous nous séparons. Je ne la regarde pas s'éloigner. Dans mon auto, je repense au héron. À sa coloration bleutée et aux plumes sur sa tête. J'ai le goût de te dire *merci*, mais je ne sais pas pourquoi.

Je l'épingle à côté du salut.

*Cinclus cinclus*  
Cingle plongeur

Quand je sors de la voiture, le propriétaire du chalet d'en face me salue et la tête de son boyau d'arrosage qu'il tient dans l'autre main s'agite elle aussi.

Je me dirige vers la remise située sur le côté du bâtiment. La haie de cèdre broussailleuse autour du terrain me cache à la vue des voisins. J'avoue que cela m'apaise. Je m'empare du kayak en étant le seul à voir que j'en laisse un dans la remise. Je décroche une veste de sauvetage, prend la pagaie, tire le tout vers la rive en ayant l'impression de traîner une bête blessée. Le début du mois de juin s'avère étonnement caniculaire. La sueur détrempe déjà mon chandail dans mon dos. Je l'enlève, mes chaussures aussi, exécute quelques pas dans la glaise. Les algues me chatouillent les mollets. Puis je me glisse à bord de l'embarcation. Une douzaine de minutes suffisent à recréer un monde autour de moi, celui qui nous enveloppait lors de nos excursions annuelles sur le lac. Le ciel dédoublé et les arbres plus nombreux que les résidences.

Lorsque maman m'a annoncé cette semaine qu'elle comptait vendre le chalet, je n'ai pas réagi, tant le verdict paraissait aller de soi. Ton départ et notre famille trouée : on aurait dit qu'il ne s'agissait que d'une question de temps avant que cela ne se produise. Déjà que nous privilégions la tente un été sur deux. Je suppose que l'idéal sera aussi de nous départir des kayaks. Je ne vois personne d'autre avec qui partager nos reflets.

Le soleil plombe sur ma tête. J'aurais dû conserver mon T-shirt, malgré l'écran solaire appliqué avant de quitter la ville. Je suis certain que ma peau sera rouge à la fin de la journée, tant pis. J'ai presque vidé le contenu de ma gourde. Le tour de l'île exige environ une heure et quart. Un bateau à moteur passe à plusieurs mètres de moi et les vagues que son passage provoque m'invitent à tanguer.

Sur le trajet du retour, à une distance raisonnable de la terre, je m'immobilise et décide de me saucer pour me rafraîchir. Je retire mon gilet de sécurité et l'installe sur le bord afin qu'il soit facile d'accès. Bon sang, il n'est pas évident de s'extirper de la pirogue. Aucune façon d'être élégant : je tombe plus que je ne plonge. La température glaciale de l'eau me saisit et je sens le sang qui fouette dans mes veines. Après quelques secondes, je m'habitue au froid, savoure mes brûlures chassées par les courants. Je prends soin d'enrouler autour de mon poing un bout d'une corde reliée à l'embarcation afin d'éviter sa dérive, me permets trois ou quatre brassées à proximité.

Puis, je m'enfonce.

Sous la surface, l'environnement s'apparente à un autre monde. Les couleurs, les ondes, les sons, se métamorphosent. J'observe la teinte verdâtre de ma main.

Combien de fois nous sommes nous baignés plus jeunes ? Nous passions nos après-midis à cueillir les moules, à les projeter plus loin et à nous dépêcher à nager à leur poursuite dans le but de les rattraper avant qu'elles n'atteignent le fond. Ou nous cherchions les poissons, des vestiges parmi le sable, des raisons de rester dans les profondeurs. Dans la pénombre aquatique, nous n'avions pas à parler, et je ne peux m'empêcher de penser que le silence dans les flots nous allait bien.

Mes poumons s'enflamment. Je me trouve à moins d'un mètre d'une bouffée d'oxygène. Pourtant, je reste là, guette les bulles me montrer le chemin.

Il me semble nous réentendre retenir notre souffle.

Quelle chance.

*Pandion haliaetus*

Balbuzar pêcheur

Les bourrasques roulent dans la voiture, s'engouffrent par les fenêtres. J'enclenche la lecture automatique du contenu musical de mon iPod et active le Bluetooth. J'appuie mon bras dans l'ouverture, le coude à l'extérieur. As-tu déjà adopté cette pose dans ton auto ? J'essaie de t'imaginer la prendre, et je n'y arrive pas. J'imagine que ce n'est pas grave. Ce ne l'est plus. Je glisse ma main dehors, pas loin, à la hauteur du rétroviseur. Je l'expose au vent pour nous deux.

Le souffle tiède de dehors se déverse au creux du véhicule. L'inondation aérienne. Je me surprends à sourire malgré moi, ou malgré toi, peu importe.

Parfois, je ne prête attention à la chanson qu'à la moitié de sa diffusion ou au moment où elle arrive à son terme. Tantôt je fredonne, tantôt je suis distrait par un chauffeur, un changement de voie. Je ne dépasse personne. L'enchaînement de certains morceaux me surprend, mais je ne passe pas au suivant. À « *Yellow* » de Coldplay, j'augmente le son. Je ne chante pas. Ma voix de corneille gâcherait tout. Près des ponts, j'ignore ce que j'éprouve au juste. Je ne crois pas que ce soit important, mais je cherche quand même, c'est plus fort que moi. Une absence de houle et de bois mort. Trouverais-tu scandaleux si je prétendais ne pas apprécier cette sensation ? Le calme plat ? Normalement, je guette la moindre écorchure, préfère panser la plaie plutôt que d'anticiper la blessure. Mais bon. Je reviens à mes mauvaises habitudes. Laissons tomber. Je dois plutôt porter mon attention sur des éléments concrets. La chaleur, la circulation fluide, les nuages inexistants, les champs de chaque côté. Dans un autre contexte, je me serais senti bien. Je me concentre là-dessus.

Puis, les premières notes me saisissent dans le détour.

Nous connaissons les paroles par cœur : les montagnes, la carte postale, le ciel bleu. Tu savais la jouer à guitare. J'esquisse un geste vers la console et je l'interromps. Ma main en suspens à quelques centimètres du bouton, comme un oiseau porté par les courants d'air chauds.

À quoi bon faire semblant que la mélodie, les couplets, tout ça n'a pas eu lieu ? Fermer l'appareil ne réglera rien, et puis, je n'en ai pas vraiment le goût.

Le chantage, la mélodie, le son du respire ; le son du fond, le grand voyage.

Je laisse Daniel Boucher achever sa toune.

Et je dois admettre qu'il s'agit, pour moi aussi, de ma favorite.